

Tiel le rôdeur, romans et
tableaux de genre, par
Frédéric Mercey. Tome 1

Mercey, Frédéric Bourgeois de (1805-1860). Auteur du texte. Tiel le rôdeur, romans et tableaux de genre, par Frédéric Mercey. Tome 1. 1834.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

TIEL
LE RODEUR

PAR

M. FREDERIC MERCEY.

I

PARIS

LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
M DCCC XXXIV.

IMPRIMÉ CHEZ FÉLIX LOCQUIN.

EUGÈNE RENDUEL,

LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22,

A PARIS.



Extrait du Catalogue.

52 554

PUBLICATIONS NOUVELLES.

ŒUVRES COMPLÈTES



De Victor Hugo,

BELLE ÉDITION IN-OCTAVO.

	fr.	c.
NOTRE-DAME DE PARIS , augmentée de trois chapitres inédits, 3 vol.	22	50
HAN D'ISLANDE , 2 vol.	15	»
BUG-JARGAL , 1 vol.	7	50
LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ , 1 vol.	7	50
LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÉLÉES , 2 vol.	15	»
MARIE TUDOR , 1 vol.	6	»
LUCRÈCE BORGIA , 1 vol.	6	»
LE ROI S'AMUSE , 1 vol.	6	»
MARION DE LORME , 1 vol.	6	»
HERNANI , 1 vol.	6	»
CROMWELL , 1 vol.	9	»
LES FEUILLES D'AUTOMNE , 1 vol.	9	»
LES ORIENTALES , 1 vol.	9	»
ODES ET BALLADES , 2 vol.	15	»
VIGNETTES pour les Œuvres de Victor Hugo, dessinées et gravées à l'eau forte par Célestin Nanteuil, première livraison de quatre vignettes, 3 fr. et 4 fr. sur Chine.		

SOUS PRESSE.

LA QUIQUENGROGNE , 2 vol.	15	»
LE FILS DE LA BOSSUE , 1 vol.	7	50
UN NOUVEAU VOLUME DE POÉSIES.	9	»

ŒUVRES COMPLÈTES

De Charles Nodier,

BELLE ÉDITION IN-OCTAVO.

	fr.	c.
JEAN SBOGAR , 1 vol.	7	50
LE PEINTRE DE SALTZBOURG. — ADÈLE. — THÉRÈSE AUBERT , 4 vol.	7	50
SMARRA. — TRILBY. — LES TRISTES. — HÉLÈNE GILLET , 4 vol.	7	50
LA FÉE AUX MIETTES , roman imaginaire, 1 vol.	7	50
RÊVERIES LITTÉRAIRES, MORALES ET FANTASTIQUES , 4 vol.	7	50
MADemoiselle de Marsan. — LE NOUVEAU FAUST ET LA NOUVELLE MARGUERITE , ou COMMENT JE ME SUIS DONNÉ AU DIABLE. — LE SONGE D'OR , 4 vol.	7	50
LE DERNIER BANQUET DES GIRONDINS , 4 vol.	7	50
SOUVENIRS ET PORTRAITS , 4 vol.	7	50
LE DERNIER CHAPITRE DE MON ROMAN , demi-vol.	3	»

SOUS PRESSE.

MONSIEUR CAZOTTE , 4 vol.	7	50
CONTES EN PROSE ET EN VERS , 4 vol.	7	50
SOUVENIRS DE JEUNESSE , 4 vol.	7	50

ŒUVRES

De P.-L. Jacob, bibliophile.

BELLE ÉDITION IN-OCTAVO.

	fr.	c.
LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT A PARIS, 2 vol.	15	»
LES DEUX FOUS, 1 vol.	7	50
LE ROI DES RIBAUDS, 2 vol.	15	»
UN DIVORCE, 1 vol.	7	50
LA DANSE MACABRE, 1 vol.	7	50
VERTU ET TEMPÉRAMENT, 2 vol.	15	»
QUAND J'ÉTAIS JEUNE, 2 vol.	15	»
LES FRANCS TAUPINS, 5 vol.	22	50

SOUS PRESSE.

LES RUES DE PARIS,		
LA CITÉ, 1 vol.		
L'UNIVERSITÉ, 2 vol.		
LA VILLE, 2 vol.		
LA FOLLE D'ORLÉANS, 1 vol.	7	50
MÉDIANOCHÉ, 2 vol.	15	

ŒUVRES COMPLETES

De E.-T.-A. Hoffmann.

Contes Fantastiques;

Contes Nocturnes; Fantaisies à la manière de Callot; Romans;
Dialogues; Essais, etc.,

traduits de l'allemand,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

Contes Fantastiques.

1^{re} livraison. — Réimpression.

Le Majorat, — le Sanctus, — Salvator Rosa, — la Vie d'Artiste, — le Violon de Crémone, — la Leçon de Violon, — Marino Faliero, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — le Spectre fiancé, 4 vol. in-12, vignette. 12 fr.

2^e livraison.

Le Sablier, — la cour d'Artus, — Don Juan, — Gluck, — Agafia, — Mademoiselle de Scudéry, — Zacharias Werner, — maître Martin le tonnelier et ses apprentis, — l'Église des Jésuites, — maître Floh, sept aventures, 4 vol. in-12, vignette. 12 fr.

3^e livraison.

Les Contemplations du Chat Murr, entremêlées accidentellement de la Biographie du maître de chapelle Jean Kreisler, suivies de ses Souffrances musicales, 4 vol. in-12, vignette 12 fr.

4^e livraison.

Contes Nocturnes.

Les maîtres Chanteurs, — la Maison déserte, — le Diable, — Ignace Denner, — le Vœu, — maître Jean Watch, le charpentier, — le Cœur de pierre, — le Botaniste, — les Brigands, aventures de deux amis dans un château de Bohême, 4 vol. in-12 12 fr.

5^e livraison.

Contes et Fantaisies.

Les Mines de Falun, — les Ménechmes, — l'Enfant étranger, — le Casse-Noisette, — Kreisleriana, — Pensées, — singulières espèces de Folies, — la Vie de E.-T.-A. Hoffmann, avec son portrait d'après nature, 4 vol. in-12. 12 fr.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

	fr.	c.
MARIE TUDOR , par VICTOR HUGO, 1 vol. in-8°.	6	»
LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE MÊLÉES , par le même, 2 vol. in-8°.	45	»
LUCRÈCE BORGIA , par le même, 1 vol. in-8°.	6	»
LE ROI S'AMUSE , par le même, 1 vol. in-8°.	6	»
LES FEUILLES D'AUTOMNE , poésies, par le même, 2 vol. in-18.	7	»
ANDRÉ CHÉNIER , poésies complètes et inédites, belle édition, 2 vol. in-8°.	45	»
LE DERNIER BANQUET DES GIRONDINS , par CHARLES NODIER, 1 vol. in-8°.	7	50
SOUVENIRS ET PORTRAITS , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
LA FÉE AUX MIETTES , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
RÊVERIES , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
MADemoiselle DE MARSAN , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
LES FRANCS TAUPINS , par le bibliophile P.-L. JACOB, 3 vol. in-8°.	22	50
QUAND J'ÉTAIS JEUNE , par le même, 2 vol. in-8°.	45	»
VERTU ET TEMPÉRAMENT , par le même, 2 vol. in-8°.	45	»
LA DANSE MACABRE , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
UN DIVORCE , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
LES DEUX FOUS , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
LES SOIRÉES de Walter Scott à Paris, par le même, 2 vol. in-8°.	45	»

	fr.	c.
VENEZIA LA BELLA , par ALPHONSE ROYER, auteur des <i>Mauvais Garçons</i> , 2 vol. in-8°.	45	»
LES MAUVAIS GARÇONS , par le même, 2 vol. in-8°.	45	»
RAOUL DE PELLEVE , par l'auteur du <i>Duc de Guise à Naples</i> ,—M. le comte de Pastoret, — 2 vol. in-8°.	45	»
LE SABBAT DES SORCIÈRES , traduit de l'allemand de Louis TIECK, 1 vol. in-8°.	7	50
E.-T.-A. HOFFMANN, CONTES ET FANTASIES , 5 ^e livraison, suivie de la vie d'Hoffmann, 4 vol. in-12, avec portrait d'après nature.	12	»
CORPS SANS AME , par JULES LACROIX, auteur d'une <i>Grossesse</i> , 2 vol. in-8°.	45	»
UNE GROSSESSE , par le même, 4 vol. in-8°, 2 ^e édit.	7	50
UNE FÊTE SANGLANTE, 1632. Par Anthelme ROLLIN, 4 vol. in-8°.	7	50
LA SAINTE-BAUME , roman, par Joseph d'ORTIGUE, 2 vol. in-8°.	45	»
LE BALCON DE L'OPÉRA , par le même, 4 beau vol. in-8°, papier vélin, vignette.	8	»
LES JEUNES FRANCE , par THÉOPHILE GAUTIER, 4 vol. in-8°, vignette.	7	50
CRITIQUES ET PORTRAITS , par SAINTE-BEUVE, 4 gros vol. in-8°.	8	»
UN SPECTACLE DANS UN FAUTEUIL , par Alfred DE MUSSET, 4 vol. in-8°.	7	50
LES DEUX CADAVRES , par FRÉDÉRIC SOULIÉ, 2 vol. in-8°, 5 ^e édition.	15	»
LA TÊTE ET LE COEUR , nouvelles équipées par PAUL DE MUSSET, 4 vol. in-8°.	7	50
SAMUEL , roman sérieux, par le même, 4 vol. in-8°.	7	50
LA TABLE DE NUIT , par le même, 4 vol. in-8°, vignette.	7	50
LES ÉCORCHEURS , par le vicomte d'ARLINCOURT, 4 ^e édit., 2 vol. in-8°.	15	»
LE MÊME OUVRAGE , 3 ^e édition, 5 vol. in-12.	10	»

	fr.	c.
CHAMPAVERT , contes immoraux, par PÉTRUS BOREL le lycanthrope, 1 vol. in-8°, vignette.	7	50
LA SALAMANDRE , par Eugène SUE, 2 vol. in-8°, vignette.	15	»
TITIME , histoires de l'autre monde, par Eugène CHAPUS et Victor CHARLIER, 1 vol. in-8°.	7	50
LES FRÈRES D'ARMES , traduit de l'anglais de <i>James</i> , par DE FAUCONPRET, 2 vol. in-8°.	15	»
DE L'ORME , histoire du temps de Louis XIII, traduit par le même, 2 vol. in-8°.	15	»
LE SECRET DU ROI par POWER; traduit par le même, 2 vol. in-8°.	15	»
LE LIBELLISTE , par Henry MARTIN, 2 vol. in-8°.	15	»
MINUIT ET MIDI , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
UN CLAIR DE LUNE , par Gustave ALBITTE, 1 vol. in-8°.	7	50
UNE VIE D'HOMME , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
CHARETTE , par Édouard BERGOUNIOUX, 1 vol. in-8°.	7	50
MARTIN GIL , par MORTONVAL, 2 vol. in-8°.	15	»
LA FIN DU MONDE , par REY-DUSSUEIL, 1 vol. in-8°.	7	50
LE MONDE NOUVEAU , par le même, 1 vol. in-8°.	7	50
ÉTUDES SUR LA SCIENCE SOCIALE , par JULES LECHEVALIER, 4 gros vol. in-8°.	8	»
TABLEAU DE L'HISTOIRE MODERNE , traduit de l'allemand de Frédéric SCHLEGEL, 2 vol. in-8°.	15	»
LE CAPRICE , par Eugène CHAPUS, 2 vol. in-12.	6	»
ROSANE , par Anatole GERBER, 1 vol. in-8°.	7	»
COURS D'ARCHÉOLOGIE , professé par RAOUL-ROCHETTE, 1 vol. in-8°.	9	»
CONTES AUX ENFANS , par E.-T.-A. HOFFMANN, 1 vol. in-12, vignette, relié.	4	»
DE L'ESPRIT DE VIE ET DE L'ESPRIT DE MORT , par le comte Henri DE MÉRODE et le marquis DE BEAUFFORT, 1 vol. in-8°.	7	»

ROMANS DE DIVERS AUTEURS.

	fr.	c.
MAURICE PIERRET , par MORTONVAL, 5 vol. in-12.	40	»
LE COMTE DE VILLAMAYOR , par le même, 5 vol. in-12.	40	»
LE TARTUFE MODERNE , par le même, 4 vol. in-12.	8	»
LE BOURREAU ; par Maurice DUFRESNE, 4 vol. in-12.	8	»
LA FILLE MÈRE ; par madame Louise MAIGNAUD, avec une préface de Jules Janin, 4 vol. in-12.	8	»
LES MARIONNETTES POLITIQUES , par TOUCHARD- LAFOSSE, 4 vol. in-12.	8	»
L'HOMME BLANC DES ROCHERS , par TOULOTTE, 4 vol. in-12.	8	»
LA MAITRESSE ET LA FEMME MARIÉE , par Frédéric de CASTILLON, 2 vol. in-12.	5	»
PALMERIN D'ANGLETERRE , traduit par Eugène DE MONGLAVE, 4 vol. in-12.	8	»
CARAMURU , traduit par le même, 5 vol. in-12.	6	»
LES AMOURS D'UN JÉSUI TE , par madame Anna-Maria YUNG, 1 vol. in-12, portrait.	5	»

PUBLICATIONS SOUS PRESSE.

Victor Hugo.

LA QUIQUENGROGNE, roman, 2 vol. in-8°.
LE FILS DE LA BOSSUE, roman, 4 vol. in-8°.
UN NOUVEAU VOLUME DE POÉSIES.

Charles Nodier.

MONSIEUR CAZOTTE, 4 vol. in-8°.
CONTES EN PROSE ET EN VERS, 4 vol. in-8°.
SOUVENIRS DE JEUNESSE, 4 vol. in-8°.

Sainte-Beuve.

VOLUPTÉ, roman, 2 vol. in-8°.

P.-L. Jacob.

LES RUES DE PARIS : LA CITÉ, — L'UNIVERSITÉ, — LA VILLE.
MÉDIANOCHÉ, 2 vol. in-8°.
LA FOLLE D'ORLÉANS, histoire du temps de Louis XIV, 4 vol.
in-8°.

Alphonse Royer,

auteur des Mauvais Garçons et de Venezia la Bella.

CADINE LÉILA, 2 vol. in-8°.

Louis de Maynard.

JEAN DE SAVEUSE, 2 vol. in-8°.

Eugène Sue.

LE PÊCHEUR D'OUessant, 2 vol. in-8°.
LES CADETS D'HOTON ET DE MONT-SORREAU, 2 vol.
in-8°.

Jules Lacroix.

UNE FLEUR A VENDRE. 1 vol. in-8°.

L'ÉTOUFFEUR D'ÉDIMBOURG, 1 vol. in-8°.

Théophile Gautier,

auteur des Jeunes France.

MADemoiselle DE MAUPIN, Double Amour, 2 vol. in-8°.

Paul de Musset.

LA FUMÉE DE MA PIPE, choses quelconques, 1 vol. in-8°.

LES SECRETS DE FAMILLE, 1 vol. in-8°.

J. Bécard.

UN ACCÈS DE FIÈVRE, 1 vol. in-8°.

Joseph d'Ortigue.

PALINGÉNÉSIE MUSICALE, 2 vol. in-8°.

LE BALCON DE L'OPÉRA, tome 2, in-8°.

Émile Cabanon.

UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES, 1 vol. in-8°.

A.-F. de Joncières.

LES SOIRÉES DE L'HOTEL RAMBOUILLET, 2 vol. in-8°.

E.-T.-A. Hoffmann.

SIXIÈME LIVRAISON, 4 vol. in-12.

Louis Bertrand.

GASPARD DE LA NUIT, 1 vol. in-8°.

TIEL

LE RODEUR.

IMP. DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE N.-D.-DES-VICTOIRES, N° 16.

TIEL
LE RODEUR

Romans et Tableaux de genre,

PAR

M. FRÉDÉRIC MERCEY.

I

PARIS

LIBRAIRIE D'EUGÈNE RENDUEL,

22, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

—
M DCCC XXXIV.

1257

L'Univers est un spectacle continu ,
où je prends mes récréations gratis.

LE COSMOPOLITE.

LA VIE MERVEILLEUSE
DE
TIEL LE RODEUR.

FACÉTIE PHILOSOPHIQUE

EN FORME DE PRÉFACE,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

De l'Académie des *Agiati*.

Faut-il disputer de physique?
Chrysologue est physicien.
Voulez-vous parler de musique?
Chrysologue est musicien.
Est-ce tout? Il est politique,
Astronome, grammairien,
Sophiste, rhéteur, empyrique,
Chrysologue est tout, et n'est rien.

* * *

— Mais qui as-tu caché sous ce masque?
— Peu de chose : l'esprit humain
— Vraiment!
— Oui sans doute : et j'ai voulu vous
montrer pourquoi le docteur Pangloss
enseignait la métaphysico-théologo-cos-
molo-nigologie.

I

COMMENT TIEL LE RÔDEUR VINT AU MONDE, COURUT
APRÈS SA MÈRE, ET MANQUA D'ÊTRE RÔTI.

EN 1750, un riche étranger, grand amateur de choses originales, logeait à Pise, à l'hôtel du *Gambero*. Cet étranger ayant appris d'un de ses amis, colon à Surinam, que l'on trouvait aux environs de cette ville la plus belle espèce de singes connue, le pria de lui envoyer deux de ces singes; et comme il avait coutume de parler et d'écrire la langue du pays qu'il habitait en passant, sa lettre fut donc rédigée en italien, et sa demande se trouvait exprimée de cette façon, 1 0 2 (*un o due*). Le Surinamois, qui n'était pas fort sur l'italien, prit la particule *o* pour un zéro, et envoya

84 singes à son ami, s'excusant fort de ne pas en avoir trouvé 102, et lui promettant bien de lui envoyer les 18 autres par le premier bâtiment qui partirait pour l'Italie.

En recevant ces quatre-vingt-quatre singes, l'étranger fut dans le ravissement, parce qu'il trouvait la chose infiniment plus originale que si on lui eût tout simplement expédié les deux singes qu'il demandait.

Cet étranger, c'était Tiel, surnommé *le Rôdeur*. Que l'on juge par ce trait de la singularité de son caractère !

La vie des hommes bizarres n'est que l'histoire de leur esprit : aussi la vie de Tiel est-elle des plus extraordinaires.

Tiel le Rôdeur naquit en 1482, au pays de Saxe, dans le même village que son cousin Tiel *Ulespiègle*, si connu dans toute l'Allemagne. Peu de temps après sa naissance, sa mère, obligée de le quitter pour courir le monde, le confia à sa tante Wibica, la mère de Ulespiègle. Cette tante, femme de tête, l'é-

leva avec beaucoup de soin , et lui donna une éducation très-libérale ; c'est-à-dire qu'on lui apprit à compter jusqu'au nombre treize exclusivement , ce nombre portant malheur. On lui fit connaître ensuite les vingt-cinq lettres de l'alphabet, et pour lui former le caractère, on le fouettait du matin au soir. Quoique naturellement studieux , ennuyé d'un genre de vie aussi monotone , un beau jour Tiel prit la clef des champs , et commença ses longs voyages qui ne devaient se terminer qu'à sa mort.

Quelques-uns de ses biographes , et l'aimable Galiani est de ce nombre , ont prétendu que Tiel descendait en droite ligne du juif Ahasvérus , si fameux sous le nom de *Juif-Errant*. Cet homme étrange , disent-ils , dans son quinzième voyage , c'est-à-dire dans son quinzième tour du globe , passant par la Saxe , devint amoureux d'une jeune fille ; qu'il épousa en *mariage naturel* , et de ce mariage naquit Tiel , surnommé *le Rôdeur* , comme son père avait été surnommé *l'Errant*.

Au reste, les goûts vagabonds de Tiel, et son extrême longévité (il vécut 350 ans, comme chacun sait), viennent assez à l'appui de cette dernière version. Tiel néanmoins avouait mystérieusement qu'il ne devait une existence aussi prolongée qu'à un élixir de sa composition. Mais comme plusieurs personnes burent de son élixir, et n'en moururent pas moins, nous nous permettrons de douter de son efficacité, et de croire qu'il se trompait.

Quoique proche parent de Tiel Ulespiègle, Tiel le Rôdeur, n'avait avec son cousin aucun rapport de caractère ou de goûts. Tandis que celui-ci passait toutes les journées à danser sur la corde, à sauter dans les fossés, et à faire toutes sortes de niches abominables à ses voisins et aux passans, Tiel se montrait sérieux et réfléchi; et quand il pouvait dérober un livre, il le lisait jusqu'au dernier mot.

On a fort peu de notions sur la jeunesse de Tiel, c'est-à-dire sur les soixante premières années de sa vie. On sait seulement que le petit

Tiel, âgé de quinze ans, ayant quitté sa tante Wibica, courut par toute l'Allemagne, cherchant sa mère, qui de son côté cherchait son mari Ahasvérus, qu'elle ne retrouva pas, comme on pense. Tiel rencontra enfin la pauvre femme à Amsterdam, et tous deux s'embarquèrent pour l'Espagne; car le bruit courait que le vieux juif s'y était arrêté.

La traversée fut bien longue; et lorsque la mère et le fils arrivèrent à Cadix, leurs ressources étaient entièrement épuisées.

A peine ont-ils mis pied dans la ville qu'un homme noir vient à eux, et d'un ton d'autorité leur demande ce qu'ils cherchaient.

— Je cherche mon mari Ahasvérus, répondit la pauvre femme en allemand.

L'homme noir, en entendant ce langage mal sonnant, se signa d'abord; puis il donna ordre aux malheureux étrangers de le suivre sur-le-champ, et les conduisit devant trois de ses compagnons, noirs comme lui, comme lui familiers de l'Inquisition, et questionneurs comme lui.

On interrogea le fils, on interrogea la mère; et comme leurs réponses, parfaitement concordantes du reste, étaient faites en allemand, langue d'hérésiarques abominables, et qu'en outre, l'acte de naissance de Tiel n'était pas fort en règle, la mère et le fils furent jetés en prison, et condamnés à être brûlés vifs, comme convaincus, la mère d'avoir eu de coupables *familiarités* avec Satan (sans doute Ahasvérus, le père de Tiel), et le fils d'être d'intelligence avec sa mère: il avait répondu comme elle.

Huit jours après, madame Ahasvérus fut coiffée d'une belle mitre en papier doré, et fut fouettée jusqu'au sang à la vue de toutes les dames de Cadix, que ce spectacle édifia beaucoup; et puis enfin on la brûla à petit feu, le plus doucement du monde.

Le jeune Tiel devait être brûlé cinq jours après sa mère, la sainte Inquisition ayant, comme on sait, beaucoup trop d'humanité pour brûler à la fois la mère et le fils.

On avait déjà pris à Tiel la mesure d'un

magnifique *san benito*, car on voulait qu'il parût dignement dans la cérémonie; mais le malin jeune homme aima mieux s'en dispenser. Comme il était joli garçon et fort aimable, il séduisit la fille du geôlier qui lui ouvrit les portes; et tous deux ayant pris la fuite, trouvèrent moyen de gagner la France, où dans ce bon temps, on économisait davantage les fagots.

II

COMMENT TIEL SE CONDUISIT DANS LE MONDE ; SES PREMIERS OUVRAGES.

QUE devint Tiel après sa fuite, c'est ce que nous laissent ignorer ses biographes. A partir de son voyage en France, il existe une grande lacune dans sa vie, et l'on n'a aucune notion précise sur les lieux qu'il habita de préférence, et sur sa manière d'y vivre.

Tiel cependant nous a laissé une quantité prodigieuse de notes sur toutes les époques de sa vie ; mais, en général, ces notes sont vagues : elles analysent des sensations ou des impressions, et s'occupent fort peu du matériel et du *courant* de la vie, c'est-à-dire des lieux, des choses et des personnes. Les faits y sont

rarement précisés, et n'arrivent que par lambeaux et d'une manière tout-à-fait accessoire, à l'appui de spéculations plus ou moins fantasques, d'études sur lui-même plus ou moins intrépides. Nous avons sous les yeux cette sorte d'examen de conscience intellectuel ; mais il est ou trop hardi, ou trop bizarre, ou trop vague, pour que nous osions rien y puiser, bien que ces pièces soient fort curieuses comme travail sur l'homme en général.

Pendant près de deux siècles, il semble que notre héros se soit perdu dans le monde ; et, sans quelques ouvrages singuliers qu'il publia à diverses époques de sa vie (car Tiel se laissa aller plusieurs fois à la fantaisie d'imprimer), on pourrait croire qu'il a cessé d'exister.

Chacun de ces ouvrages se ressent de l'époque où il a vu le jour ; et lorsqu'il relisait plus tard les écrits de sa première jeunesse, il était le premier à faire des gorges-chaudes sur sa naïveté gauloise et ses plaisantes suppositions.

Le livre des *faits merveilleux* qu'il fit paraître

tre en 1563, sous le nom de *Jean de Marcouville*, gentilhomme percheron excitait particulièrement sa belle humeur.

Ses dissertations, sur trois soleils et trois lunes vues à la fois au pays de Saxe, sur la faculté génératrice des diables, sur les danseurs de corde qui pourraient bien être des esprits malins, sur les hommes marins, à nageoires, les femmes devenues vertes pour avoir mangé de l'herbe; son histoire de l'Allemande qui accoucha d'un beau couteau, présage infailible des guerres civiles de son pays, et celle de la fille de Pompéius Livius, à qui un coup de tonnerre fit sortir la langue par un endroit fort opposé à la bouche..... Tous ces prodiges que, dans son livre des faits merveilleux, il avait jadis racontés ou discutés de la meilleure foi du monde, le faisaient tomber en pamoison.

Au reste, la plupart de ces récits, et la partie philosophique de son recueil, ne manquent pas d'une certaine pointe d'ironie qu'on a trop prodiguée depuis.

Voici, par exemple, une recette joyeuse pour amaigrir ceux qui sont trop gras.

« Prenez, deux heures avant que de déjeuner, deux onces de mélancolie; devant dîner, deux livres de soucis confits en amour sans jouissance; au goûter, une salade de menues-pensées lavées en fontaine de tristesse, etc., etc. »

Dans la suite Tiel (Marcouville) se lia d'amitié avec le seigneur *Des Accords*, auteur du fameux livre des *Bigarrures*, et enrichit son recueil de plusieurs pièces rares. On lui attribue, par exemple, l'article sur les faux sorciers et leurs impostures, article qui dénote un progrès sensible dans sa philosophie et sa métaphysique. Toutefois il a gardé pour l'alchimie un grand faible, que, du reste, il conserva toute sa vie.

En effet, ses mémoires nous apprennent qu'il passa plus de vingt ans à chercher tous les moyens possibles pour féconder un des œufs de la poule aux *œufs d'or*, qu'un Juif de Francfort lui avait vendu. Études pénibles, raisonne-

mens profonds, calculs abstraits, recherches ingénieuses, machines admirables, tout fut inutilement essayé : l'œuf resta clair !

— Aujourd'hui ! s'écriait-il avec dépit dans l'un de ses momens de détresse, aujourd'hui, je le vois bien, ce ne sont plus les poules, mais les oies, qui produisent l'or, et leur grande basse-cour est à la Bourse !

Impertinence que son désappointement peut seul faire excuser.

Dans les années qui suivirent, Tiel se lia intimement avec Rabelais, et pantagruélisa quelque peu dans la compagnie du bon curé de Meudon. Comme les moyens de communication devenaient plus faciles, il recommença ses voyages, et passa sur les grands chemins tout le dix-septième et une partie du dix-huitième siècle, se contentant de vivre le plus joyeusement possible, et partant écrivant fort peu.

Neanmoins vers le milieu du siècle dernier, dans un moment de mauvaise humeur libertine, il fit paraître sous le nom du *Cosmopolite*,

un livre étrange, imité depuis par Byron, qui ne s'est pas seulement contenté d'y prendre l'épigraphe de Child-Harold, mais aussi le plan de son poème, et tout ce bagage d'idées misanthropiques qui paraissaient lui être propres, et que cependant il n'a fait que revêtir brillamment des fleurs de sa poésie. Les passages suivans du livre de Tiel nous montrent combien sa morale était relâchée, et quelle haine vigoureuse il nourrissait alors contre les hommes; haine qui depuis s'est bien radoucie : ils nous font aussi mieux comprendre sa vie errante et si décousue en apparence.

*

*

*

« Tous les pays me sont égaux, pourvu que j'y jouisse en liberté de la clarté des cieux..... Maître absolu de mes volontés, et souverainement indépendant, changeant de demeure, d'habitude, de climat, selon mon caprice, je tiens à tout et ne tiens à rien. Aujourd'hui je suis à Londres; peut-être dans six mois serai-je à Moscou, à Pétersbourg; que sais-je enfin!

Ce ne serait pas miracle que je fusse un jour à Ispahan ou à Peking.

Le plus grand fruit que j'ai tiré de mes voyages ou de mes courses, est d'avoir appris à haïr par raison ce que je haïssais par instinct. Je ne savais point jadis pourquoi les hommes m'étaient odieux; l'expérience me l'a découvert. J'ai connu à mes dépens que la douceur de leur commerce n'était point une compensation des dégoûts et des désagrémens qui en résultent. Je me suis convaincu que la droiture et l'humanité ne sont en tous lieux que des termes de convention, qui n'ont au fond rien de réel et de vrai; que chacun ne vit que pour soi, n'aime que soi, et que le plus honnête homme n'est, à proprement parler, qu'un habile comédien qui possède le grand art de fourber sous le masque imposant de la candeur et de l'équité; et, par raison inverse, que le plus méchant et le plus méprisable est celui qui sait le moins se contrefaire... Quelque incontestable que puisse être cette opinion, je ne serais pas surpris

qu'elle trouvât peu de partisans. Les plus vicieux et les plus corrompus ont la marotte de vouloir passer pour gens de bien... Pourquoi la nature ingrate m'a-t-elle dénié le talent de cacher mes iniquités? Un vice ou deux de plus, je veux dire la dissimulation et le déguisement, m'auraient mis à l'unisson du genre humain...

* * * *

» Ces lâches égards, dont les hommes trafiquent entre eux, sont des grimaces auxquelles mon cœur ne saurait se prêter. On a beau me dire qu'il faut se conformer à l'usage : je ne consentirai jamais à écouter un original qui m'ennuie, ni à caresser un faquin que je méprise, encore moins à prodiguer mon encens à quelque scélérat.

Ce n'est pas que je croie mieux valoir que le reste des humains : à Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée. Au contraire, j'avoue de

la meilleure foi du monde que je ne vaux précisément rien, et que la seule différence qu'il y a entre les autres et moi, c'est que j'ai la hardiesse de me démasquer, et qu'ils n'osent en faire autant...

* * * *

» On sera peut-être surpris qu'avec des sentimens si extraordinaires je puisse demeurer dans le tumulte du monde; mais il faut que l'on sache que je suis un être isolé au milieu des vivans; que l'univers est pour moi un spectacle continu, où je prends mes récréations *gratis*, et que je regarde les humains comme des bateleurs qui me font quelquefois rire, quoique je ne les aime ni ne les estime. D'ailleurs, on ne saurait être éternellement livré à soi-même; un peu de compagnie, bonne ou mauvaise, aide à passer le temps.

Le seul moyen de se rendre la vie gracieuse

dans le commerce des hommes, c'est d'effleurer leur connaissance, et de les quitter sur la bonne bouche.....

Je m'attends qu'une conduite et une façon de penser aussi singulières m'attireront encore beaucoup plus de censeurs que d'approbateurs. — Mais que les hommes m'applaudissent ou non, mon amour-propre n'en sera ni flatté, ni humilié. L'estime des humains dépend de si peu de chose, on l'acquiert et on la perd si aisément, que l'acquisition n'en vaut pas les frais, quelque médiocres qu'ils puissent être... Aussi bien y a-t-il long-temps que j'ai choisi pour ma devise : « *Contemni et contemnerè. Dixi.* »

Voilà bien la brutale philosophie d'un misanthrope. On se tromperait néanmoins si on supposait Tiel aussi insociable que tendrait à le faire croire un exposé de principes aussi sauvage.

III

COMMENT TIEL VISITA PARIS , VENISE ET PÉKIN , ET PRIT
DIVERS NOMS.

LES hommes sont tous des *zéro* que les circonstances ou l'énergie de leur caractère élèvent à la puissance de *chiffres*. Nous ne savons si les circonstances ont manqué à Tiel, ou si Tiel a manqué aux circonstances; toujours est-il que cet homme singulier, qui certes eut assez de temps devant lui, n'a point acquis la haute renommée à laquelle il pouvait prétendre. Peut-être y avait-il de sa part absence de volonté ou grande insouciance.

Tiel avait aussi la malheureuse habitude, tantôt de trop embrasser, et tantôt de trop s'abstraire.

Tiel a énormément voyagé, et cependant bien peu de personnes l'ont connu. Nous l'avons vu tout à l'heure; il méprisait trop les hommes pour les rechercher beaucoup; et puis, par suite de ce même système, il avait peu d'amis, ou à mieux dire, il n'en avait pas du tout.

En 1806, je lui fus présenté lorsqu'il vint à Paris pour la trentième fois peut-être, et j'eus occasion d'étudier ses bizarreries.

Il avait alors un domestique nègre, horriblement borné, auquel il apprenait le *sanskrit* (Tiel savait toutes les langues), pour lui former l'esprit et le cœur, à peu près comme *Brioché* montrait à lire et à écrire à son fils *Polichinelle*, pour lui redresser la taille qui était un peu défectueuse, comme on l'a pu voir. L'animal de domestique n'apprit pas le *sanskrit* et disparut un jour, emportant la bourse de son maître.

Tiel avait cependant infiniment d'esprit et passablement d'expérience; mais ses habitudes se ressentaient de l'étrangeté de son caractère, et paraissaient fort dérégées.

Distract et mobile à l'excès, il fut donc souvent dupe, et dupe du premier imbécille venu.

Tiel avait aussi une autre manie assez ridicule : c'était de changer de nom presque chaque année. Cette manie nuisit à sa renommée plus que toute autre chose; car, de cette façon, il éparpillait sa gloire sur plusieurs individus, qui au fond étaient bien toujours lui. Mais le public, l'ignorant, faisait à chacun d'eux sa part de gloire, et ces parts qui divisées étaient peu de chose, eussent formé un ensemble des plus imposans.

On sait tout le bruit qu'il fit dans le siècle dernier, sous le nom du marquis de Saint-Germain. L'aimable comte de Lamberg, dans son *Mémorial*, nous en parle de la façon suivante :

« Un personnage curieux, c'est le marquis

de Saint-Germain. Il demeure depuis quelque temps à Venise , où il s'occupe au milieu de cent femmes qu'une abbesse lui fournit à faire des expériences sur le lin qu'il blanchit.... Il croit avoir 250 ans; et, pour ne pas trop exagérer peut-être, il dit avoir connu Thamas Koulikan en Perse... Il a un baume qui rajeunit. Une femme âgée, qui s'en frotta plus qu'il ne fallait, fut ramenée à l'état d'embryon....

» Je lui demandais s'il retournerait en France; il m'assura d'un air de conviction véritable, que la bouteille qui soutenait le roi dans l'état de vigueur où il se trouvait, devait être à sa fin.... qu'à la suite de cela il remonterait sur le théâtre par un coup d'éclat.... Il alla à Pékin sans prendre aucun nom ; et comme la police de cette ville le pressait de se nommer, il s'excusa sur ce qu'il ne savait pas lui-même comment il s'appelait.

» Saint-Germain était vu avec distinction dans toutes les bonnes maisons. Le roi l'embrassa... Il allait souvent chez madame la princesse

d'Anhalt, mère de la czarine d'aujourd'hui.

» On ne sait, au reste, quel est cet homme singulier : on le croit Portugais ou Allemand. Il a mille talens peu ordinaires dans un seul homme. Il parle beaucoup, au mieux, et fait à tous ceux qu'il accoste des demandes qui surprennent de prime abord. »

Une dizaine d'années après son séjour à Venise, vers 1750, Tiel prit le nom de milord Baltimore, et se rendit à Vienne. Milord voyageait alors avec huit femmes, un médecin et deux nègres qu'il appelait ses deux *corrégidors*, et qui avaient la police de son petit sérail.

Aidé de son Esculape, il faisait de plaisantes expériences sur ses houris, administrant des acides aux grasses, et nourrissant les maigres de laitage et de bouillon. Le chef de la police de Vienne, que ce sérail offusquait, lui fit demander laquelle des huit nymphes était sa femme *légitime*. Milord Baltimore répondit qu'il était Anglais, et que là où on lui demandait compte d'un mariage, il avait coutume

de répondre à coups de poings, et que quand il ne pouvait boxer, il partait sur-le-champ. Et il partit.

Quelques mois après, une lettre de Naples annonça la mort de milord Baltimore, entraîné par ses chevaux et écrasé sous les roues de sa calèche : le bonhomme avait voulu tout simplement subir une nouvelle transformation, et changer encore ses habitudes et son nom.

IV

COMMENT TIEL GREFFA DES NEZ, S'OCCUPA DE MÉCANIQUE
HUMAINE ET DEVINT ALECTRYOMANTISTE ET AEROLOGISTE.

LORSQUE je connus Tiel le Rôdeur, au commencement de ce siècle, il avait repris son véritable nom, et vivait joyeusement dans la compagnie de quelques intimes. Il paraissait avoir terminé ses courses, et s'était fixé à Paris, cœur de l'univers, disait-il. Là, ce diable, devenu ermite, sans doute parce qu'il était très-vieux sous des dehors jeunes cependant, ne voyageait plus qu'en lui-même, et recommandait les expériences les plus extraordinaires.

L'histoire de son esprit est l'histoire de l'es-

prit français, c'est-à-dire entreprenant, mobile, et changeant à toute outrance.

Tantôt rival de *Tallacotius*, il découpait un nez en pleines f..... de Savoyard, et le greffait sur la face de quelque grand seigneur. Cet art de greffer les nez avait été perdu comme le secret de la peinture sur verre, et Tiel le remit en honneur. Malheureusement il ne put vaincre certaine difficulté rhinoplastique dont *Tallacotius* lui-même avait été fort contrarié autrefois. Je veux dire qu'à la mort du Savoyard, le nez du grand seigneur se détachait tout à coup, comme s'il eût voulu aller retrouver en terre la partie qui l'avait prêté.

De la chirurgie Tiel passa à la mécanique, car c'était une cervelle encyclopédique. Son expérience l'avait mis à même de faire de bizarres recherches et de curieuses découvertes; et dans sa retraite, son esprit, toujours en mouvement, comme ses jambes l'étaient jadis, lui laissait peu de repos.

Il travaillait alors à une application méca-

nique des forces de l'homme aux besoins de la vie. Il avait surtout pour but de mettre à profit les forces perdues sans objet, et prétendait que tout homme pouvait se suffire à lui-même en utilisant ses moindres mouvemens.

— Dans la promenade, par exemple, que de pas perdus ! Et grâce à un mécanisme fort simple, adapté au jarret, et correspondant à un petit coffre attaché sur le dos comme un havresac de soldat, désormais le fashionable pourrait moudre son blé, raffiner son sucre, et râper son café, en faisant sa promenade sur le boulevard ou au bois.

— Et le pouls ! le pouls dont les battemens ont une si admirable régularité !... N'était-ce pas là le vrai pendule, le balancier unique ? Aussi, à l'aide d'un bracelet-horloge, dont les pulsations *artérielles* mettraient les rouages en mouvement, prétendait-il remplacer les montres.

— Celles-là du moins n'avaient pas besoin d'être remontées. La fièvre et les émotions

violentes dérangent un peu ses calculs. Mais bah.... les émotions, on était maître de n'en pas avoir; et quant à la fièvre, le quinquina était là, et désormais l'apothicaire réglerait nos montres.

C'est à peu près à la même époque qu'il chercha avec tant de ferveur, le moyen de faire voir les aveugles avec le nez, et qu'il s'adonna tout entier à la haute question du rajeunissement des hommes.

Puisque *Wolf* et *Lecat* ont trouvé un œil artificiel pour les myopes, pourquoi n'en inventerais-je pas un pour les aveugles? répétait-il, en se livrant avec rage à ses expériences. L'histoire de l'aveugle de *Smetius*, qui cessa d'être aveugle un jour qu'il fit une chute sur le nez, lui avait tourné la tête; et parce que celui-là avait retrouvé la vue en se cassant le nez, il eût voulu casser le nez à tous les aveugles!

Quant à la grande question du rajeunissement des hommes, ses idées étaient plus bouffonnes encore; et toute la base de sa méthode

reposait sur l'exemple de *Clodius Hirpanus*, qui, au dire de Pline, avait prolongé sa vie jusqu'à cent cinquante ans et cinq jours, en se faisant réchauffer par le souffle de jeunes filles vierges. Mais une difficulté *singulière* qu'il n'avait pas prévue, et que je laisserai à deviner au lecteur, vint l'arrêter, et quelques réflexions suffirent par le convaincre qu'un tel procédé serait *rarement* exécutable.

L'alectryomantie ¹, ou la divination par les lettres, *l'arithmantie* et *l'aerologie*, ou l'art de voler en l'air, occupèrent aussi tour à tour son esprit infatigable.

Il cherchait avant tout le moyen de se tenir immobile dans l'atmosphère mobile, et de résister au mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre.

— Quelle manière commode de courir la

¹ On mettait un coq au milieu d'une table ronde, autour de laquelle chaque lettre de l'alphabet figurée était couverte d'un grain d'orge, que le coq enlevait à volonté. La combinaison des lettres découvertes de cette manière formait l'horoscope.

poste ! s'écriait-il. Tandis que la terre tournerait rapidement au - dessous de nous , immobiles, nous verrions défilér tour à tour chacune de ses diverses parties. De cette façon, le tour du monde serait l'affaire de vingt - quatre heures. En quarante-huit minutes on pourrait descendre à Rome, au moment où passerait cette ville, ou à Peking en seize heures. Que l'on vienne après cela nous vanter encore les chemins de fer !

Si l'on joint à ces divers travaux ses études sur la mnémonique et sur le dessin algébrique; ses expériences sur la chaise de *Sanctorius*, pour déterminer le degré de transpiration et la puissance végétative de l'homme ; ses calculs sur la physionomie humaine, et le nombre de ses permutations possibles, qui, à son avis, se réduisaient à quarante mille trois cent vingt, de sorte que la quarante mille trois cent-vingtième personne devait nécessairement ressembler à l'une des quarante mille trois cent dix-neuf autres; son analyse critique des travaux de *Rai-*

mond Lulle ; ses recherches philosophiques sur *l'extase*, qui réduisent à si peu de chose les fameux systèmes où *Cardan* enseigne l'art de s'extasier par règles ; et enfin ses précieux commentaires théoriques ou pratiques, sur l'admirable livre de *Pegelius*, intitulé *le Trésor des inventions choisies* ; et l'on aura une idée assez complète de la mobilité de son esprit et de l'immense variété de ses recherches.

V

COMMENT TIEL LAISSA LES SCIENCES POUR LES LETTRES,
DEVINT POÈTE CLASSICO-ROMANTIQUE, ET FUT SUR LE
POINT DE MOURIR DE FAIM.

MAIS bientôt Tiel se dégoûta de cet encyclopédisme bizarre; et fatigué de tant d'études si abstraites et si positives, il revint encore aux travaux de pure imagination. Mais là aussi il se borna long-temps à la théorie; et, peu différent en cela de quelques-unes de nos modernes *célébrités*, il avait écrit quarante-deux volumes sur *l'art* avant d'avoir rimé un couplet.

Toutefois, ses idées étaient des plus origi-

nales ; et dans le principe, c'étaient plutôt de nouvelles formes de langage et de nouveaux moyens d'exprimer la pensée, qui le préoccupaient, que la pensée elle-même.

Il eût voulu, par exemple, appliquer à l'esprit un mécanisme pareil à celui qu'il avait imaginé pour le corps ; une espèce de sténographie, rapide comme les mouvemens de la pensée, et qui les reproduisît matériellement sur le papier, à mesure qu'ils naissaient et se développaient dans le cerveau ; en un mot, une écriture intellectuelle qui conservât ces nuances imperceptibles de la conception, ces transitions fugitives et pleines de charme qui s'effacent lorsque l'on vient à préciser l'idée et à polir ; une écriture qui fût à la pensée ce que la sténographie est aujourd'hui à la parole.

C'était là, avec un projet de langue universelle, le sujet de ses méditations les plus profondes.

Un des biographes de Tiel a remarqué, à propos de sa langue universelle, qu'il était sans

doute plus habile en théorie qu'en pratique ; car un jour il essaya d'écrire son nom dans cette nouvelle langue ; mais personne ne put le lire : ce qui laisserait croire qu'elle était loin encore d'être universelle.

En attendant, et désespérant peut-être de perfectionner ce nouveau langage, il apprit l'*Algonquin*, l'un des douze cents dialectes américains, et l'adopta pour son usage habituel, prétendant que cette langue était beaucoup plus harmonieuse que le *sanskrit*, et plus complète que le *welche*, comme le prouvait le mot FROCKBLAKRDBIRDA, qui veut dire *amour*.

C'est dans cette langue, qui depuis est devenue populaire et fashionable à Paris, surtout depuis une ou deux années, qu'il traduisit le *mahábhárata*, poème sanskrit composé de deux cent cinquante mille vers de seize syllabes, dont la lecture durait quatre mois, et qu'il rima son fameux poème épique qui a pour

titre : LE CIEL DE CRISTAL , ou le *Voyageur immobile*.

Son héros a trouvé le moyen de lutter contre la puissance atmosphérique , qui entraîne les corps dans le mouvement de la terre ¹. Il voit tour à tour passer sous ses pieds les différentes parties du monde ; et après avoir subi quatre incarnations , et fait tous les métiers possibles, ce qui prête aux développemens poétiques , politiques , philosophiques et domestiques, et à l'encyclopédisme, qu'au dire de quelques-uns demande le poème épique, il finit par s'accrocher à la queue d'une comète qui le jette en passant sur le soleil, principe et fin de toutes choses, où a lieu son apothéose qu'il décrit dans les termes les plus magnifiques.

Tiel, qui, dans son grand poème semble avoir adopté , quant au fond et même à la forme (il l'écrivit en algonquin), les idées de l'école dite si plaisamment *romantique*, Tiel avait ce-

¹ Idée qu'il avait étudiée sérieusement comme nous l'avons vu.

pendant une préférence marquée pour les *saines doctrines* littéraires, et sacrifiait de temps à autre à l'idole classique, comme le prouvent les nombreux manuscrits qu'il nous a laissés, et que nous mettons en ordre en ce moment, pour être prêt à les publier le jour où ils se retrouveront à la mode, c'est-à-dire quand l'heure de la réaction littéraire sera venue ¹.

Nous avons maintenant sous les yeux un gros recueil d'odes, de satyres et de *poésies fugitives*, couronnées par différentes académies, trois poèmes *descriptifs*, quinze ou vingt tragédies comme M. de Pradel en improvise une chaque soir, et la traduction obligée de l'*Enéide* de Virgile.

Le plus remarquable de tous ces ouvrages

¹ On se rappellera, maintenant et plus tard, que cette biographie de Tiel a été écrite par un membre de l'illustre Académie des *Agiati*. On pardonnera donc à son auteur un peu de partialité classique, et l'on mettra sur le compte de la mauvaise humeur que lui ont inspirée les grands succès de nos jeunes et illustres contemporains, ses sorties irrévérentes et ses boutades satiriques.

est sa tragédie des *Atrides*, qui commence par ces vers :

ORESTE.

Tant de crimes!... ami..., font douter que la terre,
Occupe les regards des maîtres du tonnerre.

PYLADE.

Tu crois donc le hasard le seul dieu des mortels.

ORESTE.

Peut-être.

PYLADE.

Eloigne enfin des doutes criminels.
Examine les cieux, etc., etc.

Son poème descriptif intitulé le *Calendrier*, et qui commence par les vers suivans, mérite d'être remarqué.

Salut, homme des champs!... C'est toi seul dont les soins
Ont de la faim cruelle affranchi les humains!... etc.

Malheureusement ses rimes ne sont pas toujours aussi riches. Son imitation de l'ode *Donec gratus eram*, et sa description du bouclier d'Hercule, traduite du grec, insérés dans l'*Almanach des Muses*, auraient fait, il y a vingt ans, la fortune d'un poète.

— Aujourd'hui nous n'osons même en citer les premiers vers.

Mais tant de travaux, d'expériences pénibles, de folies coûteuses, eurent bientôt épuisé les ressources de notre héros, et ruiné sa santé. La littérature l'acheva; et un beau jour il se trouva sur le pavé de Paris avec une encyclopédie dans la tête et pas un sou dans la poche.

Ainsi dépourvu, le pauvre Tiel gémissait du matin au soir, cherchant partout l'honnête industriel qui devait mettre en pratique ses admirables théories aérologiques ou mécaniques; l'aimable savoyard qui lui prêterait ses f..... pour réparer le nez d'un millionnaire de sa connaissance; l'acteur tragique en état de comprendre les magnifiques rôles de ses tragédies régulières; et le libraire qui voulût publier les deux cent-cinquante mille vers de son poème épique algonquin. Mais les industriels se moquaient de lui; les petits savoyards lui faisaient des niches; les acteurs lui demandaient des drames, et surtout des meurtres bien nouveaux;

et son libraire lui dit en soupirant que l'algonquin n'était pas encore de mode à Paris, que cela pourrait venir bientôt, mais qu'en attendant, son poème épique était beaucoup mieux dans son portefeuille que dans sa boutique.

Alors Tiel se désolait, jetait les hauts cris, tonnait contre *l'indifférence de l'époque*, contre la perversité des hommes qui méconnaissent le talent véritable, contre l'égoïsme de la société. Dans quel siècle vivons-nous ! s'écriait-il avec désespoir ; était-ce donc la peine d'arriver à trois cent quarante-six ans pour mourir à l'hôpital ? Que faire ? que devenir ?...

Le libraire, qui, tout en n'aimant pas à publier de méchants livres, était au fond un bon homme :

— Sans doute, lui dit-il, nous vivons dans un siècle bien dur ; les hommes sont bien injustes, la fortune bien aveugle ; et les gens de votre mérite ont infiniment trop d'esprit pour toute cette *tourbe* qui ne peut les apprécier. Aussi, croyez-moi, si vous voulez réussir ou, ce qui vaut mieux encore, faire fortune, n'écrivez

pas pour le petit nombre de gens d'esprit qui savent lire, mais pour la masse stupide qui lit sans savoir ce qu'elle lit. Tenez, je veux vous adresser à l'un de mes illustres amis qui vous expliquera tout cela beaucoup mieux que moi. Allez le voir; c'est un homme affable, comme le sont tous les grands hommes; peut-être ne vous sera-t-il pas inutile.

Aussitôt il griffonna quelques lignes, et les remit au pauvre Tiel, en lui recommandant de les porter à M. Bruyant de Baccantin.

— Si mon ami peut vous aider, il le fera sans aucun doute, lui dit-il d'un air attendri.

Tiel prit le billet en pleurant de joie, le mit dans sa poche et sortit.

VI

COMMENT TIEL VISITA L'ILLUSTRE BRUYANT DE BACCANTIN.
LES CONSEILS QUE CELUI-CI LUI DONNA.

TIEL en sortant de la boutique du charitable libraire se rendit tout d'un trait chez Bruyant de Baccantin, désireux de connaître un si grand homme, mais fort curieux surtout de savoir comment il fallait s'y prendre pour faire fortune en vendant des livres. Sa course fut si rapide qu'avec sa machine projetée sur le dos il eût pu moudre vingt livres de café dans ce seul trajet.

En entrant dans la maison de Baccantin, Tiel fut frappé de l'air *comfortable* qui y ré-

gnait. — C'est de bon augure, se dit-il. Il admira les moulures gracieuses et les tapis moelleux qui couvraient l'escalier bien luisant qui conduisait à l'appartement du grand homme.

Un laquais l'introduisit dans une salle à manger très élégante où Baccantin, seul à table, paraissait délicieusement rêver devant les débris d'un excellent déjeuner.

Bruyant de Baccantin était un joli homme, d'humeur douce et joviale, son front ne se rembrunissait qu'en pensant à sa gloire. Toutefois aussi intrépide sous l'artillerie des sifflets, qu'un bon soldat sous le feu du canon, il avait fait bravement son chemin; et d'affaires en affaires plus ou moins disputées, il s'était élevé au *généralat* dans son genre. Du reste peu d'hommes avaient intellectuellement commis autant de crimes, et osé autant d'horreurs que lui, soit dans ses récits, soit dans ses drames. Les têtes broyées, les femmes tordues et convulsionnées par la rage ou par le rire, les cervelles collées au mur, avaient remplacé,

dans ses ouvrages, le poignard classique et le poison suranné; et véritable buveur de sang littéraire, les bonnes femmes, étonnées de son charmant embonpoint et de sa mine rubiconde, hochaient la tête et le croyaient au fond un peu vampire, mais vampire satisfait, bien nourri.

— L'esprit n'oublie pas le corps : se dit Tiel, en entrant dans la salle à manger; et saluant discrètement Baccantin, il lui remit la lettre du libraire.

Baccantin lut la lettre, parut réfléchir un moment, et, se redressant majestueusement de toute sa hauteur, laissa tomber sur Tiel un regard *inquisitif* et protecteur; ce qui déconcerta extrêmement l'aimable garçon, et lui déplut fort.

Mais Baccantin, en se dandinant avec une heureuse insouciance :

— Mon cher, vous êtes un homme d'esprit, à ce que j'apprends, dit-il du bout des lèvres.

— Je voudrais le devenir , répondit Tiel, en rougissant modestement.

— Mon cher, il ne tient qu'à vous.

— Comment cela ?

— Oui , sans doute; recommandé par mon ami, n'êtes-vous pas de nos amis ? Ainsi donc, je vous veux du bien. Voyons, que puis-je faire pour vous ?

Tiel rougit de plaisir; et prenant assez de confiance :

— Vous êtes un grand homme ! dit-il à Bac-cantin avec effusion.

— On l'assure, reprit celui-ci d'un air satisfait.

— Vous avez fait de bien beaux ouvrages !

— C'est l'avis du juge suprême, du public.

— Vous êtes bien riche !

— Raisonnablement.

— Eh bien ! pour vous parler à cœur ouvert, je voudrais savoir comment on devient grand homme, comment on fait de beaux ou-

vrages , et surtout comment on devient si riche !...

— Diable!... *monologua* Baccantin d'un air réfléchi, et rentrant à moitié dans sa coquille. Diable !... que demande-t-il là ?

— Ce que vous pouvez m'apprendre , puisque vous l'avez fait.

— Ecoutez , dit Baccantin à Tiel, en lui prenant la main avec abandon ; écoutez : votre confiance me plaît ; je vous crois un homme discret ; je veux donc vous parler à cœur ouvert ; en un mot , je VEUX VOUS INITIER.

Tiel ouvrit de grands yeux et fut tout oreilles.

— Mon ami , retenez bien ce que je vais vous dire , reprit Baccantin , en s'approchant mystérieusement de Tiel , et lui parlant à demi-voix. Si vous voulez obtenir assez de gloire et pas mal d'argent , réunissez tous vos efforts , mettez tous vos soins , consacrez toutes vos veilles à faire un grand...

— Ouvrage !...

— Nullement , nullement... A vous faire un grand succès!...

— Un grand succès!...

— En deux mots , « faire l'ouvrage , tant bien que mal , mais faire surtout le succès. » Voilà tout le secret.

— J'ai passablement d'imagination ; je saurai , je crois , faire l'*ouvrage* : j'en ai d'ailleurs une vingtaine en portefeuille , sans compter mon poème algonquin de 250,000 vers ; mais ce succès , comment le faire ?

— En vous faisant beaucoup d'amis.

— Grand Dieu ! que me dites-vous là ! Mais je suis misantrope !

— Tant pis ! mais guérissez d'abord votre misantropie ; répandez-vous dans le monde ; et puis jetez au public quelque ouvrage...

— Je croyais vous avoir dit , monsieur , que j'avais déjà vingt ouvrages en portefeuille , sans compter mon...

— Mon ami , tout cela n'est peut-être pas assez nouveau ; pas assez original !...

— Qu'entendez-vous par original ?

— Allons : je n'ai plus de secret pour vous, et je vais vous l'apprendre.

Et Baccantin prit le couteau d'argent avec lequel il achevait d'ouvrir une orange, et en frappa à deux reprises une carafe qui vibra avec force.

— Ce son.... Vous croyez l'avoir entendu ?

— Mais certainement... je l'ai entendu.

— Eh bien ! mon cher ami, si vous l'avez *entendu*, vous êtes *commun* ; il faut l'avoir *vu*, et alors vous devenez *original*. Voyons ; m'avez-vous compris?... Il faut *voir* les sons ; en revanche, vous *entendrez* les couleurs.

— Réellement !

— Et puis surtout n'oubliez pas de *geler* de chaud, de *brûler* de froid.

— A merveille ! à merveille ! je comprends. Pour composer ce chef-d'œuvre, il faut que désormais la pensée...

— Soit *neuve* avant tout, c'est-à-dire ne ressemblant à aucune autre ; qu'elle soit ensuite

échevelée, tordue, soûle, placide, stridente, fauve, taillée à facettes et chatoyante, fringante et caparaçonnée comme un cheval de carrousel; et vos lecteurs tomberont en extase!

— J'y suis maintenant... Il s'agit seulement d'être extraordinairement extraordinaire.

— C'est cela. C'est parfaitement dit!

— Pour ce qui tient à la pensée, il est possible, je crois, d'arriver là; mais les mots: il faut bien se servir des mots de tout le monde.

— Nullement; vous néologiserez, ou vous néologifierez si vous aimez mieux.

— Mais alors ce sera une langue nouvelle, on ne me comprendra pas.

— Oh! si fait, si fait. Tenez, moi qui vous parle, j'en suis à mon neuf cent trente-troisième mot nouveau, et tous ont été compris, je l'imagine du moins, puisque personne ne m'a demandé l'explication d'aucun. Entre nous je vous avouerai cependant qu'il y en a quelques-uns que je ne comprends pas bien moi-même.

— Tant mieux ! se disait Tiel à part lui ; tant mieux ! j'utiliserai mon algonquin.

— Ainsi, mon ami, c'est une chose entendue. Faites-vous beaucoup d'amis pour faire vos succès ; soyez original, ou plutôt ne dites jamais rien comme un autre ; mêlez dans votre prose, car on ne fait plus de vers aujourd'hui, le vers est fatigué ; mêlez dans votre prose d'agréables solécismes à de magnifiques barbarismes. Mais surtout n'épargnez pas le néologisme, le néologisme dont l'essentiellité créatrice a été naguère si prépondéramment démontrée : cette pauvre langue française ayant produit de si misérables chefs-d'œuvre, comme chacun sait ; et alors je vous prédis beaucoup de gloire, et surtout beaucoup de fortune.

Tiel était dans le ravissement. En se retirant, il s'effusionna au point de se jeter turbuleusement au cou du grand homme qui le saluait insouciamment. Puis mettant à contribution toutes les puissances réfléchivement absurdes, et paradoxalement horribles de son imagination

délirante, il composa sept drames qui obtinrent tous, au milieu d'un orage d'enthousiasme, un succès CYCLOPÉEN !!

Et bientôt sa bourse se remplit d'une manière tout-à-fait satisfaisante.

Et non content de dire autrement que les autres, il s'attacha à toujours dire le contraire de ce que les autres avaient dit avant lui : aussi devint-il excessivement *original*.

Et il écrivit incommensurablement sur l'art, faisant fort peu d'art.

Et il inventa mille cinquante-quatre mots nouveaux qui tous firent fortune.

Et le papier chatoya sous sa plume comme un miroir à facettes, et l'encre qui en découlait à flots soula les lecteurs les plus glacialement insensibles.

Et il écrasa le public sous un croulement d'ouvrages blonds, noirs, dorés, frénétiques, ou placides, et d'un mérite tellement insolent, que dans moins d'un an le public, tout d'une voix, le proclama *inimitable* !

L'année suivante, il était devenu *grand homme* !

Tiel avait-il pris au sérieux cette *nouvelle manière*, ou, en s'y livrant, avait-il voulu seulement se conformer à la mode ? Nous l'ignorons ; mais cependant quelques-uns des petits romans que nous publions aujourd'hui nous laissent croire que, tout en sacrifiant à l'idole régnante, Tiel riait sournoisement dans sa barbe. L'un d'eux surtout sent par trop la parodie ; et comme chaque mot y suinte le crime, que le sang y coule à ruisseaux, et que l'on compte ses personnages par cadavres, nous nous permettrons de croire qu'il a voulu rire.

Toutefois, de temps à autre l'exagération le fatiguait, et alors il revenait au naturel, comme le prouveront, du moins je l'espère, les pièces de ce recueil qu'il écrivit dans ses moments les plus lucides.

VII

COMMENT TIEL SE FAIT MESSIE, ET INVENTE LA RELIGION
DU NÉO-ÉPICURÉISME.

DANS les dernières années de sa vie, Tiel ayant fait fortune, la littérature l'ennuya; mais comme il fallait que sa tête travaillât toujours, et que chez lui une maladie morale devait nécessairement faire place à une autre, un beau jour il donna dans la manie des religions, et voulut aussi se faire Messie, ou au moins pape. Il songea d'abord à se *poser* prophète d'un culte qui tiendrait le *juste milieu* entre le christianisme et le saint-simonisme; mais il sentit

qu'on ne le comprendrait pas , parce qu'il ne reposerait sur rien.

Aussi , après avoir étudié long - temps la disposition des esprits , et dans le but de remplacer les *réveries* usées , par quelque chose de plus neuf et de plus réel, il fonda, sous le nom de *néo-épicuréisme*, la religion du *plaisir*.

L'or était le grand tout , le *dieu* de cette religion , dont les femmes devaient être les prêtresses. J'ai sous les yeux les curieux manuscrits dans lesquels il a développé la théorie de son nouveau culte. Il y a quelques rapports entre ses idées et celles d'Helvétius : seulement il a remplacé le vilain principe de *l'intérêt personnel* par celui du *plaisir*, qui est beaucoup plus aimable ; et puis dans sa manière de développer ses idées , il est infiniment plus dogmatique.

Le catéchisme du néo-épicuréisme était presque achevé lorsque Tiel mourut. Son dieu s'appelle FELI (*le bonheur*). Il y a quatre personnes en lui : la santé , la richesse , la prudence et la

bonté. Ce sont là, à son avis, les bases du *bonheur* : on voit que ce culte tient par beaucoup de rapports à la religion naturelle, et à la *théophilantropie* des déistes du commencement de ce siècle.

La *santé*, première *personne* de son dieu, passe avant tout : aussi les médecins occupent-ils les premiers rangs dans le pontificat de cette religion. Néanmoins notre prophète diminue de beaucoup leur influence, en donnant, dans un des chapitres explicatifs de son catéchisme, de longues instructions sur l'art d'être son propre médecin. Il ne nous divulgue pas tout-à-fait le secret de la prolongation de son existence ; mais il jette pourtant de vives lumières sur ce sujet. Ses paragraphes sur l'art d'embaumer les vivans, dans lesquels il prouve, par analogie, que les aromates et les baumes pourraient être employés aussi efficacement, et avec plus d'avantage, à la conservation de la vie qu'à celle de la *mort*, sont pleins d'un intérêt des plus spécieux et des plus saisissans, et donneraient

presque l'envie de se faire embaumer sur-le-champ, ne fût-ce que pour faire l'essai du moyen.

Il veut rendre ensuite la médecine applicable aux maladies de l'âme, et propose des remèdes contre la colère, la joie immodérée, le désespoir, l'amour, etc. Le seul médecin à consulter, nous dit-il en achevant, c'est celui qui connaîtra à fond le cœur de l'homme.

En général ses idées ont beaucoup d'analogie avec celles de Maupertuis sur la *conservation*, et sur les moyens de suspendre ou de ralentir la *végétation* dans l'homme, végétation dont le dernier effet est la mort.

Ses paragraphes sur la seconde *personne* de son dieu, c'est-à-dire sur la *richesse*, commencent par cette vérité qui devrait être banale : c'est que le culte du *Veau d'or* n'a jamais cessé, et que les hommes ont continué, depuis Moïse, à adorer, sinon la bête, du moins ses morceaux.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur

le *néo-épicuréisme*, quoique les religions de nouvelle origine soient assez de mode aujourd'hui. Nous dirons seulement que *l'apôtre* qui s'emparerait de la parole du *maître*, et qui la proclamerait courageusement, convertirait rapidement tous les hommes à une religion qui a su réunir deux principes que l'on se plaît trop souvent à séparer, le principe utilitaire et le principe épicurien; à une religion qui, prêchant à la fois le plaisir et la sagesse, l'intérêt personnel et le dévouement, s'attache à assurer également le bien-être de l'individu et le bien-être de l'espèce, et, en un mot, semble n'avoir qu'un seul but : le bonheur de tous !

VIII

COMMENT TIEL PARTIT POUR L'ITALIE , ET TOMBA DANS
LE LAC MAJEUR.

FATIGUÉ de tant de méditations profondes et de tant d'immenses travaux, Tiel sentit, vers le milieu de l'an dernier, le besoin de respirer un air plus pur et plus doux ; et vers la fin du printemps il se mit en route pour l'Italie.

Nous le vîmes peu de jours avant son départ. Malgré son grand âge, ses cheveux étaient parfaitement noirs : il ne paraissait pas avoir plus de quarante ans, et ses idées nous semblèrent

aussi nettes et aussi fraîches que sa personne. Cependant il touchait à la fin de sa vie. Il est vrai qu'une catastrophe en rompit brusquement le fil déjà fort tendu.

Mais écoutons le récit qu'il a fait lui-même de sa dernière aventure, récit qu'à sa vivacité et à l'énergie des images et aux idées singulièrement jeunes qui d'abord préoccupent uniquement son auteur, on a peine à croire l'ouvrage d'un vieillard de trois cent cinquante ans, qui se meurt par accident.

Le lecteur remarquera sans doute, comme nous l'avons fait nous-mêmes, beaucoup de prolixité dans son récit, et un trop grand luxe d'images; mais, à notre avis, cela paraît tenir plutôt aux habitudes de la langue italienne, dont il se servit pour dicter ses dernières observations, qu'à l'affaïssement de ses facultés.

« Nous avons traversé le Simplon le matin, et l'énorme voiture dans laquelle, par curiosité, je m'étais embarqué, roulait rapidement vers Milan. La partie de la route que nous sui-

vions alors était entaillée dans le rocher, sur l'extrême bord du lac Majeur, au-dessus duquel elle semblait suspendue à la hauteur d'une quarantaine de pieds.

Déjà nous apercevions dans l'éloignement les tours de Palanza et la statue de saint Charles-Borromée. Le soir approchait, le soleil s'abaissait, et le lac et les montagnes étaient illuminés par les gerbes éblouissantes de pourpre et de flamme qu'il lançait dans l'espace au moment d'atteindre l'horizon. La soirée italienne resplendissait de tout son éclat.

Nos yeux s'étaient long-temps reposés sur ce magnifique tableau. L'air, embaumé tout le jour, n'avait plus à cette heure que cette molle et ravissante tiédeur qui nous plonge insensiblement dans un demi-sommeil enchanteur, plein de rêves d'amour et d'idées de volupté.

La Fenella, toujours placée devant moi, avait mollement appuyé sa tête contre l'un des panneaux de la voiture. Long-temps ses beaux yeux étaient restés attachés sur les miens, et me sou-

riaient voluptueusement. Peu à peu une divine langueur tempéra leur vivacité habituelle, et au moment où elle les ferma, tout ce qu'ils avaient de tendre et d'enivrant sembla passer sur ses lèvres. Elle sommeillait; et, assis devant elle, je sentais ses genoux toucher les miens, et je tenais à la main le bouquet qu'avant de fermer les yeux elle m'avait jeté avec un sourire plein de mollesse, d'amour et de coquetterie.

Par momens, lorsque le jeune officier piémontais que j'avais à ma droite se penchait en dehors de la voiture, en fredonnant quelques airs de Rossini, et que le gros *abate* qui était assis à ma gauche ronflait un peu plus bruyamment que d'habitude, mes lèvres s'approchaient amoureusement des lèvres de la belle italienne; j'aspirais son souffle, je m'enivrais de son haleine; et il me semblait que, même ses yeux étant fermés, elle me souriait délicieusement dans son sommeil.

Nous volions rapidement sur la route, et je

voyais avec bonheur fuir à l'horizon les montagnes affreuses que le matin nous avions traversées. Je songeais à ce nouvel amour au déclin de la vie, aux charmes de Fenella, à ses promesses de volupté, et à tout le bonheur qui nous attendait à Milan... quand tout à coup des imprécations retentirent sur la route. Je me penchai en dehors de la voiture; je jetai les yeux du côté d'où partaient les cris, et je vis notre postillon aux prises avec un énorme taureau.

L'animal occupait le milieu du chemin, et présentant aux chevaux son large front et ses cornes noueuses et acérées, se préparait à leur disputer le passage. Tout à coup il se précipite sur eux : le postillon perd la tête, lâche les rênes; ses chevaux effrayés se rejettent sur l'un des côtés de la route; et, prenant le mors aux dents, nous entraînent prompts comme la foudre du côté du lac.

A demi inclinée sur les eaux bleues et profondes, notre voiture semblait prête à quitter

le sol et à se précipiter. Par instans, un espace étroit comme la lame d'un rasoir nous séparait seul de l'abîme; mais bientôt les bornes que nous heurtions dans notre course nous rejetaient lourdement de l'autre côté du chemin, jusqu'à ce que, entraînés de nouveau vers la rive du lac, nous voyions ses gouffres profonds s'ouvrir encore au-dessous de nous.

Retenus d'un côté par la vue des eaux, et de l'autre par la muraille des rochers dans lesquels était entaillé le chemin, nos chevaux, effarouchés par le bruit de la voiture qu'ils entraînaient toujours à leur suite, précipitaient leurs effroyables zigzags d'un bord à l'autre de la route. A voir notre malheureux équipage, on eût dit d'un homme ivre qui veut fuir, tant sa course était désordonnée et son allure chancelante! La crainte avait figé notre sang dans nos veines; nos facultés semblaient suspendues; nos yeux ne voyaient plus; nos bouches ne pouvaient plus s'ouvrir pour crier, et nous ne vivions plus que pour la terreur!

Aux approches de Palanza, la route fait un rapide détour et semble tout à coup manquer devant le voyageur. C'était là que notre sort devait se décider. Nous n'avions plus que quelques toises du défilé à franchir; et quittant le bord du lac, nous allions nous trouver enfermés entre les hautes murailles et les premières maisons du bourg... Nos chevaux étaient lancés de toute leur vitesse: l'un d'eux tourna heureusement; mais l'autre s'abattit sur l'extrême bord du rocher. Le postillon qui le montait tomba dans le lac; et notre voiture, retenue un moment par une des bornes de la route, fut entraînée après lui, et se pencha lourdement du côté du précipice. Pendant une demi-minute nous crûmes qu'elle allait se remettre d'aplomb. Cette demi-minute nous séparait de la mort. Nos cœurs battirent horriblement.. nous pouvions espérer encore... mais tout à coup l'une des petites roues de devant atteignit le talus des rochers; et manquant de point d'appui de ce côté, l'énorme voiturin s'inclina brusque-

ment, et faisant deux tours sur lui-même, tomba dans le lac avec un bruit sourd et terrible!

Pendant la minute qui suivit, la confusion fut effroyable dans l'intérieur de la voiture. Chacun de nous voulait en sortir le premier; chacun de nous voulait échapper à une mort certaine! — Je cherche à rappeler mes souvenirs, et à débrouiller le chaos d'images et d'idées qui m'assaillirent dans ces terribles moments.

J'ai encore présent sous les yeux l'affreux spectacle de six infortunés entassés les uns sur les autres dans cette étroite prison qui bondissait, et tourbillonnait sur elle-même; je vois leurs membres entrelacés dans les positions les plus bizarres! j'assiste au brusque et terrible réveil de la Fenella! je vois ses yeux levés au ciel pleins d'une angoisse inexprimable, j'entends ses cris désespérés! je me rappelle enfin le moment où la voiture toucha la surface du lac, le bruit caverneux qu'elle rendit en s'enfonçant sous ses eaux, vra gémissement d'agonisant! et la secousse hor-

rible qui nous apprit que nous touchions au fond de l'abîme ! Puis des torrens d'une eau verte et froide se précipitèrent par les portières ouvertes , par les glaces brisées, envahirent l'espace resserré que nous occupions , et nous rejetèrent dans le cachot d'où nous tâchions tous de nous échapper. L'eau nous aveuglait , nous assourdissait , nous étouffait !

L'avouerais-je ! dans ce cruel moment, poussé par un besoin machinal de conservation , j'oubliai celle qui tout à l'heure encore avait tout mon amour , celle pour qui j'eusse peut-être voulu mourir ; et même (en y songeant je me fais horreur !), comme la Fenella se jetait à la portière pour échapper avant moi, je la repoussai rudement dans la fatale voiture.

Mais mon égoïsme ne me fut pas profitable, car au moment où , les bras en avant , luttant avec force contre la masse d'eau qui se précipitait dans l'espace encore vide , comme dans l'écluse d'un moulin ; au moment où j'étais déjà presque en entier hors de la voiture , et où ,

m'aidant de quelques efforts, j'allais sans doute atteindre la surface des eaux du lac, je sentis une main de fer qui me saisissait fortement, et qui, vivant, me rejeta dans la mort !

L'eau eut bientôt entièrement rempli la voiture. Elle tourbillonnait à mes oreilles, me fouettait le visage, me déchirait les yeux, me remplissait la bouche à me suffoquer. Je n'ai qu'une idée bien confuse de l'inférieure lutte que, pendant la minute qui suivit, je soutins, dans cet étouffoir, avec la rage, le désespoir et l'agonie de mes compagnons.

L'abate me foulait aux pieds, et allait s'échapper, quand, à mon tour, m'attachant à lui pour le suivre, et lui saisissant la jambe avec les ongles et avec les dents, je le retins dans la prison, et l'enfonçai au-dessous de moi. Faisant alors un effort désespéré, je me précipitai de nouveau en dehors de la portière. Dans ce moment j'ouvris la bouche pour trouver un peu d'air, car j'étouffais ; mais à la place de cet air que je cherchais, l'eau du lac s'y précipita

à torrens. Je suffoquais , j'étranglais ! je voulais fermer la bouche et je ne le pouvais plus. L'eau entrait toujours ; ma poitrine se remplissait ! et un bruit sourd, un bourdonnement terrible grondait dans tout mon être qui semblait prêt à se briser !

C'est alors que ma raison se troubla , que mes perceptions s'effacèrent. Il me sembla que je quittais la vie réelle pour une existence imaginaire. Mes sensations étaient vagues, indécises, informes. Je croyais avoir des ailes. Je flottais dans les airs ; et traversant rapidement des espaces froids et sombres , je m'élevais vers les cieux. Bientôt j'atteignis le point lumineux vers lequel mon vol tendait. Une douce chaleur vint tout à coup m'envelopper ; et une sensation de bien-être et de volupté indicible inonda ma poitrine.

Dans ce même instant, ce bruit de tonnerre qui grondait sans relâche à mes oreilles cessa ; les lueurs verdâtres qui m'aveuglaient disparurent !

X

RÉSURRECTION DE TIEL. — SA DERNIÈRE PAROLE. —
SA MORT.

Ici le récit de Tiel fut interrompu par une défaillance. Ayant repris un peu de force, il continua en ces termes :

—Au moment où je rouvris les yeux, et où je retrouvai un sentiment bien confus de l'existence, une fumée épaisse m'entourait, des flammes ruisselaient autour de mon visage. L'épouvante me saisit; et je me crus transporté après ma mort, dans un autre monde, dans les

enfers peut-être. (J'étais mort sans confession!) Il me semblait aussi qu'une troupe de démons tourbillonnait autour de moi, et, préparant mon supplice, attisait ce brasier qui pendant toute l'éternité allait me dévorer.

Leurs voix criardes bruissaient à mes oreilles. Leurs mouvemens rapides, désordonnés, avaient moi seul pour objet. Ils semblaient obéir à un démon, leur chef, plus noir qu'eux tous. Plein d'un vague sentiment d'effroi, je trouvais leur position peu naturelle; car il me paraissait que leurs pieds étaient placés du côté où j'avais le visage, et qu'ils marchaient la tête en bas.

Bientôt les objets qui m'environnaient devinrent plus précis, les sons plus bruyans et plus rauques; et au moment où j'ouvris les yeux et où je fis un premier mouvement, un cri aigu retentit à mes côtés, et me remplit d'une horreur inexprimable. Nul doute, j'étais dans le séjour des damnés; mes tourmens éternels avaient commencé! Je sentais alors parfaite-

ment que l'on m'avait suspendu par les pieds au dessus d'un grand feu qui me brûlait le visage ; et je me voyais le jouet de toute la troupe infernale.

Ce fut là la première pensée qui me frappa. Combien je regrettai le moment où toute sensation avait cessé pour moi!.. Combien j'enviai le néant qui me semblait préférable à une éternité de douleur !... Et cependant je souffrais peu ; il me semblait même qu'une chaleur douce se glissait insensiblement dans mes veines , que quelque chose de pareil à la vie d'autrefois me ranimait. Tout à coup une voix humaine frappa distinctement mon oreille. Cette voix prononça quelques mots que je pus comprendre : elle partait du côté de l'homme noir.

—Il vit... il a remué, disait-il; détachez-le, couchez le sur le dos.

On obéit à ses ordres , et l'instant d'après je me trouvai étendu sur le sol , dans une position plus commode que celle de tout à l'heure. Oh ! alors je compris que je vivais encore ! Avec quel

sentiment de volupté je revis le ciel, je reconnus des hommes!... A mes côtés, fumait encore le brasier que l'on avait allumé, et au-dessus duquel on m'avait suspendu pour me ranimer.

Peu à peu mes membres devinrent plus souples, et ma langue put se mouvoir : je remuais, je voyais, je parlais, j'entendais ; mais j'étais comme étourdi, comme accablé du bonheur de vivre.

L'homme en habit noir approcha de mes lèvres une boisson qui me parut amère, un cordial, sans doute. J'en avalai quelques gorgées ; et aussitôt une chaleur plus vive inonda tout mon être, et je sentis que mes forces renaissaient. J'essayai de me lever et de marcher, mais je ne le fis qu'avec peine. Je chancelais comme l'enfant qui essaie ses premiers pas, et ma démarche ressemblait à celle d'un homme ivre. Mais bientôt mes forces étaient revenues, et je marchais, et je pensais, et je vivais comme autrefois ! »

Ce fut dans la nuit qui suivit l'événement

qu'il vient de nous raconter d'une manière si vive, que Tiel en dicta le récit tout d'une haleine. Comme il paraissait agité d'une fièvre violente, on lui recommanda le silence, mais vainement : il ne voulut point se taire.

— Il ressemblait à un inspiré, me disait l'homme qui écrivait sous dictée ; sa voix était fortement accentuée ; et ses idées, parfaitement lucides, mais auxquelles la fièvre donnait quelque chose de poétique, coulaient avec une abondance intarissable. Du reste, son expression ne manquait ni d'éclat ni de fermeté.

Dans la matinée qui suivit, il fut pris par une crise de nerfs[!], très faible en apparence, mais que l'âge avancé qu'il cachait sous une enveloppe jeune, rendit mortelle.

D'ordinaire, en pareille circonstance, quelques gouttes de son fameux *élixir* suffisaient pour dissiper le mal, et le rendre à la vie, plus vert et plus vigoureux que jamais. Mais son *élixir* était au fond du lac, et la nature reprit ses droits.

Pendant tout le jour, il alla s'affaiblissant progressivement; et dans les deux heures qui précédèrent sa mort, le pauvre Tiel, qui paraissait avoir quarante ans au plus le matin, se cassa horriblement, et devint subitement vieillard. Son dos se courba, ses genoux se plièrent, ses cheveux devinrent blancs, des rides profondes sillonnèrent son visage; et, quand, sur le soir, appuyé sur le bras du *cameriere* de la *Locanda*, il essaya de se traîner vers une fenêtre pour chercher un peu d'air, et pour dire un dernier adieu au soleil, sa décrépitude était effrayante : il avait réellement trois cent cinquante ans !

Au moment où le soleil disparut, il se coucha doucement sur un divan. C'était le meuble qu'il affectionnait le plus, après un canapé; et il rendit le dernier soupir, en étendant les bras et en prononçant ce seul mot :

PATHOS !!

La mort lui avait-elle apporté quelque subite illumination, et voulait-il annoncer par-là qu'a-

près sa mort commencerait , ou plutôt continuerait le règne de tous les *pathos* possibles : *Pathos* littéraire, *pathos* politique, *pathos* religieux ? Je ne sais. On a beaucoup discuté à ce sujet, mais on n'a pu encore s'accorder.

Disons deux mots des petits romans de Tiel qui forment ce recueil.

Ces romans ont été extraits par Tiel lui-même d'une collection du même genre, fort nombreuse, que ses longs voyages l'avaient mis à même de former. Il avait choisi de préférence ceux qu'il avait recueillis dans les dernières années de sa vie, pensant avec raison que ces récits contemporains devaient nous intéresser davantage.

Cette collection est assez variée, et l'on y retrouvera les différentes manières de notre auteur : car il eut plusieurs manières.

Tiel voulait qu'au fond de ses romans il y eût toujours quelque peu de réalité ; et que si l'on n'en reconnaissait pas les personnages, on pût croire du moins qu'ils avaient existé ; il voulait que leurs actions parussent toujours possibles et naturelles.

Aussi, quoique *fantastique* en pratique (il vécut trois cent cinquante ans, comme nous l'avons vu), ne put-il le devenir en théorie ; et jamais ne rencontrerons-nous dans ses compositions de ces êtres imaginaires qui viennent commodément *dénouer* le drame au moment embarrassant : espèces amphibies, au pied demi-fourchu, auxquelles le lecteur s'attend toujours à voir pousser des cornes et une queue.

Ces créations vagues lui semblaient trop faciles.

— Je n'aurai qu'à écrire mes rêves, nous disait-il, et ces nuits pleines de monstres qui

suivent un bon dîner. Avant tout, j'aime le *réel*, et des formes que je puisse toucher.

C'est dans la dernière année de sa vie que Tiel avait réuni et revu ces différentes pièces, se proposant de les publier aussitôt qu'il en aurait le loisir, et que sa santé le lui permettrait.

— Aujourd'hui, nous disait-il encore à ce sujet, aujourd'hui, il n'est guère plus décent de se présenter dans un salon sans un *livre* sous le bras, que sans un cordon à la boutonnière.

Et c'était là ce que le pauvre homme appelait un livre!...

Toutefois, hâtons-nous d'ajouter que Tiel, occupé de *travaux* bien autrement *graves*, attachait peu d'importance à ces bagatelles. Nous ferons comme lui, en priant néanmoins le public de ne nous imiter ni l'un ni l'autre.

Voici le petit mot d'avis que Tiel devait *jeter* en guise de préface *en avant* de son recueil.

« C'est surtout lorsque l'on met du noir sur

du blanc qu'il faut plaire, et payer le tribut à la mode, sinon le lecteur jette de côté le noir et le blanc. Et puisqu'aujourd'hui le public s'est fait enfant, aime à jouer, et n'ouvre pas un livre, s'il ne voit écrit sur la couverture : FRIVOLITÉ! soyons frivoles! et tenons en réserve d'autres ouvrages plus *sérieux*, pour les offrir au public, quand le public redeviendra grand garçon. »

LA GONDOLE.

HISTOIRE VÉNITIENNE.

Toujours Venise!

I

Venise, 1830.

UNE gondole est un petit bateau très-étroit, fort long, et tout noir. Une gondole ressemble à un cercueil recouvert du drap mortuaire dont les extrémités, prolongées d'une façon démesurée, se termineraient en pointe. A l'une de ces pointes on a ajouté un bec à larges dents, en fer poli ou en métal argenté. Ce bec, pareil à une queue de poisson, sert de

tête à la gondole, prêt à fendre les ondes, et quelquefois aussi le crâne au malheureux qui, par imprudence ou par distraction, se penche trop en dehors de la fenêtre d'un batelet ou d'un rez-de-chaussée le long desquels glisse rapidement le métal fraîchement émoulu.

Le gondolier est placé à l'arrière de l'embarcation, sur une petite estrade élevée au niveau de ses bords; et appuyant sa rame longue et plate, qu'il tient à deux mains, sur un morceau de bois recourbé et dentelé comme une scie, il met à conduire la gondole la même aisance qu'un cavalier habile met à diriger un cheval rapide et obéissant.

Tout en ramant, le gondolier chante, non plus les stances du Tasse, mais quelque complainte nasale et monotone; et la nuit, lorsque, sur le grand canal, se croisent en tous sens les rapides embarcations, on croirait voir des animaux marins, longs et noirs, nageant à fleur d'eau, dont ces chants sauvages seraient la voix rauque et glapissante.

Devant le gondolier, vers le milieu du corps du batelet, on a établi un pavillon demi-cylindrique, recouvert en drap ou en velours noir, avec deux rangs de gros glands de soie sur le haut en dehors, et souvent avec des ornemens d'argent ou de cuivre sur les côtés. Dans ce pavillon sont placés trois coussins en maroquin noir aussi, car tout est noir dans la gondole, un au fond, et les deux autres sur chacun des côtés. Trois personnes peuvent s'y asseoir à l'aise; mais dans certaines occasions, une personne de moins et l'on s'y plaît bien davantage, comme la Bettina se chargera volontiers de vous le prouver, si jamais vous allez passer une ou deux semaines à Venise.

C'était du moins ce que nous disait l'aimable Priuli, lorsque nous le vîmes pour la dernière fois il y a quelques années. Le pauvre garçon était alors tout à l'étourdissement du bonheur; qui de nous eût prévu sa fin si prompte et si tragique?

Giuseppe Priuli, dernier rejeton de l'une des

plus anciennes et des plus nobles familles véni-
tiennes, avait alors vingt-sept à vingt-huit ans.
Sa taille était élevée, sa figure d'un sérieux
aimable; et son esprit, d'une mobilité singu-
lière, passait rapidement des idées les plus
graves aux rêveries les plus bouffonnes : aussi
le trouvait-on *amusant* et toujours nouveau.
Il avait cependant quelque chose d'un peu dé-
daigneux dans le sourire et le regard, et s'il
plaisait, c'était presque sans vouloir plaire.
Les envieux ne savaient à quoi attribuer ses
grands succès auprès des femmes; lui vous
avouait hautement qu'il ne les devait tous
qu'à ses idées d'un positif singulier, à ce qu'il
appelait franchement son immoralité.

Il prétendait, en effet, que pour être aimé
il fallait aimer peu, et que pour avoir il fallait
savoir prendre. Aussi, en amour, tous ses
principes se réduisaient-ils à regarder les fem-
mes comme inférieures; c'est-à-dire à aimer
peu et à oser beaucoup : théorie atroce qui tue
les seuls plaisirs réels, ceux de l'âme, au pro-

fit de la volupté des sens ; et avec laquelle on tourne le dos au bonheur, pour arriver tout au plus aux satisfactions prosaïques de la matière, ou aux ternes jouissances de l'amour-propre.

Priuli, assez fat pour un Italien, et surtout pour un Vénitien, se vantait en riant d'avoir tout vu, tout connu, tout goûté. Sur sa liste on pouvait, en effet, arriver de nuance en nuance de l'extrême langueur, de la mollesse tendre, aux ardeurs et à la fougue la plus vive; ou si l'on aime mieux une image plus matérielle, une chaîne formée des cheveux de ses belles victimes eût, par des teintes intermédiaires et très-fondues, passé le plus aisément du monde du blond le plus délicat à ce noir magnifique qui peut lutter avec l'ébène ou l'aile du corbeau. Aussi, dans un pays *moral*, quoi qu'on dise, où ce que l'on appelle ici la *sainteté du mariage* fait place à la sainteté de l'amour, et où l'on remplace après deux ou trois ans la chaîne conjugale par d'autres nœuds qui, pour

être volontaires, n'en sont pas moins indissolubles, Priuli *jouissait-il* d'une assez mauvaise réputation, et passait-il pour un libertin

II

DANS l'un des derniers jours du printemps de 1828, Priuli et quelques-uns de ses jeunes compagnons, troupe heureuse de ce que nous appelons ici assez grossièrement *de bons vivans*, mais qui ne sont en réalité que de bons jeunes gens, qui ne savent pas l'hypocrisie, et qui préfèrent le plaisir à l'ennui; Priuli, dis-je, et ses compagnons s'étaient réunis au

Lido pour fêter la bienvenue d'un nouvel initié.

Là, étendus plutôt sur le sable que sur l'herbe, au pied de deux ou trois vieux sicomores qui donnaient fort peu d'ombre, ces messieurs, aristocrates du plaisir, dans une ville qui ne sait guère aujourd'hui s'amuser, après avoir expédié quelques tranches de mortadella, et avalé quelques centaines de petites huîtres fort âcres, mais dont il était alors de bon goût de manger une ou deux douzaines, dût-on le lendemain mourir de la fièvre; ces messieurs firent apporter le vin de Chypre.

Tout en buvant et en digérant, nos jeunes gens moralisaient, ou plutôt *immoralisaient* à qui mieux mieux. On chantait à demi-voix quelque nouvelle chanson satirique de Burati, le Béranger du pays, chanson bien mordante, et surtout bien physique. Puis, comme il est assez ordinaire, non pas seulement à Venise, mais dans les trois quarts de l'Europe, dans les après dîners ou les après déjeuners de jeunes gens, on passait en revue, sans beaucoup

de déguisemens oratoires, tous les ménages bons ou mauvais, et l'on dénonçait toutes les intrigues d'amour que l'on avait éventées. Priuli laissait dire et raconter, et, comme un homme sûr de son fait, parlait fort peu, et gardait une certaine gravité.

— Mais voyez donc Priuli, s'écria tout à coup Malpiero, l'un de ses émules de plaisir, n'est-il pas taciturne comme un Allemand? donnez-lui le pantalon bleu et l'habit blanc, et vous aurez une véritable tête carrée, un Tedesco.

— Oui, mais ce n'est pas devant Saint-Marc qu'il monterait ses factions, reprit Dandolo.

— Où donc, où donc? s'écrièrent en riant deux ou trois des joyeux compagnons.

— Sur le quai des Schiavoni, pour empêcher qu'une autre fois les belles Croates ne s'évaporent, avec *le vapeur*.

— Quoi! la Julia!...

— Est partie hier pour Trieste, et elle n'était pas seule.

— Ah, ah! voilà donc la cause de cet air si sombre...

— Je savais son départ, dit Priuli avec l'air d'autorité d'un supérieur. Elle m'ennuyait avec son italien d'Istrie; ce baragouin m'attristait, je l'ai chassée.

— Bravo!... bravo! s'écria toute la troupe.

— Mais la Julia était bien belle... Madona! que ne m'as-tu prévenu! reprit l'un des convives.

— Je n'aime pas mes successeurs.

— Alors tu auras à détester tout le genre humain.

Cette saillie, fort peu vénitienne, et que son auteur avait volée la veille à un fat français, avec lequel il avait dîné, mit fin à la conversation, du moins sur ce chapitre; et, Priuli, en vidant d'un air solennel le dernier flacon de chypre, jura par Diane et la Madone que son veuvage ne serait pas long.

Puis nos jeunes Vénitiens ne songeant pas même à jeter un regard sur l'Adriatique, dont les flots d'un bleu superbe mugissaient à quelques pas d'eux, remontèrent dans la gondole qui les attendait, franchirent rapidement l'eau verte de la lagune, maniant la rame tour à tour; et comme ils approchaient des degrés de la Piazzetta, tous ramant à la fois, lancèrent comme un trait la légère embarcation du côté du rivage, et l'arrêtèrent brusquement à deux pouces de l'escalier de marbre, où elle paraissait devoir se briser : comme un cavalier arrête tout à coup à l'extrême bord d'un précipice le galop d'un cheval dont il est sûr.

Ayant mis pied à terre, ils firent deux ou trois fois le tour de la Piazzetta, rôdant, sans y songer, devant la bouche des canons autrichiens, toujours braqués du côté des promeneurs. Puis chacun d'eux rentra à la *casa*, ne s'occupant que de projets de plaisir pour le lendemain. Deux heures après, un rapport fut adressé à la polizia. Huit jeunes gens, des pre-

mières familles du pays, dont l'un avait dîné la veille avec un Français, s'étaient rendus au Lido; et là, tout en paraissant déjeuner, ils avaient eu entre eux de longues conférences. Le soir, ce rapport était sur la route de Vienne, et pendant deux jours le chef de la police dormit mal.

Priuli avait dit: — mon veuvage ne sera pas long, et dans ce moment c'était là toute sa pensée; toute sa politique était dans ce peu de paroles qu'il ne voulait pas avoir prononcées vainement.

Priuli, après avoir quitté ses amis, fit une ou deux fois le tour de la place Saint-Marc; puis se dirigeant brusquement du côté de ce quai magnifique qui s'étend de la Piazzetta au jardin public, il parcourut dans toute sa longueur cette interminable promenade.

Autrefois, le long de ce quai se pressaient les flottes vénitiennes. Aujourd'hui, presque désert, il n'offrait plus à la vue que quelques trabacoles de l'Istrie, et deux ou trois vaisseaux turcs et

autrichiens à peu près en aussi mauvais état les uns que les autres.

Mais Priuli ne songeait guère à la gloire passée ou à l'abaissement présent de son pays; il ne pensait qu'à une seule chose, à ce qu'il avait proclamé le matin avec tant d'assurance: son veuvage ne devait pas être long. Priuli suivit le quai jusqu'au jardin *français*. Arrivé à cette extrémité de la belle Venise, il se sentit accablé de cette fatigue douce qui porte l'âme à la rêverie. Il se coucha sous ces beaux arbres, les seuls qui croissent dans cette étrange cité; et les yeux tournés sur la verte lagune et sur la ville blanche et rose, il repassa ses souvenirs, et se perdit dans ses espérances et ses projets d'avenir.

Le soleil s'abaissait lentement, et ses rayons dorés frappaient directement ces blanches coupoles et ces palais de marbre qui s'imprègnent si facilement de lumière et de couleur. Les eaux de l'Adriatique, parfaitement calmes, réfléchissaient le bleu du zénith, et l'on

eût dit, en regardant Venise, une ville d'or au milieu du ciel. Cette heure de la journée, ces beaux spectacles de la nature et la solitude, conduisent presque toujours à l'amour par l'attendrissement.

Priuli pensa au passé, et ses souvenirs lui parurent vides et tristes. Il avait beaucoup oublié, et ne regrettait rien n'ayant rien aimé. Il pensa au présent, il se vit seul; il pensa à l'avenir, et son imagination s'enflamma.

Les images des plus belles Vénitiennes passèrent devant ses yeux comme de délicieux fantômes : l'une avec son teint pâle, ses cheveux noirs et ses yeux bleus; l'autre avec sa démarche d'Odalisque et son regard de Circassienne.

C'était l'heure de la tentation, et l'on voit que le diable savait la mettre à profit. Tout à coup ses idées flottantes sont arrêtées. Il se lève brusquement; il s'écrie : — C'est elle! la voilà! la voilà!... Qu'avait-il vu?... Cette fois ce n'était pas un fantôme; c'était la Fanina Bambo, qui revenant avec son mari d'une promenade à

Murano , avait passé rapidement sous ses yeux. Assise à l'avant de la barque , les traits calmes et candides de son beau visage s'enlevaient avec l'éclat et la blancheur d'un lis sur le velours noir de la gondole.

III

LA Fanina était l'une des plus jolies femmes de Venise. Brune et pâle comme elles le sont presque toutes, ses yeux étaient bleus, et ses sourcils d'un noir magnifique. Son nez, légèrement aquilin, donnait à son visage un charme et un piquant difficiles à décrire, comme toutes les beautés qui naissent d'une nuance. Sa taille manquait de légèreté, et un étranger eût peut-

être trouvé la Fanina *mal faite*. Mais cela ne tenait pas à l'inélégance et à l'irrégularité des formes, mais plutôt à ce qu'à Venise aucune femme ne sait *s'habiller*. Du reste, un pied charmant et une démarche d'une mollesse ravissante rachetaient bien quelques légères imperfections.

Douce quoique dévote, la Fanina était susceptible d'une grande exaltation morale; la religion pour elle n'étant qu'une sorte d'application des sentimens tendres de son âme. Aussi Bembo, son mari, aimait-il sa dévotion: il pensait que cela n'allait jamais mal à une femme; peut-être trouvait-il aussi que la dévotion était un excitant pour l'amour, et voyait-il dans les idées religieuses une assurance de plus contre le danger.

Bembo, ayant quelques années de plus que sa femme, avait pris sur elle cet empire qu'acquièrent toujours les caractères sérieux sur les âmes tendres. Il était à la fois son ami, son père, son amant. Il l'aimait plus que son bon-

heur, plus que sa vie, car il avait placé en elle toute sa vie, tout son bonheur. Elle aussi l'aimait, ou du moins croyait l'aimer. Mais qui peut compter sur l'amour d'une femme ? Quel œil peut lire dans ces cœurs si bien fermés, et qui d'ailleurs s'ignorent eux-mêmes trop souvent !

Priuli avait vu fréquemment la Fanina depuis son mariage. Bembo le regardait comme un de ses amis d'enfance, et, malgré la différence de leurs caractères, ils avaient conservé l'un pour l'autre beaucoup d'amitié. Bembo, qui se gardait de la jalousie par la confiance, avait même reçu quelque fois Priuli dans son palais de Venise ou dans sa maison de campagne de la Brenta.

Priuli passait pour l'un des admirateurs les plus sincères de la beauté de la Fanina ; mais, soit calcul, soit délicatesse, il évitait d'y songer. Depuis une année il la voyait même moins fréquemment. Peut-être ne se croyait-il pas *digne* ; peut-être aussi avait-il peur, non pas

d'elle, mais de l'amour ; peut - être enfin se ressouvenait-il de ce qu'il devait à l'amitié.

Debout au bord de la mer, l'œil fixé sur cette gondole qui fuyait, Priuli sentit en ce moment toutes ses résolutions, tous ses scrupules s'évanouir. Ses calculs de prudence furent renversés. — Elle sera à moi, elle doit être à moi ! ce fut là sa seule pensée. Attendre lui paraissait impossible.

Le soir, il était sous le toit de son ami, respirant la fraîcheur de la nuit, et s'enivrant d'espérance et d'amour, aux côtés de la Fanina mollement appuyée sur l'un de ces beaux balcons de marbre qui s'avancent sur le grand canal, près du Rialto.

Deux jours après, Bembo conduisait Priuli dans son palais des bords de la Brenta, où depuis la veille sa femme s'était rendue.

Ces palais et ces bords de la Brenta que l'on a tant vantés, et que les nigauds vantent encore sur la foi du cicérone imprimé, sont bien, durant l'été, l'un des séjours du monde les plus.

déplaisans. Placés le long d'une digue qui les sépare du canal de la Brenta, ils n'offrent d'un côté qu'une vue très-bornée : car de ces belles habitations, les riches Vénitiens aperçoivent les bords et les eaux de la rivière voisine, à peu près comme on aperçoit le boulevard d'un entresol de la rue Basse-du-Rempart. Sur cette digue est placé le grand chemin de Venise à Milan ; et pendant tout l'été, les tourbillons d'une poussière très-fine qui s'élève continuellement de cette route, poudrent à blanc les arbres et les fleurs de tous ces jardins, au point que l'on a peine à en distinguer la couleur, et souvent même la forme.

Là cependant la plupart des nobles Vénitiens ont bâti leurs maisons de plaisance, pompeusement décorées du nom de *palais* ; là chaque été ils se rendent encore, soit par mode, soit par habitude.

C'est dans l'un de ces châteaux, près de Stra, que Bembo, la Fanina, Priuli, et plusieurs autres cavaliers vénitiens, devaient passer

quelques-unes de ces belles journées de la fin de mai.

Pendant les ardeurs du jour, renfermés comme des Orientaux, ils sommeillaient à l'ombre, causaient longuement, ou faisaient un peu de musique. Ce sont là à peu près toutes les occupations et toutes les distractions d'un pays où on lit peu, et où d'ordinaire la simple vue d'un livre semble faire horreur. Le soir était l'heure de la promenade. On secouait la poussière des fleurs pour en respirer le parfum, on arrosait un lilas, on essuyait une rose, on époussetait un oranger, et l'on se promenait sur la digue poudreuse le long de la Brenta; car ce n'est pas au bord de cette rivière qu'il faut chercher des prairies ni des bosquets.

Pendant la première semaine, Priuli charma les longues heures de la journée. Il avait voyagé, il connaissait Rome, Naples, Milan, Paris, et savait conter. D'ailleurs, l'activité de son esprit brillait facilement dans un pays où chacun aime à laisser reposer le sien. Dans le jour,

Bembo avait quelques affaires, et rien ne nuit plus à l'amour que les affaires. Il dirigeait un jardinier, contrôlait les plans d'un architecte, etc. Pendant ce temps, Priuli, aux côtés de la Fanina, redoublait de soins, et avait de ces attentions confiantes qui font naître l'amour. Il s'aperçut qu'il plaisait; mais en même temps il fit une autre découverte qui l'effraya : il était devenu timide.

Oser beaucoup, et aimer peu, c'était naguère toute sa théorie. Le troisième jour, il s'examina, et s'aperçut avec effroi que déjà il aimait beaucoup, et qu'il n'oserait jamais. Un homme qui fait une pareille découverte est déjà très-frappé. Tout le jour il fut sombre. Le soir, il délibéra : devait-il fuir? Il n'en eut pas le courage; il aimait trop : il resta. Le lendemain, il fut triste, préoccupé, silencieux; il avait perdu la mémoire et la gaieté; il ne parlait que par saccades : il fut peu aimable.

Fanina, qui savait de l'amour à peu près ce que toutes les femmes en savent, et ce que

peut-être les Italiennes savent mieux que toutes autres, devina le motif de son air gêné et de son peu d'amabilité, et lui en sut un gré infini. Était-ce coquetterie ou amour naissant? Je l'ignore. Peut-être, quoique fidèle encore même en pensées, voyait-elle avec plaisir qu'elle était aimée.

Assez indifférente d'abord, bientôt elle devint tendre. On plaint toujours l'homme que l'on voit souffrir, surtout quand il souffre pour vous. Bientôt elle fut elle-même malheureuse. Il était si triste! Elle eût voulu le consoler, le guérir, mais comment: son mari, Bembo, n'était-il pas là? Ne l'aimait-elle déjà plus? Avait-elle oublié ses devoirs?

Cependant le jour de la séparation était arrivé: il fallait quitter la Brenta, et retourner à Venise, et Priuli ne se sentait pas la force d'essayer un aveu. Il craignait trop de ne pas être écouté, et alors quel serait son supplice! Il était vraiment amoureux. L'heure fatale du départ arriva. Tous deux s'aimaient, tous deux le sa-

vaient, et ils allaient se quitter sans s'en être jamais dit un mot.

De retour à Venise, Priuli fut près de dix jours sans revoir la Fanina. Il voulut essayer des distractions, de l'oubli : il allait aux promenades, à Saint-Marc, au jardin, à la Piazzetta ; il revoyait ses amis, se faisait vif, voulait s'étourdir ; impossible ! l'idée terrible revenait. Je l'aime ; serai-je jamais heureux ? m'aimera-t-elle ?

On a comparé l'amour à des feux, mais à tort : des feux s'éteignent ; mais l'amour, l'amour vrai, qui l'éteindra ? Priuli essaya de tout : il se sentait trop malheureux ; il voulait guérir. A force de folies, de moqueries et d'infamies, il croyait avoir vaincu ; mais les réactions de la douleur étaient atroces ! Enfin, las de lutter, et quoique sans espoir, il se laissa aller à son amour : il revit la Fanina.

Il la suivait au théâtre, dans les bals, et se rendait aux mêmes réunions qu'elle. Il s'en approchait en tremblant, lui parlait et rougis-

sait comme un enfant. Au théâtre, appuyé dans l'obscurité, contre l'une des colonnes de la salle, il restait des heures entières, l'œil fixé sur la loge de la Fanina. Ses amis ignoraient tout, mais voyant sa préoccupation, son abattement, son air sombre, ils le raillaient cruellement; et Gasparone un jour alla jusqu'à lui demander si *son veuvage finirait bientôt*.

Jouer le rôle d'un sot, la position n'était pas tenable. Priuli jugea que le moment était arrivé où il fallait se décider à être heureux ou à mourir. Mais sa faiblesse ou plutôt son amour était si grand, que le tourbillon de ses idées flottait autour du dernier de ces deux partis. Il n'avait pas encore touché la main de Fanina, comment pourrait-il être jamais *heureux* ! Mourir lui semblait plus facile.

Il y a peu de courage, peu d'héroïsme comparable à celui d'un homme qui, aimant de toutes les puissances de son âme, ose ravir un baiser avant de savoir s'il est aimé. Il joue sur un coup de dé toutes ses félicités à venir;

il peut déplaire; il peut perdre jusqu'à l'espoir; il risque plus que sa vie, il risque son bonheur. Voilà pourquoi l'homme véritablement amoureux est si timide; voilà pourquoi Priuli songeait sérieusement à mourir.

Un soir qu'il se trouvait plus abattu que jamais, il entra machinalement dans la maison de Pietro Dandolo, un de ses amis, cousin de la Fanina, qu'il aimait beaucoup, parce que souvent il lui avait parlé d'elle. Dandolo, ce jour-là, avait réuni quelques personnes, au nombre desquelles se trouvait un jeune diplomate français, que l'on avait fait diplomate parce qu'il avait fait des vers, et qui, ne doutant de rien, jugeant toujours, et tranchant sur tout, s'était, en moins d'une heure, rendu odieux à toute cette société italienne, si méfiante, si ombrageuse, si réservée. On se taisait, on écoutait, et on laissait dire.

Dans le courant de la conversation, l'aventureux diplomate ayant, à ce qu'il paraît, la prétention de se connaître aussi bien en femmes

qu'en hommes, se laissa aller à proclamer avec adresse, au milieu de la réunion italienne, que, passé les Alpes, tous les hommes étaient des lâches, et toutes les femmes des c..... La Farina était la seule femme présente.

— Tu as menti au moins pour une ! s'écrie Priuli, en s'élançant, pâle de colère et les poings fermés, vers le diplomate étonné.

Parvenu au dernier degré du malheur, il avait besoin d'action : il voulait se battre, et l'occasion était magnifique.

On s'interposa entre les deux champions ; mais comme le diplomate était un sot fort brave, la partie fut liée pour le lendemain ; puis on le pria poliment de prendre congé de la compagnie.

Pendant cette scène, la Farina s'était évaporée. — Elle m'aime donc ! se dit Priuli. Et il fut au comble du bonheur. Il espéra, et ne voulut plus mourir.

Le lendemain, le rendez-vous donné était au Lido ; et quoique Priuli se battît comme un

amoureux qui espère, il reçut à travers le corps un grand coup d'épée. Il avait affaire à un adversaire redoutable : diplomate et poète, c'étaient là deux motifs pour être sûr de son coup. Dans le premier cas, il fallait défendre ses mensonges; et, comme ensuite par le temps qui court faire des vers est presque un ridicule, il fallait bien aussi manier passablement l'épée pour défendre sa poésie.

Après une ou deux semaines, Priuli était sur pied. Le meilleur des remèdes, c'est l'espérance; et les visites de Dandolo qui chaque jour venait de la part de la Fanina, valaient bien mieux que toutes les visites du docteur *Della Salute*.

Au bout d'un mois, Priuli put sortir. Il s'aperçut clairement de l'extrême émotion que causait sa présence, et ne douta plus qu'il ne fût aimé.

Il était aimé, mais il ne se sentait pas heureux; il se trouvait seulement sur le chemin du bonheur; il voyait le but dans l'éloigne-

ment, à travers le voile de douces et brillantes illusions, et ce but, il voulait y arriver. Il se rappela la seconde moitié de son ancienne théorie, et après bien des combats il se décida bravement à oser.

IV

PRIULI avait remarqué que, le dimanche, la Fanina, prenant à la porte de sa demeure la première gondole venue, se faisait conduire à l'église de *Santa - Maria degli Angeli* à Murano, pour y entendre les vêpres et le salut. Son mari, assez philosophe pour un Italien, c'est-à-dire se contentant de la messe, la laissait accomplir seule ses autres dévotions.

Le dimanche qui suivit, à l'heure des vêpres, une gondole se trouvait placée près des degrés de l'escalier de marbre du palais Bembo. Deux gondoliers la montaient, et le plus jeune des deux, couché derrière le pavillon de la barque, et le visage caché sous l'un des pans de sa veste bariolée de rose et de blanc, semblait dormir profondément.

La Fanina descendit dans la gondole, entra dans le pavillon, ferma à demi les volets, et s'étendit tristement sur les coussins de maroquin noir, en disant : — Gondolier, à Murano.

Bientôt après, la légère embarcation, fendant les flots rapidement, sortit du grand canal, et se trouva en moins d'un quart d'heure bien loin de Venise, isolée au milieu de la lagune.

La Fanina sortit de sa rêverie, regarda autour d'elle, et ne voyant plus que la mer, elle s'élança hors du pavillon : — Où sommes-nous, gondolier ? s'écria-t-elle avec inquiétude;

je vous avais dit de me conduire à Murano , et c'est vers Mestre que nous voguons !

— Parlez au patron , répondit le vieux gondolier , en montrant son jeune compagnon placé à l'arrière de la gondole. Et en achevant ces mots , à un signal que celui-ci lui fait , le marin pose sa rame , dépouille la veste à fleurs , et s'élançe dans les flots , à la grande épouvante de la Fanina , qui jeta un cri en reconnaissant Priuli dans le jeune gondolier son compagnon.

Celui-ci , ivre d'amour , se précipite à ses pieds. La Vénitienne le repousse avec indignation. Elle rougissait , et son œil était à la fois plein de colère et d'amour. Puis furieuse et pâle de terreur :

— Vous êtes un monstre , un malheureux ! Mais je vous ai en horreur , ajoutait-elle. Et ses pleurs coulaient abondamment , et elle prenait les mains de Priuli toujours à ses pieds , toujours suppliant ; et elle le suppliait aussi.

— Que vous ai-je fait ? Ayez pitié d'une mal-

heureuse que votre folie va perdre, va tuer, lui répétait-elle en joignant les mains.

— C'est vous qui désirez ma mort, lui répondait Priuli d'un air sombre; une autre fois je saurai mourir.

— Non, non, vivez, mais ayez pitié de moi! Ah! oui, sauvez-moi de vous!.... de moi-même!

Et dans son égarement, elle se jetait au cou de Priuli qui soupirait et la retenait.

Il osait peu, mais il pleurait, mais la Fanina était dans ses bras, mais elle eût voulu l'abhorrer, et sentait qu'elle l'aimait. Dans son désespoir, elle se livrait à son tentateur.... s'abandonnait à son amant, puis s'éveillant à ses baisers, elle courait à l'extrémité de la gondole, et le menaçait de se précipiter dans les flots s'il osait davantage.... et bientôt quelque mot tendre, quelque parole d'amour, la ramenait dans les bras de Priuli séduite, fascinée, tremblante.

Sa constance s'épuisait. Priuli l'avait entraî-

née dans le petit pavillon du bateau. Là, renfermée avec un homme qui l'adorait, dans un espace de quelques pieds carrés, étendue sur ces larges coussins de maroquin noir, bercée par le balancement voluptueux de la gondole, la pauvre et vive Italienne sentait sa tête se perdre. Elle aimait, elle se voyait aimée; son tentateur était à ses pieds, ardent, soumis, respectueux, téméraire. Elle dit un dernier adieu à la vertu, au bonheur, à la vie peut-être.... Et Priuli fut heureux !

Le soir, la gondole ramenait la Fanina au palais Bembo. En montant les degrés de marbre du palais, elle était pâle et triste, et osait à peine lever ses yeux humides. Elle traversa à la hâte le vestibule de marbre, elle franchit rapidement l'escalier du palais, et, empressée de se dérober aux regards de son époux, courut à son appartement et s'y enferma; et là, seule et sans témoins de sa faiblesse, elle fondit en larmes et sanglota longtemps. Elle aimait, elle avait l'amour de celui

qui avait touché son cœur, et cependant elle n'était point heureuse. L'est-on jamais ?

Cette fois, Priuli sut être discret ; il cachait son bonheur avec le même soin qu'il eût mis naguère à le divulguer. Il aimait véritablement, et comprenait qu'un bon cœur doit avant tout conserver à la femme qu'il aime l'estime d'elle-même s'il est possible, et, par-dessus tout, cette estime des autres, le plus précieux de ses biens, parce que sa perte est irréparable.

Trois jours après l'événement de la gondole, Bembo, toujours confiant, reçut le billet anonyme suivant.

SPOSO CIECO.

On a toujours ignoré d'où venait cet avis laconique, on présume cependant qu'il était l'ouvrage d'une femme que Bembo avait aimée autrefois, et qu'il avait quittée pour épouser la Fanina. Il y avait de cela plusieurs années ; mais la jalousie a les yeux toujours ouverts,

et trouve que la vengeance est bonne de tout temps.

A la lecture de ce billet, Bembo fut consterné. Il relut et rougit de colère : un démon était déjà dans son âme.

— *Sposo cieco!*... Mais on me trompe donc... *Sposo cieco!* Mais on sait donc que je suis trompé, puisque l'on me raille. Elle, me tromper!... Fanina! impossible! Sa première idée fut de douter, la seconde de croire, la troisième de se venger. La vengeance!... c'est toujours la dernière pensée de l'Italien.

Il se voyait trahi, bafoué, moqué; il voyait son bonheur détruit, son repos jeté au vent, sa vie troublée, sa vie perdue; et par qui? par celle qu'il aimait tant! — Et, tout à l'heure encore, je croyais à son amour! s'écriait-il avec rage. Son supplice fut atroce.

Mais ce coupable, quel était-il? Son premier soupçon s'arrêta sur un jeune fat français, qui, à Venise depuis quelques jours, lui paraissait fort assidu auprès de sa femme. M. de

Beautour était son nom. Il avait lu dans M. Millin, et dans le *Guide du Voyageur*, que la femme italienne était très - amoureuse, et il croyait la Fanina folle de lui, parce qu'elle lui avait parlé deux ou trois fois avec naturel, et l'avait appelé un jour *mio caro Francese*.

Bembo réfléchit un moment, mais rejeta cette première supposition.— Elle n'est pas assez sotté pour aimer un fat, se dit - il. Mais enfin, ce séducteur, il fallait le connaître pour se venger ! Il cherchait ; ses pensées vagabondaient d'une manière horrible, et s'arrêtaient toujours sur tout autre que sur le vrai coupable. Priuli était son ami d'enfance, il ne pouvait songer à lui, il ne pouvait en faire un traître. L'incertitude le tuait.— Demain, peut-être, je saurai tout ! et il s'échappa de son palais courant comme un fou, et faisant entendre quelques cris féroces, inarticulés. Tout était fini pour lui.

LE lendemain , Bembo avait réuni douze à quinze personnes à une colazione. Il y avait là sept ou huit jeunes gens des plus aimables de Venise , et Priuli à leur tête. M. de Beautour le fit français, un Anglais, et trois de ces officiers allemands , que l'on invite pour ne pas être noté.

La réunion ayant pris place autour de la ta-

ble, Bembo jeta autour de lui un regard ombrageux, un de ces regards prolongés qui lisent dans les cœurs. Il étudia lentement sa femme : elle était triste, pâle, et ses yeux étaient baissés. — Il est ici, se dit-il. Il observa successivement chacun des convives, et son regard long-temps incertain s'arrêta tout à coup sur Priuli. Priuli !... lui, si gai d'ordinaire, comme aujourd'hui il était sombre ! lui, si joyeux compagnon, il ne mangeait pas, et la bouteille de Chypre restait pleine à ses côtés ! Un doute affreux s'empara de l'âme de Bembo. Serait-ce lui ? lui, son ami le plus tendre, le plus dévoué. Était-il possible ? Il l'épia plus attentivement que jamais, et tout à coup, vers le milieu du repas, il saisit au passage un de ces regards qui disent tout. C'était donc lui ! Et maîtrisant à peine un premier mouvement de colère, sa main se contracta violemment et brisa, comme une paille, un verre qu'il avait saisi machinalement pour occuper sa rage. Ce furieux transport fut presque suivi d'un moment de

bonheur. Ah ! c'était donc lui ! il le tenait enfin , il savait tout , il pouvait se venger ; et comme , dans ce moment , un indifférent qui était à ses côtés lui adressait la parole , Bembo voulut sourire , et son visage prit une si atroce expression de rage et de gaîté tout ensemble , que le pauvre voisin recula tout effrayé. Mais , dans la minute qui suivit , le malheureux était maître de lui. Il parla de choses assez insignifiantes : d'un nouvel improvisateur , d'une promenade à Mestre , d'une ballerine qui avait débuté la veille ; et , sans qu'il y parût , il continua ses observations.

A Venise , une colazione est comme les autres repas un festin assez insipide. Des huîtres , des pastèques au marasquin , des sorbets , et pour plats solides , quelques tranches de mortadelle , et des aubergines ou quelques autres légumes extrêmement épicés , voilà à peu près tout l'ordinaire du pays. Mais si l'on mangeait peu , en revanche on parlait beaucoup. Monsieur de Beautour surtout ne tarissait pas. Il voya-

geait pour se former l'esprit et le cœur, et avait pour principes qu'il ne fallait jamais rester court. Il se rappelait qu'à l'École de droit de Paris ce système lui avait fort bien réussi lorsqu'il avait passé ses quatre examens et sa thèse. Il avait donc toujours une réponse à chaque question, une question pour chaque individu. Sa conduite, en outre, était dirigée par trois grands oracles : Madame de Staël pour les sentimens profonds, Paul de Kock pour les farces, et *le Constitutionnel* pour les idées politiques. Paul de Kock, il est vrai, lui avait déjà valu quelques petits désagrémens. Un mari milanais, dont il avait trouvé la femme *jolie*, mais fort peu disposé aux *farces*, l'avait fait battre par deux de ses *buli*. Une autre fois il avait été éconduit, avec une sorte d'avant-gout de stylet, par une belle padouane qui n'aimait pas son mari, il est vrai, mais qui depuis une dizaine d'années était fidèle à son amant, qu'elle adorait, comme il est assez ordinaire dans ce pays.

D'un autre côté, *le Constitutionnel*, que deux ou trois fois il avait cité mal à propos, ne lui avait guère été plus favorable, et lui avait valu même toutes sortes d'avanies de la part de l'excellente police autrichienne. A Milan, on lui avait fait subir de longs interrogatoires, et l'on avait été jusqu'à lui demander s'il était marié, et combien il avait d'enfans. A Venise, on avait confisqué tous ses papiers, jusqu'au blanc inclusivement, tout papier étant suspect; et le lendemain de son arrivée, le directeur de la police lui avait insinué discrètement qu'un séjour de huit jours dans la même ville devait lui paraître suffisant.

Aujourd'hui madame de Staël ne lui réussissait pas davantage. Il soutenait opiniâtrément contre quatre ou cinq convives, habitans du pays, que du haut de la tour de St-Marc on voyait la Grèce, et citait, à l'appui de son dire, d'énormes fragmens de Corinne qu'il se rappelait mal. Il les analysait, les discutait; et étourdissait toute cette société italienne, qui ne

comprenait rien à cette pétulance française pleine de ridicule et de déraison.

Cependant, au milieu de ce bruit, trois personnes étaient muettes : la Fanina, Priuli et Bembo.

Les Italiens disputaient, car ils savent peu discuter. L'Anglais se taisait d'un air digne, ou, s'il hasardait une parole, il rougissait beaucoup par une sorte d'émotion d'orgueil timide, naturelle à ces messieurs. Les allemands aussi étaient muets, mais par calcul, pour ne pas perdre une bouchée; et pour manger à leur aise, ils avaient l'excellent esprit de parler fort peu.

La conversation entre le Français et les Italiens devenait de plus en plus vive. Le Français les trouvait absurdes, parce qu'ils le contredisaient; ridicules, parce qu'ils n'étaient pas de son avis, et grossiers, parce qu'ils étaient naturels. Peu à peu il s'animait et devenait mordant. Il avait envie de se fâcher. Peu s'en fallut bientôt que la conversation ne quittât le

terrain de la discussion pour celui de la querelle.

La colazione était terminée. Priuli prit à part deux ou trois de ses amis, et leur dit : — Menons le Français à la tour, nous le convaincrions peut-être. Bembo avait entendu ces derniers mots. Cette conversation l'intéresse peu ; il n'en a pas écouté un mot, et il veut aller à la tour pour convaincre ce Français : il a un autre but. Ayant raisonné ainsi, il continua à l'observer de plus près encore.

En sortant de table, le Français avait offert le bras à la Fanina, qui l'avait pris par distraction, sans y songer. Il lui parlait beaucoup de la beauté des palais, de l'éclat du ciel, du calme de l'air, et des quinze ou vingt autres lieux communs à l'usage du voyageur. La Fanina ne l'écoutait pas ; elle pensait à son amour.

On monta lentement cette tour sombre et sans degrés, au haut de laquelle peut s'élever facilement un homme à cheval, tant les rampes en sont douces. Priuli suivait la Fani-

na; Bembo marchait près de Priuli. Dans l'un des endroits les plus obscurs, Priuli pressa la main de la Fanina, et voulut lui remettre un petit papier. La Fanina hésita, et cependant finit par le prendre et le mettre dans son sein. Mais son hésitation lui fut fatale : Bembo avait tout vu. Le Français lui-même s'était aperçu du mouvement; mais cette fois il comprit parfaitement sa position, et en homme qui sait vivre, il parut ne pas avoir vu, se tut, et un moment après laissa la Fanina quitter négligemment son bras.

Pendant les vingt derniers pas qui restaient à faire pour arriver au haut de la tour, les pensées les plus affreuses se pressèrent dans l'âme de Bembo. Sa femme l'avait trahi; il ne pouvait plus en douter. Devait-il attendre encore, ou la jeter sur-le-champ en bas de la tour? Il attendit.

Arrivé sur la plate-forme qui entoure la pointe du clocher, le Français chercha longtemps du côté de l'Orient, et ne put voir la

Grèce¹; mais en revanche il jouissait d'un magnifique spectacle. Il avait sous ses pieds la ville flottante, la Cybèle des mers, avec ses clochers, ses dômes, ses palais et sa ceinture d'îles merveilleuses. A l'horizon s'élevaient, d'un côté, les montagnes du Tyrol, avec leur couronne de neige et de glace; et de l'autre, l'Adriatique déroulait avec majesté ses longues zones du bleu d'outremer étincelant, bordées de leur lisière d'argent. Ce grand spectacle arracha à tous les assistans un cri d'admiration. A la nuit, on se sépara.

¹ « Du côté de ces nuages il y a la Grèce, » dit Corinne placée au sommet du clocher de Saint - Marc. C'est sans doute ce passage que M. de Beautour se rappelait mal.

VI

LE soir, la Fanina lut la lettre de Priuli. Il sollicitait, dans des mots pleins d'amour, un nouveau rendez-vous pour le lendemain. Une gondole stationnerait près des degrés de marbre, comme le dimanche précédent. La Fanina sentait sa faute; et toute cette soirée s'écoula dans les larmes. Elle repassait dans sa mémoire ses jeunes années si calmes, si pures; elle pensait

à son bonheur écoulé, à cet homme si bon qui n'avait eu pour elle que des paroles tendres, qui ne l'avait épousée que par amour, et qu'aujourd'hui elle trahissait. Cette idée affreuse la désespérait. Son cœur saignait; et vivre dans un pareil supplice lui paraissait impossible. Elle résolut d'aller le lendemain au rendez-vous, mais pour implorer la pitié de Priuli. S'il était bon, s'il l'aimait, il ne voudrait pas sa mort; il la fuirait, et peut-être lui rendrait-il, sinon le bonheur, du moins la paix de l'âme. S'il refusait, s'il était sourd à ses prières, son parti était pris : elle mourrait.

A demi consolée par cette idée, au fond de laquelle reposait un peu d'espoir, elle appela ses femmes, prit un verre de *semate* (orgeat de melon), que son mari lui avait préparé comme d'habitude, se coucha, et bientôt tomba dans un sommeil profond, mais si profond, que, sans le léger mouvement de son sein et de ses lèvres un peu pâles, on l'eût crue morte.

Vers le milieu de la nuit, Bembo se glissa

dans l'appartement de sa femme, et vit le sommeil où l'avait plongée l'opium qu'il avait eu soin de mêler au semate. Alors il chercha la lettre du matin, et l'ayant trouvée sous le chevet de la Fanina, il la lut en silence, à la lueur sombre de la lampe qui brûlait auprès du lit de sa femme. Cette lecture achevée, il laissa tomber ses bras et pleura amèrement. Il pleura sur la malheureuse, sur leur amour passé, sur leur bonheur détruit. Une minute lui représentait d'un seul coup ces nuits si douces, ces souvenirs si enivrants : tout cela était perdu à jamais, perdu sans espoir ! Combien de fois dans sa vie cette minute ne devait-elle pas revenir ! Il se tordait dans les angoisses de son âme en faisant ce calcul du désespoir, et ne voyait que la mort comme remède à tant de maux. Oui, tout ce passé était détruit, détruit sans retour ! tout avenir était perdu, la vie était donc finie. Il fallait mourir !....

Cette heure de faiblesse passée, il essuya une dernière larme, et ne songea plus qu'à la ven-

geance et aux moyens de l'assurer. Près du lit de la malheureuse, il tenait d'une main l'infaillible preuve du crime, et de l'autre il touchait le manche d'un poignard. Deux ou trois fois sa tentation fut horrible ; mais il sut y résister. Une seule mort ne l'eût vengé qu'à demi.

Pensant qu'il avait un autre coupable à punir, il replaça, sous le chevet de la Fanina, ce billet, muet et inflexible témoin du crime, prit sur les lèvres de l'infidèle, un dernier baiser, baiser indéfinissable, baiser d'amour, baiser de mort ; puis sortit en silence, sans détourner la tête, sans jeter un regard en arrière.

Le lendemain, Luigia, une des femmes de la Fanina, eut toutes les peines du monde à réveiller sa maîtresse. Ce réveil fut affreux. Son front était lourd, sa pensée froide et sombre. Sa nuit avait été horrible ! et pendant son sommeil, par une sorte de somnambulisme terrible, ses rêves lui avaient représenté une partie de ce qui s'était passé en réalité. Elle se rappelait une lettre, des larmes, un poignard.

Elle voyait encore l'adieu froid et désespéré de son époux; elle sentait sur ses lèvres l'empreinte ardente de ses lèvres; elle entendait le bruit sourd de ses pas, au moment où il s'était éloigné.

Cependant, ses résolutions de la veille se représentèrent à son esprit, et lui rendirent un peu de calme, et une sérénité passagère.

Le premier coup des vêpres sonnait à Saint-Marc et à l'église du Rédempteur, quand, pâle et résignée, la Fanina descendit lentement l'escalier de marbre du côté du grand canal. Arrivée à la dernière marche, elle fit signe à une gondole qui, depuis quelques instans, venait d'être amarrée à l'un de ces grands poteaux bariolés de toutes les couleurs, qui s'élancent du fond des eaux à la porte des palais vénitiens.

Un gondolier alerte s'y trouvait. Son visage était à demi caché sous d'énormes favoris. Un vaste chapeau de paille d'Istrie, couvrait sa tête, et une étoffe à bandes bleues et blanches,

entourait sa taille de ses plis nombreux. Ses bras nus, et qui paraissaient jaunis par les ardeurs du soleil, sortaient de deux grandes manches d'une toile fort blanche. Il sauta lestement à l'arrière de la gondole, posa la rame allongée sur le crochet de bois qui la retenait, lui donna un faible mouvement de droite à gauche; et la gondole, comme un être docile et animé, se rangea incontinent le long des degrés de marbre blanc, sur lesquels attendait la brune Vénitienne, toute vêtue de noir.

Le batelier s'élança sur le bord de la gondole, et tendit la main à *la padrona*; celle-ci se plaça dans la barque, leva à peine les yeux, et sous l'habile déguisement du gondolier, reconnut aussitôt Priuli; Priuli méconnaissable pour tout autre que pour une amante, ou peut-être pour un rival!

La Fanina venait de se glisser dans le pavillon, Priuli avait déjà repris sa place sur le petit pont derrière la tente, et le bec d'argent de la gondole se tournait au large vers le canal;

quand sortant tout à coup du palais, un homme, d'une figure froide et calme en apparence, fit signe au gondolier d'attendre.

Dica padrona. — Et le gondolier, prononçant ces paroles d'une voix nasillarde, frappa aux vitraux du pavillon. La Fanina sortit à demi de la tente : son cœur battit horriblement, et levant les yeux : — *Madona ! mio sposo* (sainte Vierge, mon mari), s'écria-t-elle à demi-voix, et en pâlisant beaucoup. Puis se tournant vers le rameur : — Mon mari veut sans doute m'accompagner, approchez, lui dit-elle. Et la gondole vint se ranger de nouveau le long de l'escalier du palais.

— Oui, Fanina, dit Bembo en entrant dans la barque ; je suis dans un jour de dévotion ; je veux t'accompagner jusqu'à Murano : j'irai avec toi entendre les vêpres à l'église degli Angeli.

Et avec l'air grave et insouciant qui lui était habituel, il s'assit dans la gondole, près du pavillon, et l'on se dirigea vers Murano.

La gondole fendait rapidement les eaux. Bembo faisait quelques remarques insignifiantes sur les palais devant lesquels on glissait légèrement, sur la profondeur des eaux, la beauté du ciel, et les groupes d'habitans qui bordaient les deux côtés du canal.—Ils ont l'air heureux, disait-il ! La Fanina semblait rêveuse et se taisait. Son silence était plein d'angoisse et d'épouvante, et, d'instans en instans, et à la dérobée, son œil s'arrêtait avec terreur, sur l'impassible visage de son mari. Quant au gondolier, tout en ramant, il fredonnait l'air populaire du moment *Nero piscatore*, etc.... qui a beaucoup d'analogie avec l'air *du bon tabac*, et qui, à Venise, avait remplacé les vers du Tasse, en 1828 du moins.

On s'arrêta à Murano. Bembo et sa femme se rendirent à l'église de Santa-Maria. Prosternée devant l'autel, la Fanina pria long-temps, pria ardemment, comme on prie quand on est malheureux, quand on souffre, et que l'on a besoin d'être consolé ! Bembo la regardait

prier avec un air glacial et sinistre. — Et il y a des gens, se disait-il en souriant amèrement, qui croient encore à la vertu, à la foi des femmes, à l'amitié des hommes, et à cet abominable... Il allait blasphémer : il s'arrêta !

VII

LA cérémonie achevée, la Fanina et son mari remontèrent dans la gondole.

—La soirée est magnifique ! Allons au Lido ; nous y respirerons la fraîcheur des brises de l'Adriatique.

Et Bembo , sans attendre la réponse de la Fanina, fit signe au gondolier qui rama vers le Lido.

— La soirée est belle; mais l'air est bien pesant! Quelle chaleur! Tu rames depuis longtemps, tu dois avoir soif : veux-tu boire un verre de Chypre.

Et tirant de sa poche un flacon, il le vida en partie dans un verre qu'il passa au gondolier, et porta lui-même le flacon à ses lèvres, comme s'il eût voulu l'achever.

Le gondolier voyant ce geste, prit confiance, et avala d'un trait ce que son verre contenait. Mais Bembo, rejetant la gorgée qu'il avait feint d'avaler :

— Ce vin est amer, dit-il.

— *Pochettino agro*, lui répondit le gondolier avec une inquiétude qu'il dissimulait mal, en affectant toujours le patois du peuple à Venise.

— *Securo, securo* (assurément), repartit Bembo avec un sourire sombre.

La conversation tomba, et le gondolier continua de ramer de Murano au Lido paestrino.

De l'un à l'autre de ces points il n'y a guère

qu'une petite lieue. Ce trajet est court pour un gondolier vénitien. Mais comme on traverse une des embouchures de la lagune dans l'Adriatique, au moment où la marée monte ou descend, car l'Adriatique a des marées, ce passage est quelquefois très-pénible.

Mais depuis long-temps la marée s'était retirée, l'onde était parfaitement calme. Ni le moindre courant, ni le plus léger souffle de vent n'agitaient les flots, et cependant la gondole semblait arrêtée, endormie, et les bras du rameur se raidissaient, et de grosses gouttes d'une sueur glacée, se détachant de son front, coulaient le long de ses joues pâles, et ruisselaient sur son cou nu et gonflé.

—*Presto, piu presto*, gondolier ! si tu rames aussi nonchalamment, nous ne serons pas au Lido avant la nuit close.

Le gondolier fit de grands efforts et la barque marcha plus rapidement.

—Allons ! bravo, gondolier, bravo ! Chante

nous maintenant *le nero piscatore*, et ce soir je te donnerai un florin de plus.

Un gondolier chante toujours et ne refuse jamais un florin. Le malheureux s'essuya le front et commença sa chanson ; mais sa voix tremblait, était sourde, saccadée, sifflante.

— Qu'est-ce donc, ami ? Ta chanson est aussi gaie que celle d'un moine, un jour d'enterrement, ah ! ah ! Et Bembo poussa un éclat de rire d'une amertume effrayante.

Le gondolier comprit ce rire, car des ongles de fer semblaient déjà tenailler ses entrailles, car déjà des douleurs poignantes serpentaient dans tous ses membres. Sa vue se troublait, ses mains se contractaient, et serraient violemment la rame qu'elles avaient peine à retenir. La gondole était immobile.

La Fanina avait vu pâlir son amant. Elle était sortie du pavillon de la gondole, et, témoin de sa lutte horrible avec la douleur, le considérait, pleine d'épouvante et de désolation. Priuli vit les larmes qui, malgré ses efforts,

coulaient en silence le long de ses joues pâles comme un marbre, et voulut faire un dernier effort pour atteindre la rive voisine. Mais ses forces étaient épuisées; son courage le trahit; et les souffrances atroces prenant le dessus, ses yeux se troublèrent, ses mains laissèrent échapper la rame, ses genoux plièrent, et il tomba sur le plancher de la gondole, sans mouvement et sans voix.

— Giuseppe Priuli, recommande ton âme à Dieu, tu n'as plus une minute à vivre! lui cria Bembo d'une voix terrible, en se dressant à l'avant de la gondole.— Tu m'avais trahi, je me suis vengé!

Priuli tenta vainement de se relever. Il voyait Fanina devant lui. Il voulut lui sourire une dernière fois. Il balbutia son nom, et quand il retomba sur le pont de la gondole, il était mort.

La Fanina ne vit pas son dernier geste, n'entendit pas sa dernière parole: terrassée par la douleur, elle était tombée comme lui au fond

de la barque; étendue aux pieds de son époux : elle aussi semblait morte.

Sur les deux heures après minuit, au moment où la mer se retirait, le garde du Lido vit une gondole qui s'avavançait lentement de son côté. Après trois cris, comme on ne répondait pas, il fit feu. Mais la gondole avançant toujours, paraissait résolue à forcer le passage, et à entrer dans la haute mer. Alors une barque fut détachée du rivage. Ceux qui la montaient ayant atteint la gondole, heurtèrent, en y pénétrant, un corps lourd et froid, étendu à l'arrière du pavillon. C'était le cadavre d'un jeune homme. Ses membres contractés, ses traits défigurés, son corps couvert de taches livides, laissaient assez voir qu'il avait péri de mort violente, du poison peut-être !

Le lendemain, la police de Venise, sous le déguisement du mort, reconnut Giuseppe Priuli.

Quant à Bembo et à la Fanina : à Murano on les avait vus monter dans cette gondole ; qu'é-

taient-ils devenus ? On l'a toujours ignoré. L'Adriatique seule pourrait donner de leurs nouvelles.

Deux jours après, avant de quitter Venise comme la police l'en avait prié, M. de Beattour prit son carnet de voyageur, et raya la remarque suivante qu'il avait écrite en revenant de la tour.

« A Venise, le sigisbéisme est fort à la mode ; les maris sont complaisans, et savent à propos fermer les yeux. »

Puis après quelques minutes de réflexion, et sans doute pour être fidèle à la louable habitude de ne pas rester court avec lui-même, il remplaça la première note par les lignes suivantes :

« A Venise, tout mari trompé noie sa femme et empoisonne son rival. »

MARIO TURBINELLI.

J'aime les mourans de Géricault!...

Lucerne 1826.

LES Suisses sont vraiment philanthropes : aussi dans chacun de leurs cantons ces républicains sévères ont-ils une manière différente d'entendre la pénalité. Ils sont surtout fort divisés sur la question de la peine de mort. Ainsi, tandis que, de ce côté de la montagne, l'homme qui a brûlé la maison de son voisin, qui a empoisonné sa femme, ou tué son enne-

mi, renfermé dans un grand hôtel fort bien tenu, est nourri, chauffé et ennuyé aux frais de la société, qui croit châtier suffisamment le coupable en l'isolant ; sur l'autre versant, on coupe lestement le cou à celui qui a volé avec récidive. En un mot, si, dans quelques cantons, jamais le glaive à deux tranchans n'a brillé, dans d'autres, et comme par forme de compensation, les exécutions à mort sont fort communes.

Je me souviens à ce propos qu'en 1826, me trouvant à Lucerne, je fus témoin d'un spectacle de ce genre.

Deux hommes avaient été condamnés à mort par le tribunal du canton. L'un d'eux, vieilli dans le brigandage, était chargé d'autant de meurtres que d'années ; l'autre, encore adolescent, avait volé deux fois. On eût dit que dans cette circonstance on avait choisi deux nuances bien tranchées dans le crime, pour mieux faire comprendre *toute l'étendue* de la justice du pays.

Je me trouvai par hasard sur le chemin que devaient suivre ces malheureux en marchant au supplice. Une foule immense les y attendait. Pour les paysans du canton, un jour d'exécution, c'est un jour de réunion, et presque un jour de fête. Aussi, hommes, femmes, enfans, vieillards, tous étaient-ils descendus de leurs montagnes. Ces braves gens avaient revêtu chacun leur uniforme national; et l'aspect de cette foule endimanchée et la bigarrure de tous ces costumes, produisaient l'effet le plus gai et le plus varié. Les femmes portaient ces jupons courts qui arrivent à peine au genou, et qui ne laissent du reste apercevoir que des formes assez peu intéressantes. Si les jupons étaient courts, en revanche les coiffures se prolongeaient démesurément, et les cheveux des montagnards tressés grossièrement et rendus plus abondans encore par des emprunts faits aux queues de leurs chevaux, se déroulaient en longues nattes, et pendaient jusqu'à leurs talons. De grands chapeaux à bords rabattus

couvraient la tête des hommes, habillés presque tous de bleu ou de brun.

Poussé par une sorte de curiosité machinale, je me laissai aller au courant de ce peuple qui se dirigeait à grand bruit vers une petite prairie située sur les bords de la Reuss, à un quart de lieue de la ville.

Là, dans un joli enclos, entouré d'ombrages magnifiques, s'étendait un petit plateau circulaire, d'une cinquantaine de pas de diamètre : le sol de ce plateau, élevé de six ou sept pieds au-dessus du niveau de la prairie, était parfaitement nivelé. Vers le centre de l'éminence, on avait placé une chaise dont les pieds paraissaient solidement fixés en terre ; du reste, nulle apparence de gibet ou de billot ; ni glaive, ni hache, rien enfin qui donnât l'idée de la mort judiciaire, mort nécessairement violente ; rien qui ressemblât en aucune façon à la hideuse machine badigeonnée de sang, qui deux ou trois fois chaque année se dresse sur nos places publiques. Une seule chaise en bois de noyer, chaise sim-

ple, aux larges bras, au dossier commode, était là, attendant.

Bientôt deux hommes franchirent le talus qui conduisait à la plate-forme du tertre, et vinrent se placer à peu de distance de la chaise.

L'un d'eux, vigoureux et d'une taille ramassée, bon vivant, au teint fleuri, au gros ventre, plaisantait volontiers avec les lustigs de la foule, et répondait par des quolibets aux quolibets des assistans.

L'autre, maigre, pâle, à la taille élevée, au dos voûté, gardait un sombre et dédaigneux silence; hochant sa tête chauve d'un air méprisant, il promenait sur la foule railleuse son œil cave, son œil de vautour; et si quelque mauvais plaisant l'apostrophait, il ne répondait à ces moqueries que par un morne sourire.

Tous deux étaient enveloppés d'un large manteau de deux couleurs, qui, descendant jusqu'à terre, ne laissait voir que leur tête et leurs pieds. Le manteau de l'un était rouge et bleu, et celui de l'autre noir et rouge. En les

examinant avec attention, je vis qu'ils cachai^{ent} sous cet ample vêtement un corps allongé, un bâton, une longue pipe allemande..... que sais-je? une épée, une hache peut-être!.....

Tout à coup mon attention fut détournée par les cris et le mouvement de la foule.

Un homme d'une taille moyenne, mais noueuse et singulièrement robuste (ses épaules égalaient en largeur la hauteur de son corps), aux cheveux roux, au visage olivâtre, à la barbe jaune et rare, aux yeux verts et pleins de feu, véritables yeux de chat sauvage, s'avanc^{ait}, d'un air décidé, entre deux haies de fantassins, marchant au pas comme ces soldats. Un énorme chapeau, aux bords rabattus, couvrait à moitié son visage. Il portait la culotte noire et les bas chinés des Italiens du canton du Tésin; et son long justaucorps brun descendait jusqu'au-dessous du genou. Arrivé au pied du plateau circulaire que nous avons décrit, il s'arrêta un moment comme pour reprendre haleine. La course l'avait fatigué. Puis d'un pas assuré et

la tête haute, il monta les gradins taillés dans le talus de la plate-forme, s'avança sans hésiter vers la chaise, et s'y plaçant tranquillement, fit, à deux ou trois reprises, et avec une sorte d'insouciance terrible, le mouvement d'un homme qui en s'asseyant veut se mettre tout-à-fait à l'aise.

— L'y voilà donc enfin ! s'écria, avec une sorte de satisfaction comique, un homme qui se trouvait à ma droite.

— Le coquin l'a bien mérité, ajouta mon voisin de gauche.

— Oh oui ! reprit un troisième ; et je ne regrette qu'une chose : c'est qu'on ne puisse lui couper le cou autant de fois qu'il l'a coupé à d'autres.

— Diable ! il faudrait que Franck, le bourreau, eût le poignet solide, car le brigand n'a pas moins de cinquante meurtres sur la conscience.

— Impossible !

— Impossible !.... Vous ne connaissez donc pas son histoire ? Écoutez plutôt. Et pendant que

l'on achevait la première *toilette* du patient, qu'on lui attachait solidement les mains au dos de la chaise, et que le père capucin, venu de Stanz, après avoir fait un long sermon à la foule, confessait le malheureux et l'exhortait à faire une bonne mort, notre voisin communicatif, tout en ayant l'œil sur ces premières scènes d'un drame *intéressant*, nous raconta de la manière suivante les prouesses de son principal acteur.

— Mario Turbinelli naquit à Vérone en 1788. A quinze ans, ses vols adroits et répétés l'avaient déjà rendu célèbre. Ce fut à dix-huit ans qu'il tua un homme pour la première fois. Il jouait à la *mora*. Son adversaire l'ayant appelé voleur, il lui sauta à la gorge, et, le poussant contre un mur, lui brisa la tête sur la pierre. Dès-lors, obligé de fuir, de voleur il devint brigand, et n'hésita pas plus à tuer un homme qu'un chien. Il se rendit bientôt redoutable aux habitans du Vicentin, du Véronais,

et du Bergamasque, par son avidité et ses passions féroces. Les carabiniers chargés de le poursuivre ne firent que trop souvent l'expérience de son adresse et de ses ressources incroyables.

Sa force personnelle était vraiment prodigieuse. Ainsi, un jour, dans les maïs, aux environs de Vicence, il tint tête à trois carabiniers auxquels on avait indiqué sa retraite, et qui venaient pour le saisir. Attaqué au dépourvu, il se défend comme un lion, tue un des assaillans, et, quoique blessé, terrasse les deux autres. Cette fois, contre son habitude, il voulut faire preuve d'humanité. Pour toute vengeance, il lie ces deux hommes dos à dos, les place sur un même cheval, à la queue duquel il attache leurs sabres nus en trophées, mais de façon que la pointe piquât les jarrets du cheval. Dans ce ridicule équipage, il les conduit lui-même jusqu'à la porte de Vicence. Là, aiguillonnant le cheval avec son poignard, il le lance au galop dans les rues de la ville, où nos braves font

une magnifique entrée au milieu des huées de la foule ébahie.

Mario était quelquefois plaisant : mais l'aventure suivante, aventure tragique, et qui prouve toutes les ressources de son esprit, le rendit fameux dans tout le pays.

Allodio Gamboli, habitant de Sanguinetto, près de Mantoue, était renommé par ses richesses, par son avarice et par la beauté de sa fille. Depuis long-temps Turbinelli détestait l'avare, convoitait le trésor, et désirait la fille. Plusieurs fois il avait tenté de s'emparer de l'un et de l'autre ; mais comme le vieil avare était toujours sur ses gardes, ses entreprises avaient toujours échoué.

A la fin du mois de septembre 1824, Gamboli tomba malade d'une fièvre violente, qui en trois jours le mit à toute extrémité. Cette fois, la diète lui eût été salutaire, et l'eût peut-être sauvé, si Éléna, sa fille, n'eût fait appeler un médecin. Le brave homme, à la vue du docteur, songeant sans doute que ses soins ne

seraient pas gratuits, entra dans une telle fureur que la fièvre redoubla de violence. Bientôt on perdit tout espoir de le sauver.

Sentant sa fin approcher, Gamboli demanda un prêtre, celui-là du moins ne coûtait rien. Sa fille courut donc à un couvent de capucins du voisinage pour réclamer sur-le-champ l'assistance d'un moine. Elle était à peine de retour auprès du vieillard, que le moine arriva. C'était un homme de petite taille, au visage sombre, et aux yeux luisans. Il entre d'un air solennel, s'avance vers le chevet du moribond, et avec un geste d'autorité, invite la jeune fille à sortir et à descendre.

A peine Éléna a-t-elle quitté la chambre, que le confesseur fait un bond vers la porte, pousse le verrou, et d'un autre bond se retrouve auprès du lit du mourant, qui, sans forces, et sans espoir de secours, sans pouvoir même appeler, le regardait d'un œil effaré.

Sourd à ses imprécations étouffées, à ses gémissemens d'agonisant, le moine s'empare

des clefs que Gamboli cachait sous son chevet, ouvre ses coffres, verse l'or qui y était entassé dans un grand sac qu'il avait apporté sous son manteau, puis s'avancant vers la fenêtre, il l'entr'ouvre, et à un signal qu'il donne, plusieurs mains paraissent du dehors, et en moins d'une minute ont enlevé le sac.

Dans ce moment, le moribond tenta vainement de se soulever et d'appeler; le moine le fit taire en lui donnant sur le crâne un grand coup du crucifix de fer qu'il tenait à la main. Toutefois, Éléna avait entendu la voix étouffée de son père; elle accourt et heurte violemment à la porte.

— Ma fille, pourquoi troubler les derniers momens d'un chrétien! lui dit le confesseur d'un ton pénétré; et il entr'ouvre la porte fort lentement. Assuré d'un seul regard qu'Éléna est seule, il la laisse entrer; et tandis qu'elle s'avance avec inquiétude vers le lit, il se précipite une seconde fois vers la porte, la verrouille de nouveau; et abaissant son capuchon, et les

yeux flamboyans, il s'élançe du côté de la jeune fille. Éléna se retourne ; elle aperçoit l'horrible figure du moine, et pousse un grand cri. Ce cri fit sortir Gamboli de l'évanouissement où la douleur l'avait plongé ; et ce vieillard, témoin d'une lutte affreuse entre sa fille et le capucin, tentait, mais vainement, de se soulever et de secourir la malheureuse.

Celle-ci, enlacée dans les bras de fer du moine, se défendait avec la furie que donne le désespoir. Turbinelli, car c'était le brigand, embarrassé par un vêtement inaccoutumé, chancelait par momens, et la lutte se prolongeait sans résultat, quand un coup de sifflet aigu se fit entendre sous la fenêtre. Turbinelli écoute le signal, et recueillant toutes ses forces, il terrasse sa victime, lui lie les mains avec le ceinturon de corde qui attachait sa robe de moine, la jette sur ses épaules, et l'entraînant vers la fenêtre disparaît avec elle.

Une vieille femme, la nourrice d'Éléna, qui de grand matin sortait de l'église où elle venait

de prier le ciel d'adoucir les derniers momens du vieux Gamboli, et peut-être de lui donner l'heureuse idée de la mettre dans un coin de son testament, avait été la cause de la retraite précipitée du brigand et de ses compagnons placés en sentinelles sous les fenêtres.

Arrivée à la porte de Gamboli, la vieille frappe; personne ne répond; elle frappe de nouveau, personne encore. Effrayée, elle sort, elle appelle les voisins. On accourt, on se précipite vers la chambre du malade, on enfonce la porte fermée; et l'on trouve Gamboli, couché sans vie sur le carreau, les bras étendus vers la fenêtre ouverte et le visage tourné du même côté. Son coffre était vide, et sa fille n'était plus là.

Le lendemain, le bruit courut dans tout le pays, que le diable, déguisé en capucin, avait enlevé la fille, le trésor, et peut-être bien l'âme du vieil avare. Quant à son corps, il était si laid, ajoutaient les commères, que Satan n'en avait pas voulu.

Ces bruits prenaient de la consistance; les âmes dévotes ne doutaient plus; tous les curés du voisinage faisaient de l'événement le texte de leurs sermons; et un berger d'Abano, dans les montagnes Enganéenes, assurait même que dans la nuit de l'événement, comme il rassemblait son troupeau sur la pointe d'une colline, il avait entendu un long sifflement, et vu passer comme un éclair, au haut des airs, le moine, la fille et le trésor. Enfin, tous ces braves gens, au sujet de la grande aventure, avaient déjà *la foi* la plus profonde, quand tout à coup ce capucin du couvent, qui avait été chargé de donner des secours spirituels au malade dans la nuit fatale; ce capucin, dont on n'avait plus entendu parler depuis, et que l'on avait fini par regarder comme un diable incarné, reparut un beau matin.

A sa vue, toute la confrérie battit en retraite vers le bénitier. Mais en deux mots il eut rassuré son monde, et éclairci toute l'affaire.

Le vrai diable était Turbinelli, qui, aidé de

sa troupe, lui avait volé ses habits de moine, et l'avait ensuite emmené dans les montagnes comme aumônier des brigands. Dégoûté vite de ce bel emploi, à la première alerte le bon capucin avait pris la fuite.

Quelques semaines après cette aventure, Turbinelli et quatre de ses compagnons les plus déterminés s'étaient embusqués à la sortie de la forêt de Vergara, sur le grand chemin de Vérone à Trente. Ils guettaient au passage une riche famille anglaise, qui se rendait de Venise dans le Tyrol. Depuis deux heures, l'œil tourné vers le défilé, ils attendaient vainement, quand, au détour du chemin, au lieu de la voiture désirée, se présentent huit carabiniers armés jusqu'aux dents. La partie n'était pas égale, et Mario commanda tranquillement la retraite. Se glissant d'arbre en arbre, de rochers en rochers, les brigands allaient gagner un plateau inaccessible et s'échapper, quand tout à coup ils virent le sentier

taillé sur un des bords du précipice, et par lequel il fallait nécessairement passer pour éviter l'ennemi, occupé par un autre détachement de soldats, l'œil fixe, l'arme haute.

Cette fois toute retraite était impossible. Les brigands se disposèrent donc à vendre chèrement leur vie. Mais la fortune était décidément contre eux, car la première décharge des carabiniers en jeta trois à terre. Le quatrième veut s'enfuir par une étroite corniche, et tombe dans le précipice.

Turbinelli restait seul. Caché en entier par de gros blocs de marbre brut, bondissant comme un tigre d'un roc à l'autre, ne faisant feu qu'à coup sûr, il se défendait avec avantage, quand une balle lui cassa la jambe. Il tombe, se relève, s'assied sur le sol, et adossé à un rocher fait encore face à l'ennemi.

— Rends-toi ! lui crie le commandant du détachement, en s'élançant vers lui ; rends-toi, ou tu es mort !

— Je ne me rendrai qu'au diable, va le lui

dire ! Et faisant feu du seul pistolet qui lui restât, Mario étend raide sur le sol le pauvre commandant.

Une décharge générale est de nouveau dirigée contre le brigand. Atteint de plusieurs balles, son courage ne l'abandonne pas. Il essaie de se traîner vers le précipice le plus rapproché pour se jeter en bas, et pour éviter de cette façon de tomber vivant dans les mains des carabiniers. Mais ceux-ci l'atteignent à temps, le retiennent ; et comme, à défaut d'armes, il se défendait avec les ongles et les dents, ils le garrotent, le bâillonnent, et l'emmènent à Vérone.

Turbinelli n'était pas encore guéri de sa blessure que déjà il avait séduit son geôlier. Celui-ci, tous les soirs, après avoir achevé sa tournée, venait passer une heure ou deux dans son cachot. Mario l'amusait en lui faisant de merveilleux récits de ses exploits, et des bons tours qu'il avait joués aux carabiniers et aux geôliers ses confrères.

Assuré que son homme, assez grièvement

blessé à la jambe pour qu'il fût question de l'amputer, ne pouvait ni se mouvoir, ni par conséquent songer à s'enfuir, le geôlier ne lui refusait pas quelques douceurs, et, tout en écoutant ses longues histoires, partageait volontiers quelques verres d'*acqua-vita* avec son *cher* prisonnier.

Un soir que Turbinelli l'avait retenu plus long-temps que d'habitude, et qu'à l'aide de l'*acqua-vita* accoutumée, d'une ou deux bouteilles de vin de Chypre, et de quelques longues histoires qu'il avait eu soin de choisir bien ennuyeuses, il l'avait insensiblement assoupi, le brigand se soulève, le plus doucement possible, saisit un gros clou qu'il avait arraché de la muraille, et que depuis plusieurs jours il aiguissait soigneusement; il l'approche d'une main d'une des tempes du geôlier endormi, et avec un coup de l'anneau de fer qui entourait son autre poignet, il l'enfonce tout entier dans le crâne du malheureux, qui glisse sur sa chaise et tombe à terre comme une

lourde masse, sans faire un mouvement, sans pousser un cri.

Mario se débarrasse aussitôt de ses fers, et s'emparant du trousseau de clefs qui pendait à la ceinture du geôlier, se traîne de cachot en cachot, ouvre toutes les portes, et lâche tout ce que la prison renfermait de plus féroce et de plus déterminé.

Porté par deux de ces hommes, il se met à la tête de sa nouvelle troupe, qui se dirige sans bruit vers la porte. Là, se trouvait une sentinelle : — Qui va là? s'écrie le soldat. — Braves gens! répondent les brigands. Et avant que le soldat ait pu se mettre sur la défensive, ils le terrassent, le poignent, et le jettent dans l'Adige. Puis, portant toujours sur leurs épaules leur chef qui ne pouvait marcher, ils gagnent la campagne, et se réfugient dans les montagnes de Salo et du Val-Camonica.

On découvrit bientôt la retraite de Turbinelli. Traqué comme une bête fauve de rochers en rochers, à peine remis de sa blessure,

il gagna cependant, par la crête des montagnes, le canton de Lugano. Vivement poursuivi par la police de cette ville, il se jeta dans le Valais, et du Valais dans les forêts qui couvrent la partie la moins montagneuse des cantons de Berne et de Lucerne. Il avait déjà commis plusieurs actes de brigandage dans les environs de cette dernière ville, lorsque sa retraite a été vendue par un de ses camarades. On s'est emparé de sa personne pendant son sommeil, et le voilà, oui, c'est bien lui ! »

Et en achevant ce récit, il y avait dans les paroles du brave Suisse comme un sentiment d'inquiétude et de doute. On eût dit qu'il ne croyait pas encore que cet homme, aujourd'hui si tranquille et si résigné, que cet homme lié sur la chaise fatale, fût réellement le brigand. Un supplice si prochain lui paraissait impossible ; et peut-être pensait-il que, par un de ces retours bizarres qui avaient si souvent signalé sa carrière, Mario, brisant les liens qui

le retenaient, et trompant la vigilance de ses gardes, allait encore s'échapper, et se perdre au milieu de cette foule dont tous les yeux l'observaient. Mais bientôt ses doutes cessèrent.

Le prêtre avait achevé sa longue exhortation, et, se penchant vers Turbinelli, lui murmurait à l'oreille quelques paroles d'encouragement et de consolation, quand tout à coup un homme s'avança, et couvrit la tête du patient d'une espèce de calotte brune qui descendait au-dessous des yeux, et ne laissait voir que le bas du visage. Ce même homme, armé de ciseaux, fendit ensuite sa veste depuis la nuque jusqu'au milieu du dos, et l'écartant à droite et à gauche, découvrit en entier le cou nerveux et les épaules brunes et vigoureuses du brigand toujours immobile. Cette opération achevée, un autre aide, se plaçant à la gauche de Turbinelli, saisit fortement, par une fente ménagée dans le haut du bonnet, une poignée de ses cheveux.

— Dis un *ave!* lui cria d'une voix forte

le moine qui l'assistait ; et au même moment l'un des deux hommes en manteau, le plus grand, s'avançant lentement vers le milieu du tertre, et rejetant en arrière son vêtement de deux couleurs, fait briller aux yeux de la foule une épée, longue de plusieurs pieds, large de plusieurs doigts, et luisante comme un miroir. Peindre l'inexprimable mouvement que fit le peuple à cette vue, serait impossible. Toutes les têtes, tous les yeux, toutes les pensées, étaient tendus vers l'échafaud, et suivaient avec une anxiété inimaginable les moindres mouvemens du bourreau.

Celui-ci, plus pâle encore que tout à l'heure, se place rapidement à la droite du criminel, et soulevant avec les deux mains sa large épée, il l'approche de ses épaules nues, et semble marquer soigneusement la place où il doit frapper. Les yeux toujours attachés sur cette place, il recule brusquement de trois pas comme pour prendre son élan, et balançant la lame à deux reprises, il se précipite avec elle en avant, et la

laisse retomber, rapide comme l'éclair, sur le cou nu du patient. Je fermai les yeux !

Quand je les rouvris, la tête avait été détachée d'un seul coup.

Le corps s'affaissa lourdement sur le siège ; et l'aide du bourreau, qui tenait toujours la tête par les cheveux, relevant le bonnet, fit le tour de l'esplanade, et la montra au peuple. Les yeux étaient fixes, et les lèvres pendantes.

— C'est bien lui ! s'écria mon voisin ; il est donc mort ! Certes, celui-là avait mérité son sort ! Que faire, en effet, d'un pareil misérable ? »

Et, partant de ce principe, le brave Suisse, toujours de sang-froid, me fit un long discours en faveur de la peine de mort. La vie de l'homme que l'on venait d'exécuter, justifiait sans doute sa théorie ; mais le moment d'après, le supplice de l'*incorrigible* (c'est ainsi que l'on nomme ici les voleurs avec récidive) ne vint-il pas la combattre.

Après ces deux exécutions, les deux bour-

reaux, car chacun avait fait son office, le petit comme le grand, s'avancèrent vers le magistrat qui assistait à cette scène tragique, et lui présentèrent leurs épées toutes rouges de sang. Le magistrat murmura quelques paroles.

— Que dit-il? demandai-je à mon voisin.

— *Il absout* le bourreau, me répondit ce brave homme.

— Et lui, qui l'absoudra? ajouta en passant un jeune homme qui se perdit dans la foule.

LE MONOMANE.

I

Paris.

UN homme d'une quarantaine d'années, aux yeux noirs et enfoncés, au teint brun, aux traits durs et aux mouvemens brusques et saccadés, se tenait debout à l'une des fenêtres d'un des riches hôtels de la rue de Rivoli. C'était par une belle soirée du printemps. Les grands arbres des Tuileries, couverts d'une verdure nouvelle, s'étendaient sous ses yeux comme un

vaste rideau qu'agitait doucement le souffle du vent du soir, et que çà et là déchiraient les derniers rayons du soleil couchant. L'air était tiède et léger ; et les suaves parfums des lilas et des arbustes en fleurs, qui ornent les carrés du jardin, embaumaient tout l'espace à l'entour, et flattant agréablement les sens, portaient le cœur aux idées douces et aux tendres rêveries.

Et cependant ce n'était aucune sensation de ce genre qui retenait l'inconnu près de la fenêtre. Son cœur était fermé à ces voluptés calmes ; et le spectacle d'une soirée magnifique, ou le tableau mouvant de la foule des promeneurs ne pouvait le distraire des sombres pensées qui paraissaient le préoccuper.

Le comte de Noirmont, c'est le nom de l'inconnu, était absorbé en entier par une occupation bien autrement intéressante. Il tenait à la main une superbe paire de pistolets de Lepage, et les examinait avec un air de satisfaction parfaite. C'étaient, au reste, de fort belles armes, aux canons richement ciselées, aux bat-

teries d'une forme nouvelle. C'étaient de jolies armes, et aussi bonnes que belles. Le comte, après plusieurs minutes d'examen, posa un des pistolets sur le rebord de la fenêtre, et gardant l'autre à la main, s'amusa pendant quelques instans à faire jouer les batteries, à étudier leurs ressorts élastiques et résonnans; puis, après avoir ajusté quelques ramiers qui volaient de l'un à l'autre des arbres des Tuileries, ou suivi les zigzags de l'hirondelle, assuré de leur bon état, et d'après ces expériences superficielles, augurant bien de leur justesse, il prit dans la boîte qui les renfermait d'ordinaire, de la poudre, des balles, et un marteau, et les chargea d'un air calme et réfléchi. Que voulait-il donc en faire? Je l'ignore. On a dit que le canon était la dernière raison des rois. Ne pourrait-on pas ajouter que le pistolet est aussi la dernière raison des joueurs, des amans et des époux malheureux? et le comte de Noirmont se trouvait sans doute dans l'une de ces catégories.

Il avait à peine donné le dernier coup de marteau, et poussé la balle sur la poudre, qu'un léger bruit se fit entendre dans un corridor voisin de sa chambre. Aussitôt, jetant le pistolet sur une chaise, au risque de briser l'excellente arme, il courut du côté d'où partait le bruit, ouvrit brusquement la porte et se trouva face à face avec une jolie fille d'une vingtaine d'années. C'était la femme de chambre de la comtesse, car le comte était marié.

— Ah, ah!... c'est vous, Julie! que faisiez-vous donc près de cette porte? lui demanda-t-il d'un ton colère et en la saisissant fortement par le bras.

— Monsieur... je... Madame...

— Oui... oui... je vous comprends, madame vous a sans doute envoyée écouter aux portes. *Madame* voulait savoir si j'étais dehors... Sans doute pour profiter de mon absence.

— Oh! non, monsieur le comte, madame avait entendu du bruit et craignait...

— Oh! oui... madame est fort sensible... et

puis ma santé est si délicate... Mais puisqu'enfin je vous tiens, je veux cette fois vous parler.

Et lui serrant fortement le bras, il la poussa devant lui, et fit entrer dans la chambre la pauvre fille plus morte que vive. Elle voulait crier, mais elle n'osait : elle vit la boîte et les pistolets, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Elle joignait les mains et se préparait à implorer la miséricorde du comte. Mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, et s'adoucissant tout à coup :

— Julie, lui dit-il, vous êtes une bonne fille, et je suis persuadé que vous êtes attachée à votre maître. Je vous veux du bien ; mais en revanche vous allez me dire la vérité.

Julie fut singulièrement surprise du ton de douceur et de l'air pénétré avec lequel son maître lui parlait.

— Oh ! monsieur, lui dit-elle, jamais je ne voudrais vous tromper.

— Nous allons en juger, répondit le comte.

Et se plaçant, les bras croisés, entre elle et la porte, et attachant sur les yeux effarouchés de la jeune fille un œil de lynx :

— Votre maîtresse est-elle sortie hier soir? Quelles sont les personnes qui l'ont accompagnée? Combien de temps est-elle restée absente? lui demanda-t-il brusquement.

— Si madame est sortie hier?

— Oui.

— Quelles sont les personnes qui l'ont accompagnée?

— Oui.

— Combien de temps est-elle restée absente?

— Oui, sans doute.... Mais... vous répétez mes demandes, et vous ne me répondez pas.

— Dame! monsieur, c'est que je n'ai rien à vous répondre.

— Comment cela?

— C'est que ma maîtresse n'est pas sortie; c'est que personne ne l'a accompagnée; c'est...

— Julie.... Julie, vous deviez me dire la vérité!... Mais si votre maîtresse n'est pas sor-

tie, pourquoi cette robe que l'on a serrée précipitamment lorsque je suis entré dans la chambre?

— Une robe verte, à raies, avec deux rangs de garnitures et.....

— Oui.... oui.... Mais encore un coup me répondras-tu, au lieu de me décrire la robe?

— Oh! monsieur, les manches étaient un peu étroites; madame les avait fait élargir, et venait de les essayer de nouveau. Mademoiselle Bernard est une bonne ouvrière; mais cependant elle ne peut jamais faire une robe tout-à-fait bien du premier coup : aussi beaucoup de dames l'ont-elles quittée, et je crois que madame d'ici à peu de temps....

— Te tairas-tu ! lui cria le comte d'une voix de tonnerre ; te tairas-tu, langue de démon.... Tu veux me donner le change et m'étourdir de tes bavardages. Mais, encore une fois, je le répète, je veux savoir la vérité.

Et comme Julie tremblait de tous ses mem-



bres, le comte, reprenant cet air doux et pénétré qui lui allait assez mal :

— Oui, je veux savoir la vérité; et si tu es franche, tu n'auras pas à te repentir.

Allant à son secrétaire, il prit dans l'un des tiroirs une bourse qui paraissait assez bien remplie, et s'approchant de Julie, en la tenant par les cordons, il la balança lentement à quelques pouces du visage de la pauvre fille, en lui disant :

— Allons, Julie, dis-moi ce que tu sais.

— Dame! monsieur, que voulez-vous que je vous dise? Madame serrait cette robe, parce qu'elle sait que vous n'aimez pas à voir ces *chiffons* traîner.

— Ce n'est pas toute la vérité; allons, parle. Et il remuait plus fortement la bourse, l'approchant de l'oreille de Julie. Mais celle-ci s'efforçait de détourner les yeux, qui malgré elle revenaient toujours vers la bourse, pour se diriger sur-le-champ d'un autre côté. Elle sentait toute la puissance de la tentation, et pour

mieux y résister, elle eût volontiers fermé les yeux. Mais le comte, approchant de plus en plus la bourse du visage de la jeune fille, s'efforçait de la placer toujours devant ses regards qu'elle détournait toujours. Il la secouait doucement, lui faisait rendre le plus aimable des sons, et semblait vouloir la séduire à la fois et par l'ouïe et par la vue. La bourse était bien pleine, le bruit argentin. Julie se trouvait dans une situation réellement périlleuse, et le secret, si en effet il y en avait un, courait grand risque d'être divulgué. Cependant, détournant toujours la vue, et se tenant les mains, sans doute pour échapper à la tentation de prendre, elle résistait avec un héroïsme vraiment rare, répétant toujours qu'elle ne savait rien, que sa maîtresse n'était pas sortie, lorsqu'une voix se fit entendre dans l'escalier.

— Madame m'appelle! s'écria Julie.

Et faisant un bond vers la porte, elle se déroba à son tentateur, et disparut sans jeter un regard en arrière. Noirmont avait vu ses com-

bats, ses hésitations, et se croyait sur le point d'en triompher; et c'était alors qu'elle lui échappait. Le comte frappa du pied avec fureur, fit entendre une effroyable imprécation, et sentant le besoin d'épancher sa colère et de se venger n'importe sur quoi, jeta de toute sa force la bourse qu'il tenait encore à la main, au milieu d'une magnifique glace de Venise: c'était l'un des plus beaux morceaux de ce genre qui eussent été fabriqués à Murano; ornée d'incrustations, d'étoiles, et entourée d'une énorme bordure de monstres entrelacés. Le moyen âge tout entier semblait revivre autour de cette glace. La bourse frappa juste au beau milieu, et la brisa en mille pièces, qui, en tombant avec fracas, écrasèrent tout ce que couvrait la cheminée: pendules gothiques, vases de Saxe et flacons. Stupéfait, et outré de ce bel exploit, Noirmont se jeta dans une bergère, jurant comme un forcené, et exécutant à poings fermés un fort beau roulement de tambour sur un grand meuble de Boule placé devant

lui. Un homme qui l'eût vu dans ce moment l'eût pris pour un enragé ou pour un fou. Et en effet il était l'un et l'autre. Ses traits, passablement durs d'habitude, étaient devenus féroces. Ses yeux étincelaient comme les yeux d'un tigre en fureur; ses lèvres étaient d'un blanc livide marbré de lilas, son visage couleur de cendre, et toute sa personne effroyable!

— Les c...., elles me le paieront! Ce fut tout ce qu'il put dire. Et il ferma sa fenêtre, il ferma sa porte, et de tout le jour on n'entendit plus parler de lui.

Le comte de Noirmont n'était cependant pas un méchant homme.

LE lendemain , le comte ne quitta sa retraite qu'à la nuit : c'était le jour où la comtesse recevait. Au moment où il se montra dans ses salons, plusieurs habitués s'y trouvaient déjà réunis, et une conversation fort animée s'était engagée entre eux. Il y avait là quelques beaux officiers à moustaches, deux ou trois diplomates, plusieurs de ces jeunes doctrinaires qui, en 1830,

ont refusé des préfectures, et qui en sollicitent en 1855; et enfin, quatre ou cinq *jeunes France* qui, fort heureusement pour eux et pour nous, n'ont encore emprunté au moyen âge que la barbe et les moustaches. On avait parlé de la Pologne, du siège d'Anvers, et des affaires de la Belgique; on avait épuisé le vocabulaire des phrases toutes faites sur chacun de ces sujets, et la conversation languissait; quand tout à coup, au sujet de *certain événement récent et décisif*, elle se ranima d'une façon tout-à-fait étrange. Les docteurs Trocanter et du Pyllore se trouvaient au nombre des assistants. Aucun des deux n'était homme à laisser tomber un sujet aussi intéressant, et comme il arrive d'ordinaire entre médecins, tous deux étaient d'avis différens. La dispute les conduisit bientôt aux divagations. De transitions en transitions, et à propos de la recherche de la *paternité*, on arriva bientôt à traiter les questions de médecine légale et d'histoire naturelle les plus ardues et les plus positives.

Nos docteurs, tous deux de la vieille roche, ne savaient pas, comme leurs confrères plus jeunes, se plier aux formes du monde, c'est-à-dire rendre aimable ce qui est repoussant, et tourner délicatement certaines questions que l'on ne peut aborder de front : aussi se trouvaient-ils engagés dans les détails les plus scabreux d'un sujet fort difficile par lui-même.

Quand le docteur Trocanter avait achevé sa tirade sur les molécules organiques, et cité à ce propos Hippocrate, Anaxagore et Bonnet, l'opiniâtre du Pylore reprenait de plus belle, et mettait en avant la théorie de Stalh, ou les formes plastiques de Cudworth ; et les femmes, comme ces enfans qui adorent les histoires des revenans qui leur font peur, et qu'ils ne comprennent pas, les femmes prêtaient une oreille avide à cette conversation hérissée de grands mots qui étonnaient leur imagination, ou d'exemples qui inquiétaient leur pudeur. En effet, de temps à autre, l'un des docteurs citait quelques faits plus précis et plus compréhens-

sibles ; alors les dames rougissaient et détournèrent la tête, et les hommes souriaient.

Les plus *respectables* de ces dames, scandalisées d'une conversation aussi *inconvenante*, avaient tenté plusieurs fois d'en changer le cours. Un jeune doctrinaire *cousiniste*, soufflé par elles, s'était même efforcé de faire passer la discussion du *sensualisme* à la *psychologie*, comme il disait, mais vainement. Les docteurs étaient trop engagés pour cela, et c'était un torrent qu'il fallait laisser passer.

Peu à peu, de théories et de divagations aussi obscures que le sujet qui y donnait lieu, on passa à des objets plus positifs et plus saisissables. Le docteur du Pylore, grand partisan des formes plastiques, arriva même à soutenir de la manière la plus absolue la question des ressemblances.—C'est au point, s'écria-t-il, qu'à voir l'objet moulé, je parie reconnaître le *moule* qui l'a formé ! Cette certitude, formulée d'une manière aussi précise, faisait beaucoup rougir les jeunes femmes ; mais le docteur sans

plus s'en inquiéter, et continuant son idée : — Voyez cet enfant, ajouta-t-il, en montrant le plus jeune des fils de la comtesse, hé bien ! je mets en fait qu'en étudiant quelques minutes son visage, on doit arriver à reconnaître sa mère, et qui plus est son père ! Prenant donc l'enfant par la main, il le conduisit auprès du père, qui paraissait écouter toutes ces belles théories avec assez d'indifférence et d'humeur.

Mais admirez : le père était brun acajou, l'enfant blond et blanc-rosé. Le père avait des yeux noirs, pleins d'un feu sombre ; l'enfant avait des yeux bleus et doux ; le père avait le nez aquilin ; l'enfant, le nez légèrement relevé ; enfin, pour compléter la ressemblance, le visage du père était rude, carré et plein d'angles, et le visage de l'enfant dessinait un ovale d'une pureté de forme angélique. En un mot, rien ne contredisait plus absolument la théorie du pauvre docteur, que la prétendue expérience qu'il venait de tenter si malheureusement.

Étonné lui-même de différences aussi maté-

rielles, aussi tranchées, il recula de deux ou trois pas, et s'écria involontairement: — Mais il y a là quelque chose de prodigieux!... Ah! oui, de prodigieux... C'est singulier... Mais cet enfant ne ressemble pas du tout à son père... C'est un des premiers exemples que j'aie rencontrés... Il n'y a ni ressemblance, ni même analogie entre ces deux figures... C'est incroyable!...

Et pendant ce monologue original du théoricien désappointé, tout le salon d'éclater de rire et de railler le malheureux du Pylone.

Le comte, décontenancé tout d'abord, voulut sourire aussi; mais son sourire se glaça, ses traits prirent une expression de gaieté sinistre, vraiment effroyable; et comme les plaisanteries continuaient, et que le docteur s'écriait toujours: — Mais ils ne se ressemblent pas du tout! c'est prodigieux!... en moins d'une demi-minute, le visage de Noirmont passa du violet pourpre au blanc livide. Il tourna brutalement le dos à la compagnie, repoussa l'enfant avec colère, fit en quelques

pas le tour du salon , et , se rapprochant du docteur , qui , à la vue de ses yeux hagards , de ses lèvres tremblantes, et surtout du poing fermé que le comte plaçait à quelques pouces de son visage, était devenu presque 'aussi pâle que lui.

— Vous n'êtes qu'un sot , lui dit - il. Puis le quittant pour s'approcher de sa femme qu'il toisa un moment avec un air de mépris et de colère inexprimable : — Et vous , vous n'êtes qu'une... qu'une... malheureuse ! ajouta-t-il d'une voix sourde. Et tandis que la comtesse , renversée par ces terribles paroles , se laissait tomber dans un fauteuil , et que ses amies s'empressaient autour d'elle et la secouraient à l'envi , Noirmont sortit précipitamment, en rejetant violemment la porte derrière lui , et laissant tout le salon épouvanté d'une scène aussi extraordinaire et d'une sortie aussi brutale.

— Cet homme-là est fou , répétait le docteur en se retirant, mais tout-à-fait fou.... Je lui enverrai demain mon confrère Esquirol.

III

LA comtesse avait un vieil ami , le marquis de Loreno ; c'était lui qui la soutenait dans les momens difficiles , et qui souvent la consolait ; car , nous l'avons vu , elle était bien malheureuse. C'était dans le sein du vieillard qu'elle épanchait ses chagrins amers , ses peines secrètes , et qu'elle venait guérir ces blessures de l'âme , si cruelles et si souvent avivées.

Agé de près de quatre-vingt-deux ans , le marquis de Loreno était pour une jeune femme un homme sans conséquence ; son amitié ne pouvait donc inspirer de graves inquiétudes au terrible Noirmont.

Le marquis était un de ces vieillards, aimables représentans du dernier siècle , qui ont gardé ces manières délicates , ce ton fin et spirituel , et cette exquise politesse de langage qui, depuis quarante ans , ont fait place , dans nos salons , à un sans-gêne un peu brutal , à un franc - parler désagréable , ou à des manières simples , austères , et partant tristes et presque ennuyeuses. Aussi les hommes comprenant mieux la Bourse , les Chambres , le cercle et le wisk, que les manières légères et le bon ton d'autrefois , prenaient en pitié cette galanterie un peu féminine , et se moquaient volontiers des grâces octogénaires et de la politesse surannée du marquis. Ils le regardaient tout au plus comme une commère spirituelle et passablement ridicule. En revanche , l'ai-

mable vieillard était vivement goûté par les femmes, dont, à quatre-vingt-deux ans, il s'était constitué, le confident, le conseil, et souvent même le chevalier.

Une telle position dans le monde, si elle n'eût été accompagnée de beaucoup d'esprit et de bonté, mais de cette bonté facile que l'âge et le long usage des hommes donnent assez souvent aux vieillards, une telle position n'eût pas été long-temps soutenable, et le marquis se serait vu forcé de battre en retraite devant la sottise armée du ridicule. Mais il était si spirituel, qu'il amusait dans ses faiblesses de vieillard, et si bon et si serviable, qu'on eût craint de l'affliger ou seulement de le mortifier par une plaisanterie un peu dure. D'ailleurs, les dames dont il s'était fait le champion, savaient aussi, dans l'occasion, défendre leur ami; et, grâce au ciel, les dames sont encore une puissance!

La comtesse était, de toutes les femmes de la société, celle que le marquis de Loreno af-

fectionnait davantage ; et le temps et la grande différence d'âge avaient mis dans leur liaison quelque chose de l'affection de la fille au père et du père à la fille.

Noirmont cependant ne tarda pas à s'effrayer d'une amitié aussi innocente, et qui forcément devait l'être. D'abord, il trouva le marquis ennuyeux, importun, fatigant, et il querella sa femme sur ses visites beaucoup trop fréquentes. Bientôt il le déclara insupportable, et toutes les fois qu'il le rencontrait chez la comtesse, il affectait de répondre par de brusques monosyllables, de lourdes plaisanteries, ou de brutales sorties, aux politesses du vieux marquis. Celui-ci ne tarda pas à s'apercevoir de ces procédés de sauvage ; et comme, avant tout, l'impolitesse lui faisait horreur, ses visites devinrent plus rares.

Le comte prit la réserve de M. de Loreno en mauvaise part, et devint plus grossier encore : aussi le marquis ne se présentait plus chez la comtesse qu'à de longs intervalles ; et quand

madame de Noirmont avait un conseil ou un service à lui demander, M. de Loreno, qui, ainsi que toutes les personnes qui ont de l'esprit, aimait à causer et à causer longuement, et à qui l'assommante censure de Noirmont fermait la bouche, répondait à la comtesse par des lettres très-étendues qu'il lui remettait, soit dans les courtes visites qu'il lui faisait encore, soit dans le monde.

Peu de jours après la terrible scène que nous avons racontée tout à l'heure, le marquis ayant, à ce sujet, quelques conseils à donner à la comtesse, lui écrivit comme d'habitude, et craignant d'éveiller par une visite l'ombrageuse susceptibilité de Noirmont, déjà singulièrement exalté, il résolut, pour remettre cette lettre, d'attendre une rencontre favorable dans le salon d'un tiers. En effet, peu de jours après, le comte s'étant rendu à je ne sais quelle soirée, la comtesse l'y accompagna. M. de Loreno s'y trouvait aussi. Mais au moment où le marquis remettait le billet en ques-

tion , le comte l'aperçut , et s'avançant brusquement du côté de sa femme :

— Madame, donnez-moi ce papier, lui dit-il à demi-voix, en se contenant à peine.

Celle-ci , pâle, et tremblante d'un tel éclat, hésitait, cachait le billet, et le comte faisait mine de vouloir le lui arracher, lorsque le marquis de Loreno, s'avançant bravement, et d'un air décidé, comme s'il n'avait eu que vingt-cinq ans.

— Monsieur, dit-il au comte, ce billet m'appartient. Et le prenant des mains de la comtesse, il le mit froidement dans sa poche.

La rage du comte était inexprimable. Il fit deux pas vers le marquis, les poings fermés, les yeux étincelans ; et pendant une demi-minute que dura sa terrible pantomime, toutes les dames frémirent, et crurent que leur pauvre chevalier allait, cette fois, être pulvérisé. Mais lui, calme et résolu comme s'il eût été à Fontenoy, ne rompait pas d'une demi-ligne, et

faisait courageusement tête à l'orage, ferme comme un roc.

— Donnez-moi ce papier, répéta le comte d'une voix étouffée par la colère; donnez-moi ce papier, ou je le prendrai de force!

— Ah! monsieur le comte, ce papier est là, dans cette poche, et le prendre de force, ce serait un vol. Vous n'oseriez.

— Un vol!... un vol!... Et les poings du comte étaient levés, et ses bras se roidissaient comme s'ils luttaient contre une force qui les poussait en avant. Un vol!... Et vous, monsieur le marquis, vous n'hésitez pas à me voler l'honneur de ma femme au profit d'un autre; car, sans aucun doute, vous intriguez pour quelque autre que pour vous, pour quelque jeune *fat* de vos amis. Mais, monsieur le marquis, nous ne sommes plus au temps de la régence, et nous devons châtier les vieux libertins qui se font entremetteurs.

Et en achevant, le comte s'avancait vers le marquis qui, de son côté, exaspéré par ces dernières paroles, s'élançait à sa rencontre, au

risque de se faire mille fois écraser, quand un jeune homme, M. de Cerny, se jetant entre eux deux, et faisant bravement face au comte :

— Monsieur, lui dit-il, y songez-vous ? battre un vieillard !

— Ah, ah !... Quel est ce nouveau champion ? s'écria Noirmont exaspéré, mais satisfait en même temps de trouver un adversaire à qui parler, et sur qui toute sa rage pût s'épancher à plaisir et sans lui attirer de blâme : — quel est ce nouveau champion ?

— Un homme plus généreux que vous !

— Ah ! vous le prenez sur ce ton !... je devine... C'est votre Mercure que vous défendez... C'est donc à vous que M. le marquis rendait ses nobles services... Vous êtes à bonne école, mon cher monsieur.

— Malheureux homme ! vous me faites pitié... Aussi je ne vous ferai pas la réponse que vous méritez ; car pour moi, vous n'êtes qu'un fou.

— Et vous qu'un fat et qu'un insolent, répliqua le comte en s'élançant vers M. de Cerny

pour le frapper au visage. Mais celui-ci était taillé en Hercule, et arrêtant la main de Noirmont, et la lui serrant comme dans un étau, il le tint un moment en respect; et tandis que les femmes les plus jeunes s'évanouissaient, que les vieilles écoutaient ou observaient avidement, et que les enfans criaient ou pleuraient, on se jeta entre les deux champions, que l'on eut grand'peine à séparer.

— Je le tiens pour reçu, monsieur le comte! s'écria M. de Cerny, en lâchant la main, et pendant qu'on l'entraînait à l'autre bout du salon.

— A merveille, monsieur! vous m'évitez la peine de le donner.

— Eh bien donc à demain!

— A demain!

Et saisissant par le bras sa femme plus morte que vive, Noirmont la poussa hors du salon, et l'entraîna, malgré l'opposition de quelques amis qui, craignant tout pour la malheureuse comtesse, s'efforçaient de la retenir. Mais le

comte méditait dès-lors un autre projet de vengeance ; et il la conduisit jusqu'à sa porte, sans lui dire un mot pendant tout le trajet.

Le lendemain, le duel eut lieu. Le dévouement fut récompensé comme d'habitude. M. de Cerny eut les deux jambes cassées par la balle de son adversaire.

IV

CES crises violentes , ces secousses répétées , détruisaient à la fois le repos et la santé de la pauvre comtesse ; ses forces s'épuisaient , et c'était avec un vague sentiment de désir qu'elle entrevoyait une fin prochaine , sans doute comme un moyen de sortir de cet enfer .

L'idée seule d'abandonner ses enfans la retenait encore , et l'empêchait de se livrer à ce découragement fatal , à ce laisser-aller meurtrier que ,

chez une faible femme, la mort ne tarde pas à suivre : si elle luttait encore, c'était par attachement pour eux.

Le docteur du Pylore qui, malgré sa *sottise*, était au fond un brave homme, faisait tous ses efforts pour raffermir ce qu'il appelait *une santé chancelante* ; et comme il était au nombre des apôtres les plus ardens de la doctrine *antiphlogistique*, et qu'il voyait chez la comtesse de grandes dispositions à l'inflammation, la saignée et les bains, mais surtout les bains, formaient la base du traitement qu'il lui faisait suivre. Sans tenir à la vie, la comtesse ne voulait pas cependant qu'on pût lui reprocher un manque de courage coupable, un indigne abandon d'elle-même : elle se résignait en silence, et suivait aveuglément les ordonnances du docteur.

Elle passait donc une grande partie de ses matinées dans le bain ; et il lui semblait qu'elle y puisait en effet un soulagement à ses maux physiques, et une sorte de calmant et de lé-

nitif pour les douleurs de l'âme. C'est là-dessus que le comte bâtit son odieux projet de vengeance.

Or, un matin, peu de temps après la terrible scène de la lettre, Noirmont était aux aguets dans les environs de la chambre de sa femme. Quand tous les préparatifs du bain furent achevés, et qu'il eut la certitude qu'elle était entrée dans la baignoire, il saisit le moment où Julie sortait de la salle de bain, et la prenant par le bras :

— Suis-moi, lui dit-il.

— Mais, monsieur le comte, madame est dans le bain.

— Je le sais.

— Mais elle m'attendra, elle a besoin de moi.

— Tant pis ! — Tais-toi, et marche.

Et la poussant brusquement devant lui, il la conduisit jusqu'à l'appartement des enfans. Là, le comte ferma les portes, et ordonna à Julie de remplir sur-le-champ une malle de

leurs effets les plus indispensables ; et pendant ce temps lui-même achevait la toilette de sa jeune fille et de l'aîné de ses fils , qui le regardaient d'un air effrayé. Son fils cadet, celui dont la blonde figure avait causé un si terrible orage peu de jours auparavant , était alors auprès de la comtesse. Le comte l'y avait envoyé dès le matin.

En quelques minutes les enfans furent prêts.

— Dites surtout à votre maîtresse de ne pas chercher à me rejoindre ; ce serait vainement : c'est pour toujours que je la quitte ; je ne lui laisse que l'enfant qui est digne d'elle ; et si je l'abandonne , c'est parce qu'elle l'a voulu.

Et chargé de la malle et d'un portefeuille qui renfermait à peu près toute sa fortune , le comte fit descendre ses enfans devant lui , ayant eu soin préalablement d'enfermer la femme de chambre stupéfaite. Arrivé à la porte , le comte trouva sa voiture qui l'attendait , y fit monter ses deux enfans , et se pla-

çant lui-même sur le siège, il fouetta les chevaux, et l'équipage disparut.

Pendant ce temps, Julie n'avait pas perdu la tête. Les momens étaient précieux ; il fallait à tout prix avertir sa maîtresse. Elle essaya d'abord d'enfoncer la porte ; mais voyant que ses efforts étaient vains, elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour de l'hôtel, et appela. Comme on ne venait pas assez vite : — Au feu ! au feu ! cria-t-elle de toutes ses forces. En un clin d'œil toute la maison fut à sa porte, que l'on enfonça. Puis Julie, sans répondre à toutes les questions, sans faire attention aux railleries de ses camarades, qui dans ce moment la trouvaient aussi folle que son maître, Julie traverse la foule, court à la salle de bain, et se précipite vers sa maîtresse en s'écriant :

— Il est parti ! il est parti !

— Qui ?

— M. le comte.

La comtesse était tranquillement étendue dans son bain ; et la tête mollement inclinée

sur ses blanches épaules , le regard vague , elle paraissait rêver avec douleur à un passé plein d'amertume , et à un avenir au moins aussi désolant. En entendant ces terribles paroles elle se leva brusquement.

— Comment ! mon mari est parti !

— Oui, madame , et il emmène les deux enfans.

— Il emmène les enfans !... Mais non, tu es folle, ma pauvre Julie.

Et en achevant , elle se trouva debout machinalement à côté de la baignoire.

— Oh non.... madame.... il m'a enfermée là-haut, et pendant ce temps il les a emmenés dans sa voiture.

La comtesse était déjà hors du bain; et bien qu'on fût au cœur de l'hiver , sans prendre le temps d'essuyer l'eau qui ruisselait à torrens le long de ses membres demi-nus , et sans même dépouiller le linge humide qui la couvrait, elle jette brusquement un manteau sur ses épaules , met la première chaussure venue ;

et les jambes nues, les cheveux en désordre, grelottante, elle se précipite vers la porte de la rue, et interroge la première personne qu'elle rencontre. Elle apprend bientôt que la voiture du comte s'est dirigée vers les Champs - Élysées; aussitôt appelant un cabriolet qui passait :

— A Neuilly, dit-elle au cocher, à Neuilly ! et je te donne deux louis si nous y arrivons avant une voiture jaune qui n'a pas plus de dix minutes d'avance sur nous.

— C'est de l'argent tout gagné, répond le cocher; et le cabriolet part de toute la vitesse du petit cheval normand qui le traînait d'habitude.

Arrivés de l'autre côté de l'arc de triomphe de l'Étoile, sur la hauteur, la comtesse n'aperçut devant elle, sur la longue route qui de ce point s'allonge en ligne droite jusqu'au-delà de Neuilly, qu'une seule voiture qui fuyait dans l'éloignement. Était-ce celle de son mari? La distance ne permettait pas de s'en assurer; mais, dans le

doute il fallait l'atteindre. Chaque coup de fouet que donnait le cocher lui valait une promesse nouvelle. La voiture se rapprochait sensiblement ; et à travers le nuage de poussière qui l'enveloppait, on put bientôt distinguer ses panneaux jaunes ; puis, les formes devenant de plus en plus distinctes, la comtesse ne tarda pas à acquérir la certitude que cette voiture était celle de son mari.

Noirmont, croyant toujours sa femme dans le bain, et satisfait de la réussite de son complot, ralentissait la marche de ses chevaux. En effet, avant que Julie fût sortie de prison, eût pu avertir sa maîtresse, l'habiller, et que celle-ci eût découvert sa piste, et se fût mise à sa poursuite, il comptait au moins avoir gagné Saint-Germain ; et là il devait prendre la poste pour l'Italie.

Tout en repassant dans sa tête ces beaux projets, le comte venait de traverser le pont de Neuilly. Bientôt le cabriolet ne se trouva plus qu'à quelques pas de la voiture qui rou-

lait toujours. Plus la distance devenait moindre, plus les promesses de la comtesse devenaient considérables ; et , au moment où le cabriolet se trouva sur l'un des bas-côtés de la route , à la hauteur de la voiture , et put marcher de front avec elle , madame de Noirmont devait quatre fois au moins ce que sa bourse pouvait contenir.

Mais la voiture fuyait toujours , et la comtesse ne savait quel moyen employer pour l'arrêter. Le comte était certainement loin de supposer que sa femme fût là ; mais cependant ce misérable cabriolet , qui semblait lutter avec lui de rapidité , devait bientôt éveiller ses soupçons. D'un autre côté , le pauvre normand ne pouvait soutenir long-temps une lutte aussi inégale , et devait infailliblement être devancé , dans cette course prolongée , par les deux excellens chevaux du comte. Il fallait donc sur-le-champ trouver le moyen d'arrêter la voiture , ou renoncer à la suivre. Mais ce moyen , quel était-il ? Se montrer , c'eût été se trahir et peut-être

se perdre; car la fuite du comte serait, sans aucun doute, devenue plus rapide que jamais.

La comtesse eut bientôt pris son parti.

— Ton cabriolet, combien vaut-il, dit-elle au cocher?

— Quinze louis au moins, madame.

— Et ton cheval?

— Au moins autant.

— En tout trente louis?

— Oh oui! trente louis, notre bourgeoise; et ce n'est pas cher.

— Eh bien! je te les payerai cinquante louis, mais à une condition: c'est que tu vas accrocher cette voiture, ou te jeter au-devant d'elle, au risque de tout briser.

— C'est-à-dire que le surplus des trente louis doit payer ma peau, dit le cocher en fouettant vivement son normand... Dame! c'est bon marché... mais, ma foi, qui ne risque rien n'a rien.

Et, trouvant que la lanière de son fouet n'accélérait pas assez les mouvemens de sa bête, il se servit du manche.

— Après tout, j'ai déjà versé une dizaine de fois dans les rues de Paris, sans me fouler seulement le petit doigt, et sans que ça m'ait rien rapporté non plus... Ainsi, une fois de plus, et en rase campagne, c'est tout plaisir... ainsi donc, à la grâce de Dieu... Après tout, l'affaire est bonne !... va pour cinquante louis !

Appliquant sur la croupe du pauvre animal la plus terrible volée de coups, le cocher gagna par cet effort désespéré quelques pieds de terrain sur la voiture ; et tout à coup, par une manœuvre habile, se rejetant sur le côté, malgré les cris furieux du comte dont les chevaux étaient lancés (c'était dans la descente de Nanterre), il présenta courageusement le flanc de sa frêle machine au choc du rapide équipage. Le coup fut terrible. Le cabriolet, jeté à dix pas de la voiture, se renversa sur le côté, et le normand resta sur place les quatre fers en l'air.... Mais en revanche un des chevaux de la calèche gisait sur le flanc, et le brancard était brisé.

Noirmont, outré d'une pareille mésaventure, et jeté par la secousse à bas du siège, courait vers le cabriolet, bien décidé à châtier rudement le cocher maladroit, lorsque tout à coup il vit sortir des ruines du malheureux équipage, lentement, et comme si c'eût été un spectre, la comtesse demi-nue, pâle, et se soutenant à peine.

— Vous, madame ! s'écria-t-il d'une voix pleine de honte et de colère à la fois, vous ici !

Et comme la malheureuse femme s'avancait vers lui, il s'apprêtait à la repousser avec sa brutalité habituelle. Mais quand il vit son beau visage couvert d'une pâleur mortelle, et marbré par les gouttes de sang qui tombaient d'une blessure que dans la chute elle s'était faite au front ; quand il rencontra son regard éteint, son regard calme et résigné, il recula, comme honteux de son premier mouvement de colère, et se cacha le visage entre les mains. Cette dernière action de sa femme,

l'air de résignation solennelle , de courage sublime , et de dévouement candide , qui l'anima dans ce moment , lui révélait d'un seul coup toute sa vertu , toute la folie de ses soupçons , et toute l'injustice des indignes traitemens qu'il lui avait fait si long-temps subir. La comtesse fit encore quelques pas en se soutenant à peine ; mais à la vue de ses enfans qui pleuraient , retrouvant toute son énergie et toute sa force de mère , elle courut à eux , et les pressa long-temps sur son cœur.

Une heure après , la voiture du comte , traînée par un seul cheval , rentrait à l'hôtel de la rue de Rivoli ; et près de cet homme muet , sombre , et comme écrasé de remords , rayonnait la figure d'une jeune femme , muette aussi , mourante peut - être , mais radieuse ; car c'était une mère , et une mère qui venait de retrouver ses enfans !

V

Six jours après, les cloches de la petite église de l'Assomption appelaient les fidèles à une cérémonie funèbre. Tandis qu'une foule nombreuse s'y rendait d'un air triste, on entendit une sourde détonation dans l'un des appartemens de l'hôtel que nous connaissons. On y courut sur-le-champ, et l'on trouva, baigné dans son sang, le comte de Noirmont. Il te-

nait encore à la main le pistolet dont la balle l'avait frappé au cœur. C'était une de ces armes que naguère, dans une belle soirée de printemps, il avait étudiée avec tant d'amour, et peut-être celle qu'il avait si soigneusement chargée, dans une autre intention sans doute. Près de lui, sur une table, on trouva un grand nombre de lettres qui lui avaient été renvoyées le matin même. Ces lettres, écrites par la comtesse, étaient adressées au marquis de Loreno. Dans toutes, elle ne paraissait occupée que d'un seul objet, de son mari, et des moyens de calmer son humeur sombre, jalouse, et jalouse si à tort. Elle voulait, n'importe à quel prix, regagner son amour; car, malgré tout, elle l'aimait encore.

Un jour, disait-elle, un jour il ne pourra plus douter de toute mon affection; mais, hélas! peut-être alors sera-t-il trop tard!

Il était trop tard en effet; car lorsque le comte de Noirmont acheva la lecture de ces

lettres, les cloches de l'Assomption annonçaient les funérailles de la comtesse. On sait le reste.

LE DÉFILÉ,

HISTOIRE TYROLIENNE.

— SOUVENIRS DE L. RITCHIE. —

I

Préambule.

Inspruck 1830.

IL y a quelques années, comme je traversais le Brenner, en me rendant d'Inspruck à Bolzano, je profitais de la lenteur avec laquelle notre *caretta* franchissait les pentes escarpées de la montagne, pour prendre les devans, et pour examiner à loisir les sites magnifiques qui nous entouraient.

Quittant la route fréquentée, je gravis long-

temps en droite ligne sur des talus très-inclinés, et je ne tardai pas à atteindre le haut du col. De ce point élevé, en me retournant, j'aperçus au fond du vallon notre voiture qui cheminait péniblement, et qui, perdue au milieu de ces immenses montagnes, semblait un point dans l'espace. Avant qu'elle pût nous joindre, j'avais donc plusieurs heures devant moi : aussi me hasardai-je à sortir de nouveau de la route pour examiner le théâtre des glorieux combats que les patriotes Tyroliens livrèrent, en 1809, aux troupes bavaroises.

Tout en errant à l'aventure, j'étais arrivé au pied d'une longue muraille formée naturellement par un banc de roches escarpées. Une forêt de mélèzes gigantesques la surmontait; et, se prolongeant aussi loin que la vue pouvait s'étendre, formait un superbe tableau. Montant au milieu des rocs éboulés, j'atteignis bientôt le pied de ces beaux mélèzes. De ce point, j'apercevais du côté de Stersing, dans les profondeurs les plus reculées de la vallée,

les murailles blanches d'un village, et son église avec son clocher de métal, étincelant à travers la verdure des bois. Un torrent, sans doute l'un des bras de l'Eisach, se montrait dans l'éloignement; et ses eaux bondissantes apparaissaient de distance en distance, longeant, tantôt une forêt de sapins, tantôt un éboulement de rochers; puis elles se perdaient en bouillonnant au fond du vallon.

Cet endroit était singulièrement triste et solennel; et la vue de ce village éloigné, loin de troubler l'harmonie solitaire de ce beau paysage, tendait, par sa distance, et par la nature impraticable qui nous en séparait, à la rendre encore plus sensible. Sur ces cimes élevées, on pouvait se croire habitant d'un monde différent de celui qui s'étendait sous nos pieds.

Dans une semblable disposition d'esprit, il était assez naturel que notre imagination exaltée par l'histoire de l'héroïque Hofer et de ses braves compagnons, qui, pendant une partie de la

route, avait été le sujet de nos conversations, fût concorder ces souvenirs avec les sauvages beautés de cette admirable nature.

En effet, pendant quelques instans, mon esprit se perdit dans une profonde rêverie; et les ombres des braves et fidèles Tyroliens passèrent devant mes yeux, comme ces formes aériennes qui, dans les rêves de l'aveugle Ossian, surgissent de la terre de Morven, terre féconde en braves, et que recouvrent les forêts!...

Tout à coup, dans ce même moment, un vieux pâtre, qui suivait péniblement un sentier caché sous des broussailles, sortant de derrière un rocher, se montra devant nous avec la soudaineté d'une apparition.

A cette vue, notre esprit se replia sur lui-même, et retomba dans la réalité. Le pâtre, fantôme pendant quelques momens, redevint simple pâtre. Nous lui adressâmes la parole; il nous répondit; et nous vîmes étinceler son œil que couvrait un sourcil grisonnant, lorsque

nous lui parlâmes de la fameuse guerre de la liberté et des combats de 1809 !

Mettant tous nos soins à réveiller ses souvenirs assoupis', à rappeler ses idées éloignées, nous apprîmes bientôt que les lieux qui nous entouraient avaient été aussi le théâtre d'un combat, d'un combat bien sanglant ! Le matin, les hommes du village, que nous apercevions dans la vallée, avaient marché à la rencontre des Bavaois pour leur disputer le passage, et avant le soir, les eaux du torrent, teintes d'un rouge plus ardent que la pourpre du soleil à son coucher, avaient roulé l'angoisse et l'épouvante à travers les demeures de leurs familles éplorées. Ils avaient combattu ! ils avaient vaincu ! c'était là tout. Personne n'avait pris à ces événemens une part plus glorieuse que les habitans du hameau voisin, et personne n'avait laissé moins de souvenirs. Quelques années s'étaient à peine écoulées, et déjà ils semblaient étrangers aux sympathies de leurs survivans !

— Il y eut jusqu'à des femmes qui se mê-

lèrent dans ces affaires, ajouta cependant avec une sorte de rude et méprisante indifférence, notre oublieux cicérone.

— Des femmes !.... sans doute de bien jeunes femmes ! m'écriai-je, dans l'espoir d'obtenir quelque paroles de plus.

— Oui, les jeunes ! répliqua le paysan; et encore celles qui avaient leurs filles ou leurs maris à secourir !

— Et peut-être y en avait-il d'autres qui eussent bien voulu assister à la bataille, si elles l'eussent osé, qui s'aventureraient autour des combattans, qui.....

— Ah ! oui... il y en avait une, une surtout, et elle était bien jeune pour d'aussi terribles épreuves. Mais ce n'était pas la crainte qui, un jour, l'éloignait du combat, ni l'amour de son pays qui, le lendemain, la poussait en avant. Léonore, voyez-vous, était fiancée à l'un de nos compagnons, un beaujeune homme, ma foi !... grand, vigoureux, à l'œil d'aigle, au bras de fer. Il s'appelait Hans.... et aujour-

d'hui..... Mais qu'importe ce qu'il est aujourd'hui, fût-il même feld-maréchal !

Et comme le vieillard se taisait :

— Mais, mon vieil ami, lui dis-je, asseyez-vous ici, et dites-nous ce qui retenait Léonore dans son chalet, si ce n'était pas la crainte, et quel autre amour que celui de son pays pouvait la jeter au milieu des combattans.

Le berger ne voulut pas s'asseoir ; mais enfonçant avec force dans la terre son bâton armé d'une pointe de fer , il réunit ses deux mains amaigries sur le manche recourbé de l'épine noueuse ; et laissant tomber sa tête sur ses mains , et tout son corps se pencher en avant sur ce seul point d'appui , mais avec une aisance et un abandon qui prouvaient bien que c'était de cette façon qu'il aimait à reposer ses membres fatigués, il resta long-temps les yeux fermés , comme pour recueillir ses idées , et il commença lentement le récit suivant.

II

Le Récit.

— LÉONORE, nous dit-il, n'était point originaire de ce pays ; c'était dans les montagnes de la Suisse, à l'ouest du Tyrol, qu'elle avait vu le jour. A peine âgée de seize ans, elle avait suivi dans nos contrées sa mère qui, après un long veuvage, s'était remariée à un Tyrolien, et qui avait quitté son pays pour toujours. Léonore avait un frère jumeau. Ce jeune homme trou-

vant quelque chose de pénible dans cette nouvelle manière de vivre , dans cette sorte d'exil loin de sa première patrie ; et peut-être aussi mécontent d'une alliance qui froissait ses sentimens généreux , ce jeune homme avait quitté notre vallée peu de temps après le mariage de sa mère. Il s'était dirigé vers le nord, et avait pris du service dans les armées bavaoises.

Pendant plus d'une année, Léonore pleura amèrement un abandon aussi cruel. Elle aimait son frère ; elle l'aimait de cet amour de sœur, sentiment profond, épuré, où toutes les tendresses d'une âme de femme se trouvent sanctifiées par le lien de la famille. Avec le temps, ses larmes se séchèrent. Elle apprit les brillans débuts du jeune homme dans sa nouvelle carrière ; et quelquefois, quand l'occasion s'offrait, de légères marques de son souvenir venaient la trouver jusque dans sa retraite écartée, et lui prouvaient qu'au milieu du fracas des armes son frère ne l'avait pas oubliée.

Elle était établie dans nos vallées depuis plus de trois ans , lorsque sa mère mourut. Long-temps inconsolable , aucune distraction ne fut assez puissante pour l'arracher à son désespoir ; et ce ne fut qu'après de longues journées de larmes , que son esprit put s'occuper d'objets étrangers à la perte qu'elle venait de faire , et de sujets qui lui fussent tout-à-fait personnels.

Léonore avait atteint ce moment de la vie , cette époque critique de la maturité des affections humaines , où , amolli par la tristesse , le cœur se laisse facilement aller aux mouvemens tendres et à l'amour. Elle ne tarda pas à aimer ; et bientôt Hans , un de nos braves compatriotes , trouva plus de charme à s'enivrer des sourires et des douces paroles de la jeune fille , qu'à poursuivre au milieu des rochers sauvages l'ours ou le chamois ; et cependant jusqu'alors Hans avait été le plus hardi de nos chasseurs et le tireur le plus adroit de toute la vallée. Jeune et beau , et joignant à cette mâle

beauté de l'homme un cœur aussi vrai que généreux, c'était aux applaudissemens de tous les habitans du hameau que son amour avait été donné et sa main offerte à Léonore, et que la jeune étrangère, que chacun regardait et aimait comme son enfant, et qui passait pour la plus belle des filles de Vallon, avait accepté l'un et l'autre.

Cependant, avant leur union, nos contrées devinrent le théâtre des combats! des combats qu'accompagnaient le meurtre, l'incendie et la vengeance! Le canon gronda comme un tonnerre au milieu de nos montagnes; nos rochers les plus reculés serougirent des feux de la mousqueterie, et notre torrent ne se teignit que trop souvent du sang des combattans, et réfléchit mainte et mainte fois la flamme de nos bivouacs militaires. La guerre, cette chasse ardente, nous enivrait tous!

Mais il y avait dans le village un cœur qui ne pouvait battre à l'unisson de tous les autres; et c'était le cœur de Léonore. Son frère com-

battait dans les rangs des soldats bavarois ; et quoique le régiment dont il faisait partie n'eût pas encore rejoint le reste des troupes qui venaient nous disputer nos rochers et les fruits de nos campagnes, il stationnait près de la frontière, et pouvait d'un moment à l'autre être dirigé sur le Tyrol.

Lorsque Léonore songeait à ces sanglantes collisions, sa raison s'égarait, et alors on l'eût prise pour une folle. Les joues couvertes de rougeur, aux réunions du village, elle écoutait avec des soupirs et des sanglots étouffés les discours de son jeune fiancé, qui d'une voix généreuse enflammait le cœur de ses camarades, mieux que n'eût fait le clairon des batailles ! et dans la solitude elle pleurait, mais comme on pleure quand on ne peut être consolé !

Ne devait-elle pas craindre en effet que la guerre devenant de plus en plus furieuse, de nouveaux régimens ne fussent détachés de la Bavière contre le Tyrol ? En trois jours ces

troupes pouvaient franchir la frontière, et s'avancer par le Brenner, cette route la plus fréquentée de nos montagnes, jusque dans l'intérieur du pays, jusqu'aux rochers que nous défendions. Son frère qui jusqu'ici avait fait partie des corps réservés, serait obligé de marcher avec ces nouveaux détachemens. Dans cette occasion, elle n'avait plus qu'un seul espoir, et un espoir des plus bizarres. Croirait-on en effet qu'elle songeât à voir son frère et à lui parler ? croirait-on qu'elle aimât à se nourrir de ces idées, et qu'à chaque heure de la journée ce fût là son unique consolation, son rêve favori : le voir, lui parler ! Mais aux yeux de ses compagnes, des projets aussi étranges devaient nécessairement être regardés comme autant de preuves de folie. Comment, en effet, songer sérieusement à découvrir un soldat au milieu d'une troupe de plusieurs milliers d'hommes, s'avancant en colonnes profondes, et livrant à chaque pas des combats acharnés contre les recrues tyroliennes qui lui dispu-

teraient le terrain pied à pied? Comment ensuite s'imaginer que dans une rencontre aussi soudaine, elle pourrait amener le jeune soldat à désertier noblement ses drapeaux pour la cause de l'honneur et de la liberté? Assurément c'était là de la folie.

Cependant ces idées bizarres préoccupaient singulièrement Léonore. Dès le lever du soleil elle quittait sa cabane écartée, et passait de longues journées et souvent des nuits entières, à veiller sur les moindres sentiers de la montagne. Sombre, parlant peu, elle ne prenait que la quantité d'alimens nécessaire pour soutenir son existence; et si, vaincue par la nature, elle tombait quelquefois dans une sorte de sommeil ou d'engourdissement fébrile, peu de minutes après elle se réveillait brusquement, sans être reposée, et se reprochant amèrement sa faiblesse et sa négligence d'un moment.

Par degrés, elle acquit une connaissance approfondie de toutes les sauvages localités de cette partie de la montagne, une connaissance que

personne n'avait encore possédée comme elle.

Notre vallée, sur ces entrefaites, vit affluer dans ses profondeurs les rangs des guerriers. Hofer et ses braves compagnons s'y étaient réunis en grand nombre pour défendre les défilés de Brenner, et conserver libre, le plus longtemps possible, la route élevée qui conduit dans l'intérieur du Tyrol, et du Tyrol en Italie.

Léonore était sans contredit la plus vigilante, et l'on peut dire la plus adroite des sentinelles tyroliennes. Ses facultés s'étaient développées par l'exercice et l'expérience, et se trouvaient exaltées par les sentimens les plus puissans et les plus saints qui puissent faire battre un cœur de femme. Les passages les plus fréquentés de la montagne, et ceux surtout par lesquels elle supposait qu'une troupe considérable pourrait pénétrer, étaient peut-être moins l'objet de sa sollicitude que ces petits sentiers détournés qui, s'élevant sur les pointes les plus escarpées, entre les rochers les plus abruptes, ne sont guère visités que par les pâtres ou par les

chasseurs de chamois. Elle conjecturait qu'après la sanglante expérience que l'ennemi avait faite récemment, lorsque l'élite de ses troupes, qui s'avançait imprudemment sur le grand chemin d'Innsbruck, avait été écrasée sous les roches roulées du haut des monts, il s'efforcera, à l'avenir, tout en occupant les principales routes de la montagne, de détacher sur ses flancs, et par les plus petits sentiers, quelque troupe alerte et aguerrie, qui tout ensemble éclairerait ses ailes et envelopperait les Tyroliens peu nombreux. Si on se décidait à cette manœuvre, elle pensait que le régiment de son frère serait, selon toutes les probabilités, choisi pour la mettre à exécution. Il était en effet presque entièrement composé de montagnards, et principalement de ces Suisses accoutumés dès leur enfance à lutter contre l'escarpement des rochers et la fougue des torrens.

Bientôt elle eut acquis l'intime conviction qu'il n'existait point de sentier écarté, par lequel une colonne détachée pour une semblable

expédition, pût espérer de pénétrer, qui ne lui fût parfaitement connu : c'était là l'important résultat de ses études et de sa vigilance opiniâtre.

III

La Sentinelle.

CEPENDANT on ignorait encore si les troupes bavaroises avaient quitté Inspruck, et marchaient vers le Brenner; mais de moment en moment on s'attendait à apprendre leur invasion. Aussi Léonore, plus vigilante que jamais, se rendait sur la montagne dès l'aube la plus matinale. Là, cachée par des bruyères et quelques touffes de rhododendron ou de mé-

lèse, elle s'asseyait sur un pic élevé, du sommet duquel elle apercevait le défilé en entier, sans pouvoir être elle-même aperçue.

Un matin que le soleil apparaissait à peine à l'horizon comme un point d'or, et que tout était silence et solitude autour d'elle ; un matin que, debout sur sa roche, elle promenait autour d'elle un regard actif et pénétrant, à la longue, elle aperçut un chamois qui bondissait sur quelques rocs éloignés, et elle crut remarquer dans les mouvemens de cet animal une sorte d'inquiétude qui laissait soupçonner qu'il avait aperçu la forme ou entendu les pas d'un être animé, d'un homme peut-être ? Une autre heure s'écoula ; et en effet, une figure d'homme se montra dans la direction qu'avait suivie le chamois. Cette figure solitaire s'appuya contre un arbre, parut réfléchir un moment ; et s'asseyant ensuite sur une roche, elle garda pendant près de deux heures la plus parfaite immobilité. On eût dit un berger qui se serait endormi en gardant son troupeau ca-

ché au fond du ravin. Inquiète cependant, Léonore l'examinait avec attention, quand tout à coup l'étranger se leva et disparut.

Peu de momens s'étaient écoulés, lorsque Léonore revit la même figure qui se rapprochait lentement du petit défilé où elle-même était cachée. L'inconnu avait revêtu le costume d'un montagnard de la classe la plus pauvre, et semblait muni de tout l'attirail d'un pêcheur. Bientôt il s'étendit tranquillement sur le bord du torrent, et la ligne à la main, il ne sembla plus occupé qu'à gagner son dîner avant que le soleil, arrivé au zénith, eût détruit toute probabilité de succès. Enfin, quand l'heure de midi fut venue, et que toute la nature parut accablée sous le poids morne et pesant de la chaleur, le pêcheur se leva vivement, jeta autour de lui un regard prolongé, et n'apercevant aux environs aucune créature animée, il s'élança rapidement de l'autre côté du ravin, et s'enfonça dans la forêt. Ce n'était cependant ni pour chercher sous son ombre une douce fraîcheur,

ni pour sommeiller pendant ces heures les plus chaudes de la journée sous l'abri des chênes et des mélèzes, qu'il se dirigeait de ce côté; car, toujours en mouvement, après s'être montré un moment à une place, l'étranger apparaissait bientôt à une autre; traversant le torrent en bondissant de rocher en rocher; descendant dans les ravins les plus profonds, et gravissant ensuite sur des monts assez élevés pour que par instant sa personne parût se détacher à l'horizon sur l'azur du ciel. Quand il eut atteint la forêt, l'active sentinelle le vit plus d'une fois à travers les clairières, se glissant légèrement d'un sapin à l'autre. Plus d'une fois il fut invisible pendant des heures entières; mais lorsqu'il reparaisait de nouveau, il s'était toujours rapproché de la place où se tenait Léonore.

Bientôt le soleil s'abaissa lentement derrière le rideau violâtre des montagnes, et le manteau du soir tomba tristement sur les vallons d'alentour. Léonore continua toujours à veiller;

et quand la nuit l'environna tout-à-fait, elle observait tout encore, mais plutôt avec les oreilles qu'avec les yeux. Un moment elle se crut seule; mais bientôt la lune tardive montant dans les cieux, elle put se convaincre que l'ombre errante rôdait toujours autour d'elle. Bientôt, en effet, ses oreilles exercées purent reconnaître le bruit des pas d'un homme, et le craquement des branches que l'inconnu saisissait en gravissant la montagne à travers les arbres et les rocs éboulés. Mais dans ce moment le ciel se couvrit de nuages tellement épais, que la lune, quoique parvenue au tiers de sa course, ne lui prêta plus assez de lumière pour observer ces tentatives inquiétantes. Tout à coup le bruit des pas résonna à peu de distance. Léonore acquit la certitude que l'espion était près d'elle, et qu'avant peu de minutes il allait la joindre. Elle ne pouvait plus en douter : cet inconnu était à la recherche du passage caché sur lequel elle veillait avec tant de sollicitude : encore quelques moments ; et ce passage allait être découvert.

Le rocher derrière lequel la Tyrolienne s'était cachée semblait placé au fond de la vallée comme une barrière infranchissable; et jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'endroit même où elle se tenait couchée, il était impossible de deviner ni même de conjecturer qu'un passage étroit s'ouvrît à sa base, et, longeant le ravin, conduisît de l'autre côté de la montagne.

Léonore ne perdit pas sa présence d'esprit ordinaire; et, retenant son souffle, elle regardait à travers une crevasse ouverte entre deux rochers mal assemblés, et qui jusqu'ici lui avait servi comme une fenêtre pour ses observations journalières, quand tout à coup elle entendit à quelques pas d'elle un son ressemblant à la respiration pantelante d'un homme ou d'un animal qui s'avancait en courant de son côté. Mue par une irrésistible impulsion de terreur, elle se rejeta d'abord en arrière; mais bientôt maîtresse de ce premier mouvement, et saisissant une branche, elle se pencha tout entière sur le précipice, et regarda au-dessous

d'elle dans le défilé, à l'endroit même où le bruit s'était fait entendre.

Dans ce moment la lune, déchirant le voile des nuages qui l'enveloppait, illumina soudainement d'une lumière aussi vive que celle du jour, la place vers laquelle ses regards s'étaient dirigés. Là, un homme se tenait debout, le visage tourné de son côté. Il paraissait en proie à une vive agitation. Le bruit que la jeune fille avait fait en s'élançant vers le précipice, avait sans doute donné l'alarme à l'étranger; car à sa vue, il porta rapidement la main sur la crosse d'un des pistolets placés à sa ceinture.

Mais Léonore était muette, immobile, et son cœur battait violemment. Un seul regard lui avait tout appris. Cet homme, dont pendant tout le jour elle avait observé les démarches avec tant de soins; cet étranger, qui lui paraissait si redoutable pour son pays, c'était l'homme qu'elle avait si long-temps pleuré, si long-temps regretté... c'était son frère!

Le premier mouvement qui l'anima fut ce

tressaillement d'amour et de tendresse , naturel dans de pareilles rencontres : c'était son frère , son frère jumeau ! Elle crut un moment avoir aperçu sa propre image retracée par le miroir de quelque lac sombre , dans lequel son ombre et celle du rocher qui la portait , se seraient subitement réfléchies.

Quels furent les sentimens du soldat bavarois dans une telle rencontre ? On l'a toujours ignoré. . . . Mais , à en juger par le triste et silencieux regard qui servit comme de langage à ces deux âmes , il est probable que le frère sympathisait avec la sœur. Un moment il demeura sans mouvement , comme s'il eût été frappé de la baguette d'un magicien , ou qu'un étonnement superstitieux eût maîtrisé toutes ses facultés ; mais dans l'instant qui suivit , un faible coup de sifflet s'étant fait tout à coup entendre dans l'éloignement , et la lune ayant retiré sa lumière aussi subitement qu'elle l'avait répandue , l'espion se laissa glisser doucement sur les pentes de la vallée , et disparut sous le couvert

de la forêt , sans avoir prononcé une seule parole.

Pendant les momens qui suivirent , Léonore jeta de tous côtés d'avidés regards ; mais son œil ne pouvant percer les ténèbres répandues sur la montagne , et tout se taisant autour d'elle , elle se hasarda à prononcer à haute voix le nom de son frère ; puis elle l'appela à grands cris. Mais les échos opiniâtres de la montagne lui répondirent seuls ; et quand les derniers sons de sa voix eurent expiré au fond des solitudes les plus reculées , elle se leva en versant des torrens de larmes , et s'abandonna à toutes les angoisses de la douleur.

Qu'allait-elle devenir ? que devait-elle faire ? Laisserait-elle les Bava-rois pénétrer par ce sentier qu'elle seule connaissait ? les verrait-elle indifféremment se précipiter dans la vallée de son adoption , et y mettre tout à feu et à sang ? Abandonnerait-elle la sainte cause à laquelle la vie et l'avenir de son amant étaient consacrées ?... ou bien trahissant son frère , son frère unique,

le livrerait-elle à des ennemis altérés de vengeance ?

Il se mêlait à cette lutte du devoir et du sentiment quelque chose de ce même esprit d'honneur national, de cet amour-propre de famille qui peut ennoblir jusqu'au vil trafic que le Suisse fait de son sang. Au milieu de son désespoir, elle se sentait heureuse du choix que les chefs bavarois avaient fait de son frère pour une tentative aussi hasardeuse.

Quoique jeune encore, il avait donc acquis une bien haute réputation de courage et de fidélité, pour qu'on l'eût choisi entre tant de braves, et qu'on lui eût confié la périlleuse entreprise d'explorer ces montagnes, et d'ouvrir à travers mille dangers une route à ses camarades. Peut-être lui-même devait-il diriger l'attaque d'une troupe d'enfans perdus.

Et puis le cœur de Léonore, ému par la vue récente de son frère, battait pour lui, comme le cœur d'une mère pour son fils unique. Comme il avait grandi depuis le dernier jour où elle

l'avait vu ! qu'il était devenu vigoureux ! que de noblesse , de bravoure et de beauté se peignaient dans son regard ! Ces pensées l'ému-
rent délicieusement , et des larmes d'amour et d'orgueil coulèrent de ses yeux.

IV.

L'Avis.

LES pleurs de la jeune fille n'affaiblirent pas la résolution qu'elle avait formée intérieurement... Quittant le poste qu'elle occupait, elle traverse rapidement la forêt au milieu de la nuit, et va frapper à la fenêtre du chalet où Hans se reposait des fatigues de la journée.

Quand le jeune homme aperçut dans les ténèbres le visage pâle de sa bien-aimée ; quand

il vit sa robe flottante éclairée par les lueurs bleuâtres de la lune mourante, et ses cheveux en désordre répandus sur ses blanches épaules, il pensa qu'un esprit lui apparaissait, et, murmurant une prière à la vierge des douleurs, il fut sur le point de défaillir.

— Rassurez-vous, lui dit Léonore; revêtez vos habits, prenez vos armes et suivez-moi à l'instant dans la montagne.

Puis, s'asseyant sur un banc auprès de la porte du chalet, et appuyant sa tête contre la muraille, elle se reposa en silence, jusqu'à ce que son fiancé fût prêt à la suivre.

Lorsque Hans sortit, Léonore se leva sans prononcer une parole, et marchant devant lui, elle se dirigea rapidement dans les ténèbres, vers la place où elle avait aperçu son frère : c'était à quelques milles de distance. S'arrêtant dans le défilé écarté :

— Hans, lui dit-elle, ce n'est pas le moment des longues explications; les Bavarois sont proches et plus proches que vous ne pouvez vous

l'imaginer. Ils ont décidé, je le sais, que pendant que leurs forces principales s'empareraient de la grande route, un de leurs détachemens tournerait les rochers, et, comme un vautour affamé, tomberait sur les Tyroliens du sommet de leurs propres montagnes. Mon frère fait partie de ce détachement (et quelque chose me le dit), il se trouve peut-être à sa tête.

Elle n'avait pas achevé, que Hans, à qui ce passage était encore inconnu, s'élançant au milieu des rochers qu'elle lui avait montrés, s'était déjà assuré de la possibilité de franchir la montagne de ce côté.

— Vous avez sauvé votre village, Léonore, et peut-être votre pays ! s'écria-t-il en se rapprochant de la jeune fille.

— Ecoutez, Hans, j'ai quelque chose de plus à vous dire.

— Dites-le moi tandis que nous marcherons : prenez mon bras, et dirigeons-nous vers ces rochers que je veux visiter dans toute leur étendue.

due ; prenez mon bras , et avançons aussi rapidement que vos forces vous le permettront.

— Je veux vous parler ici ; je ne vous suivrai pas , je suis épuisée de fatigue ; et d'ailleurs je pourrais vous suivre dans ces rochers , que je ne le voudrais pas : je vous l'ai dit , mon frère peut se trouver là , car il fait partie du détachement bavarois. Grand Dieu ! si vous ou si quelqu'un de vos compagnons le frappaient , s'il était blessé , ou si l'on touchait seulement à l'un des cheveux de sa tête chérie!...

— Léonore , quelle idée vous occupe ? que voulez-vous dire ?

— Ecoutez. Et s'agenouillant sur la roche vers laquelle elle s'était élancée , et levant les mains vers le ciel :

— Si l'on verse une seule goutte du sang de mon frère , je jure !....

— Ah ! Léonore , ne jurez pas , je vous en supplie !

— Hans , lui répondit-elle avec emphase , je le sais , vous agirez comme un homme de

cœur, et comme un Tyrolien doit agir; mais moi aussi, j'ai un devoir à remplir. Écoutez-moi : si cet avertissement que je viens de vous donner doit devenir fatal au fils de mon père, à mon unique frère, à mon frère jumeau, puisse le ciel s'unir à l'enfer pour venger le sang répandu ! le sang de notre famille ! Hans, ce serait un grand malheur que la perte d'un bras comme le sien, et comme sœur ne dois-je pas l'assister autant qu'il est en moi, de mes prières et de mes larmes ? Mais, ami, je le sais, tu es aussi tendre que brave ! Je sens que si tes yeux s'arrêtent sur son visage, cette parfaite image du mien, tu songeras (et elle laissa son amant la presser dans ses bras, tandis que sa voix se perdait dans les sanglots qu'elle ne pouvait plus long - temps contenir), tu songeras qu'il est le frère de ta Léonore !...

— Que le ciel m'abandonne ! s'écria Hans, si, le rencontrant dans la mêlée, je trouvais pour lui, dans mon cœur, autre chose que de la miséricorde ou de la pitié !...

Il achevait à peine , que le retentissement d'une canonnade éloignée annonça l'approche de l'ennemi. Le jour commençait à poindre, et les Bava-rois attaquaient sans doute les avant-postes tyroliens. Hans pressa sa maîtresse sur son cœur , baisa sa joue pâle et triste , et s'élança à travers les rocs au rendez-vous donné à ses camarades.

Lorsque le jeune soldat arriva au quartier-général des Tyroliens , le plus grand trouble y régnait. Andreas Hofer, le héros paysan , le brave des braves , le saint du Tyrol , était entouré de toute la troupe de ses courageux compagnons : Eisnacker , Specbacker , Haspinger. De momens en momens , quelque nouveau messager arrivant auprès du général en chef , les mouvemens des Bava-rois lui étaient aussi clairement annoncés que si leurs forces eussent été en vue.

Dans tous les rangs régnait un seul sentiment , un impatient désir de combattre , de se sacrifier pour la patrie , et de venger l'injure

faite à leurs ancêtres et à leur indépendance nationale , le jour où on leur avait ravi leurs antiques franchises , et où l'on avait rasé leur vieux château du Tyrol. Quelques petits corps avaient bien été détachés pour inquiéter l'ennemi , et donner de l'hésitation à sa marche , à son entrée dans la gorge. Mais cependant on avait arrêté que le gros des combattans attendrait les Bavares de pied ferme , et tenterait les hasards d'une bataille décisive dans la position avantageuse que l'on occupait alors. Ces circonstances et ces déterminations furent cause du peu d'effet que la nouvelle apportée par Hans produisit sur les chefs.

Il ne s'appuyait que sur le récit d'une jeune fille , qui , dans le village , passait pour un peu folle , et qui , de plus , avait un frère au service de la Bavière. D'un autre côté , Hans avait été trop heureux en chasse , en amour , ou aux exercices du tir , pour ne pas s'être fait un grand nombre d'envieux , et peut-être même d'ennemis. On ne répondit à ses conseils et à ses pro-

positions que par l'ordre d'aller rejoindre les détachemens qui escarmouchaient à l'entrée du ravin, ou d'attendre le combat comme eux tous l'attendaient.

— Vous vous repentirez assurément de n'avoir pas suivi mes conseils, s'écria le chasseur de chamois; mais quoique les affaires de mon pays soient conduites par des hommes inhabiles et sans expérience, je ne dois pas l'abandonner pour cela, et je cours placer la poitrine d'un homme brave et dévoué entre les baïonnettes des tyrans, et les malheureux que votre imprudence va sacrifier. Et enfonçant son chapeau sur ses sourcils, il se retira sans ajouter une parole.

Peu d'instans après avoir quitté l'assemblée des chefs, Hans, précédé de Moos, son chien favori, entra d'un air sombre et résolu dans le chalet où la malheureuse Léonore était assise seule et pleurait.

— Léonore, dit-il en lui prenant la main, et en jetant un regard triste sur la pauvre fille pâle

et immobile comme un beau marbre antique... Léonore , si les nouvelles que vous venez de me donner sont vraies , vous ne me verrez peut-être plus ! Léonore , au moment de vous quitter , je veux vous confier à un ami fidèle , à mon vieux compagnon de chasse , à mon bon Moos. Il ne doit pas me suivre dans la montagne. Au moment du combat son courage me serait plus nuisible qu'utile. Je craindrais qu'une balle ne vînt le frapper... Si je succombe , prenez-en soin par amour pour moi ; qu'il vous rappelle son maître !... Le pauvre Hans qui vous aimait tant. Pensez qu'après son pays , vous lui aurez été plus chère que toute autre chose au monde !

Puis , essuyant une larme , il baisa les joues pâles de la jeune fille , et sortit brusquement.

— Hans ! Hans !... cria-t-elle avec terreur , en s'élançant sur ses pas , songe à ta Léonore !... Rappelle-toi que ta vie , c'est ma vie !...

— Adieu ! adieu !... Et le Tyrolien lui faisant un dernier signe de la main , disparut derrière un rocher. Le chien fidèle poussa un hurlement

de douleur et de reproche, comme s'il eût voulu ralentir la fuite de son maître; et Léonore, tombant à genoux devant l'image de la Vierge, chercha dans la prière des consolations à son désespoir.

Le jour s'avavançait rapidement. Léonore, calmée un moment par ces religieuses pratiques, ne tarda pas à retomber dans sa douleur, et à se perdre dans un chaos de noires pensées. Des rêveries effrayantes l'assiégeaient comme autant de spectres. Un moment elle crut entendre un murmure éloigné, un cri peut-être, qui arrivait du fond du ravin! elle prêta une oreille attentive, mais tout se taisait aux environs.

A la fin, le tourment de l'incertitude lui paraissant trop cruel, elle se précipita vers la porte, résolue à suivre son amant et à partager son sort.

Toutefois, au moment de franchir le seuil, un mystérieux pressentiment parut l'arrêter. Elle recula, comme saisie d'épouvante; et quand

elle porta la main à la clef de la porte, un tressaillement nerveux la saisit, et ses jambes refusant de la porter, elle n'eut point assez de force pour faire un pas de plus et sortir de la cabane. Elle retomba sur son siège, immobile, et dans un état de désespoir voisin de l'insensibilité, de la mort peut-être. A voir son regard fixe et son effrayante pâleur, on l'eût prise pour l'image du malheur sans espérance.

Un hurlement du chien de Hans, qui retentit dans tout le chalet, la tira tout à coup de cet état d'accablement. Le bon animal voyait son désespoir, et attachant ses yeux pleins d'une douleur intelligente, sur les yeux baignés de larmes de la pauvre Léonore, on eût dit qu'il partageait sa douleur.

Dans ce moment le souvenir de son frère se représenta tout à coup à l'esprit de la jeune fille; son cœur battit avec une affreuse violence, et elle se reprocha son indifférence comme un crime : car depuis le départ de Hans son anéantissement avait été si profond

qu'elle avait presque oublié qu'elle eût un frère.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle d'une voix déchirante , si je l'avais trahi ! si j'avais vendu le sang de mon frère pour un baiser ! Oh non ! un si grand malheur n'est pas possible. Mais alors que m'annoncent les hurlemens douloureux de ce muet témoin de mes pleurs ? Parle ; as-tu vu son esprit ?..... Et le chien poussa un gémissement sourd , lécha ses pieds , et se traîna en rampant vers la porte toujours fermée.

— Je te rendrai la liberté , lui dit-elle , mais à une condition , à la condition que tu dirigeras ma course vers le meurtrier de mon frère. Puisse ma voix retentir à son oreille comme le cri de vengeance , comme l'arrêt qui condamne l'assassin ! qu'il voie mon visage désolé et qu'il meure !

Et en achevant , elle ouvrit la porte. Ses joues ardentes étaient colorées d'une rougeur fébrile , et une lumière sombre , frénétique , étincelait dans son regard. Mais lorsque le

chien se fut élançé au - dehors avec de joyeux aboiemens, elle se laissa retomber sur sa chaise, et s'abandonna, dans son délire, à une crise pleine de cris entrecoupés, de sanglots et de rires furieux, si bruyans, que tout le village pouvait l'entendre!

V

L'Embuscade.

PENDANT ce temps, Hans, chargé de ses armes accoutumées, c'est-à-dire de la carabine et du sabre, avait suivi le sentier, à peine tracé, qui conduisait au passage secret. Arrivé à l'entrée du défilé, il se coucha à plat ventre sur le rocher, théâtre ordinaire des observations de Léonore, et pendant plus de deux heures il attendit le moment favorable pour

frapper les guides bavarois lorsqu'ils s'avanceraient de son côté.

Il était sûr de sa bonne carabine ; et une fois ses cartouches épuisées , il se proposait de se jeter à l'entrée du passage, le sabre à la main, et de le disputer à l'ennemi aussi long-temps que ses forces le lui permettraient. De cette façon , il espérait donner d'abord l'éveil à ses camarades par l'explosion de ses armes , et leur laisser ensuite le temps d'accourir à la défense de ce point important , tandis qu'il combattrait le sabre au poing. Son espoir était d'autant mieux fondé, que, dans ce sentier fort resserré, ses adversaires ne pourraient combattre qu'un à un.

Cependant les heures s'écoulaient, et l'ennemi ne se présentait pas. De temps en temps, poussés par le vent du nord, de gros nuages couvraient la cime des montagnes, et la pluie tombait alors avec tant de violence, que l'on eût dit que le ciel se confondait avec la terre.

Hans commença à douter de l'exactitude des

informations que Léonore lui avait données ; et bientôt , quittant sa retraite , il s'enfonça dans un fourré de sapins et de mélèzes , décidé à explorer le ravin jusqu'à son point de jonction avec la vallée principale , et de s'assurer par-là de la présence des Bavares ou de l'erreur de la jeune fille.

Il marchait depuis quelques momens sous le couvert de la forêt , s'arrêtant d'instans en instans , et regardant de tous côtés avec un soin plein d'inquiétude ; semblable à la bête fauve que les chiens ont dépistée et que traquent des chasseurs , lorsqu'un bruit sourd et confus , parti du fond du vallon , arriva à son oreille , et le convainquit de l'approche du danger.

De temps en temps une voix plus éclatante dominait les autres , et paraissait donner les ordres. Des hommes étaient là ; il n'en devait plus douter. Une haute barrière de rochers qui longeait le ravin , les cachait à ses regards. Sans doute ils s'avançaient péniblement le long des eaux fougueuses du torrent , si

toutefois la dernière sécheresse, interrompue seulement depuis quelques heures, laissait encore assez d'espace sur ses bords pour qu'un détachement aussi nombreux s'y hasardât sans danger : mais enfin ils s'avançaient !

Comment donc s'opposer à leur marche ?

La forêt s'étendait comme une ceinture, de la place où Hans avait résolu d'attendre l'ennemi de pied ferme, jusqu'à l'endroit où il le supposait dans ce moment. Ses communications étaient donc assurées ; et quand même cet espace eût été plus découvert, il était assez probable qu'une pluie aussi violente et aussi soudaine avait mouillé le bassinet des fusils bavarois, de toute manière moins complètement équipés que les chasseurs tyroliens. D'après cette réflexion, Hans se décida sur-le-champ à se laisser glisser le long des pentes du ravin, pour gagner les rochers, et pour s'assurer, à travers leurs interstices, des forces auxquelles il aurait à disputer le passage. Dans cette périlleuse entreprise, il se confiait tout

autant à la justesse de son fusil de montagnard, qu'à la vitesse de sa course.

Il avait atteint la limite de la forêt, quand une pente horriblement rapide, que la pluie avait ravagée, et entièrement dépouillée de la végétation qui la recouvrait, se présenta devant ses pas.

Pendant qu'il s'assurait de la possibilité de franchir assez rapidement un aussi grand espace pour n'être point aperçu par ceux qu'il supposait être au fond du vallon, une branche d'arbre sur laquelle il s'appuyait, se brisa tout à coup entre ses mains. Hans fut précipité involontairement, et sans pouvoir prendre toutes les précautions nécessaires pour n'être point découvert, du haut du ravin jusque sur une plate-forme de rochers, où il arriva prompt comme une pierre qui, détachée de la montagne, aurait roulé dans le vallon. Dans sa course, ou plutôt sa chute rapide, il ne put jeter qu'un seul coup d'œil sur les bords du torrent ; mais c'était assez de ce coup d'œil pour

l'effrayer sur l'avenir réservé à sa malheureuse patrie. Près de mille hommes se déployaient dans le fond du ravin. Ils marchaient sur la rive du torrent avec autant d'ordre que si leur route eût été parfaitement tracée. Leurs mousquets étincelaient sur leurs épaules ; et à l'éclat de leurs armes , à leur équipement complet , et à leur apparence formidable , on ne pouvait douter que chacun de ces soldats ne fît partie d'une troupe d'élite.

Les hommes qui formaient l'avant-garde du détachement, et s'avançaient en éclaireurs, s'aperçurent bien de la chute d'un corps étranger ; mais ce n'était sans doute qu'un fragment de rocher que la pluie , qui tombait toujours avec violence , avait détachée de la montagne. Ce fut là du moins ce qu'ils supposèrent.

Cette circonstance toutefois donna lieu à une discussion assez tumultueuse pour que le jeune Tyrolien , malgré l'intervalle qui le séparait de ses bruyans ennemis , pût distinguer le sens de leurs paroles.

Bientôt la querelle s'échauffant, le cri de *halte* se fit entendre distinctement. Il fut répété de compagnie en compagnie, et toute cette troupe s'arrêta.

— Mille démons ! dit une voix rude qui parlait du milieu de la compagnie, je ne veux pas aller plus loin. Je suis éreinté comme une rosse, trempé comme une soupe, aveugle comme une taupe. Je ne veux pas aller plus loin ! Tonnerre du ciel !... que venons-nous faire ici, quand nos camarades sont à la besogne de l'autre côté de la montagne ! Eux du moins se battent et ont à déjeuner.

— Et puis, ajoutait un autre, si nous arrivons (et le diable sait si nous arriverons jamais), si nous arrivons lorsque le passage principal aura été forcé, une poignée de ces Tyroliens, qui nous surprendrait dans un pareil coupe-gorge, aurait bon marché de nous, et quelques misérables paysans suffiraient pour nous écraser et nous hacher en morceaux.

— Ce n'est pas tout, cria un troisième, nous

devons connaître les ruses de ces maudits paysans ! ignorans qu'ils sont des lois et des usages de la guerre, ils ne font pas plus de cérémonie pour descendre un brave officier que pour abattre un ours ou un loup. Maintenant, écoutez, car voilà toute l'affaire. Si notre guide est tué tandis que nous nous dirigeons vers ce point, qu'il appelle la *porte* du défilé, le diable viendra-t-il nous l'ouvrir, cette porte ? nous en donnera-t-il la clef, morbleu ! et puis, voyez donc !... si notre général ne se croit pas assez fort, quand nous sommes avec lui, pour battre l'ennemi sur une belle route, et s'il faut encore qu'il l'attaque par ces maudites montagnes, que pourra-t-il faire sans nous ?... En deux mots, si ce soir nous ne soupons pas à Sterzing, tonnerre et éclairs ! où souperons-nous ? Chez le diable, sans doute !...

Un long et bruyant murmure d'assentiment suivit ce discours, que Hans avait entendu sans en perdre une parole. A demi penché sur sa carabine, il attendait un moment favorable

pour ajuster ce guide dont on venait de parler, ce guide à la vie duquel était attaché le succès de l'expédition, et peut-être même les destinées de toute cette guerre. Il gagna, en rampant, un point élevé, du haut duquel, avec un seul mouvement de tête, il pouvait découvrir en entier la partie du ravin qui s'étendait au-dessous de lui.

Un inconnu, le guide sans doute, faisait alors signe à tous ces hommes tournés de son côté, de lui prêter un moment d'attention ; et il semblait supplier cet auditoire mutiné de faire silence seulement pendant quelques minutes.

Hans suivait tous ses mouvemens avec une étude patiente et fatale, quand tout à coup, s'élançant sur un roc isolé qui dominait le torrent, cet homme se tourne vers sa troupe, et d'une voix pleine de colère ironique et de mépris :

— Camarades ! s'écrie-t-il, vous trouvez le temps long, je le conçois ; mais vous ai-je trompés ? vous avais-je promis d'arriver plus tôt ? Consultez vos montres, et vous verrez que

nous n'avons point passé l'heure. Ce sont peut-être les difficultés du terrain qui causent votre impatience, et vous font paraître la route plus longue que vous ne l'auriez désiré. Quant à la distance, je puis vous jurer par le saint nom de Dieu, qu'avant que nous ayons encore fait six cents pas, je pourrais vous montrer avec le doigt la sortie du défilé. Il est vrai que jusqu'à ce moment votre salut dépendra du mien; mais ne voulez-vous pas courir pendant vingt minutes au plus une chance qui rend la victoire assurée? Je vous le répète, je ne vous demande que vingt minutes; ce temps écoulé, je consentirai joyeusement à ce que chaque homme qui ne se souciera pas de marcher en avant, s'en retourne en liberté: nous tâcherons de ne pas donner à une telle conduite le nom de désertion ou de trahison. Mais, en attendant, comme je puis être tué d'un moment à l'autre, et que votre vie à tous dépend de la mienne, voilà suffisamment de paroles. Que ceux qui ont oublié leur courage en route s'en

retournent le chercher ; quant aux braves gens, qu'ils me suivent ! En avant ! et vive la Bavière ! »

Hans appuya sa joue sur le fusil, et s'approchant des bords du rocher, le dirigea du côté d'où partait de la voix de l'étranger, s'apprêtant à l'ajuster : mais l'orateur avait déjà changé de place, et de nouveau toute la colonne ennemie était en mouvement.

Le Tyrolien quitta le poste qu'il occupait ; et se glissant entre les arbres, courut s'embusquer derrière un roc énorme qui se trouvait à une vingtaine de pas plus loin. Ayant établi une percée pour son œil et pour son fusil à travers la mousse et les broussailles qui couronnaient la roche, il put voir son adversaire entièrement à découvert. Mais le mousquet que le Bavarois portait sur l'épaule garantissait son cou ; son bonnet était couvert de métal comme un casque : en le visant au corps, le coup pouvait être détourné par ses armes et ne faire qu'une blessure légère. Hans releva encore son fusil, et marchant parallèlement à la

troupe ennemie, attendit pour tirer son homme qu'il pût le faire à coup sûr.

Dans l'instant qui suivit, le guide fut entouré de ses camarades, et complètement caché par un gros de soldats bavarois.

A quelques pas de là, le chemin quittait le bord du torrent, et franchissait la ligne de rochers. Encore une bien petite distance, et l'espion atteignait l'endroit qu'il avait indiqué à ses camarades comme le terme de leur expédition, l'endroit d'où il pourrait d'un geste leur montrer la porte du défilé.

Hans, voyant que son ennemi se dérobaît toujours à ses coups, regretta amèrement de n'avoir pas fait feu quand il l'avait pu. Maintenant réduit à se glisser comme un serpent vers le rocher escarpé que la tête de la colonne ennemie se disposait à gravir; il n'espérait plus voir le guide à découvert; et si un heureux hasard ne venait pas seconder ses projets, il était décidé à attirer l'attention de sa victime en se jetant courageusement en avant.

Il rampa sur le ventre vers une place qui paraissait favorable à l'exécution d'un projet aussi téméraire et à la consommation du glorieux assassinat qu'il méditait. Le rocher, dans cet endroit, surplombait sur le torrent dont les eaux blanchissantes rongeaient sa base cachée à une grande profondeur. Le voyageur arrivait du fond du ravin, et suivant le sentier qui tournoyait sur le flanc de la montagne, était obligé de s'aventurer sur l'extrême bord de ce précipice, et dans cette position périlleuse il devait nécessairement se présenter tout-à-fait à découvert à l'homme caché entre ces rochers, remplis de fissures et de crevasses profondes, qui s'élevaient de l'autre côté du ravin. C'est là que le chasseur de chamois se coucha ; et se blotissant entre les herbes, la joue sur la crosse du fusil, le doigt sur la détente, il attendit son ennemi comme un chasseur attend sa proie.

Le guide, après avoir vivement gourmandé ses compagnons, fit quelques pas en avant, et

se découvrit en entier aux regards du Tyrolien.

C'était un grand et beau jeune homme, un vif et alerte compagnon. Sur son visage on lisait le mépris du danger et le besoin de se distinguer. Mais dans ce moment, debout sur le bord du rocher fatal, négligemment appuyé sur son arme, et tournant le dos à son ennemi, il était occupé à examiner avec un soin extrême les moindres accidens des montagnes du voisinage. Hans attendit patiemment qu'il regardât de son côté; il craignait toujours que son équipement ne cachât quelque précaution secrète, et était bien résolu à n'envoyer sa balle que droit au front de la victime.

Tout à coup le jeune homme se retourna, et ses yeux restèrent fixés pendant quelques instans sur la place même que le Tyrolien occupait. Hans le vit, et demeura immobile, terrifié!... et tout son sang se précipita brusquement vers son cœur, comme s'il eût quitté tout le reste de son corps. La violence de la

secousse fut telle, que pendant un moment il faillit être suffoqué. Ses facultés étaient troublées; il se sentait comme enveloppé dans quelque horrible catastrophe, dans quelque rêve plein de désespoir et de sang! quand, au milieu de son égarement, le souvenir de Léonore se présenta à son esprit avec une vivacité, avec une sorte de réalité qui le fit frémir. Ses craintes étaient donc prophétiques! ces terreurs qu'il avait repoussées avec dédain, comme le rêve d'une jeune fille ignorante du monde, et qui se plaisait à vivre dans une telle intimité avec une image chère à son enfance, qu'elle avait fini par la placer dans son esprit sur le premier plan de chaque tableau; ces terreurs n'étaient donc que trop fondées!... Ce frère misérable, ce Suisse vagabond, ce jeune homme sans asile et sans amis, il était là, sur la roche, attendant la balle de Hans: c'était le guide des Bavarois!

A cette vue fatale, Hans voulut recueillir ses idées et ne le put; et puis était-ce bien

le moment de la réflexion?... Ses pensées ne devaient-elles pas l'écraser?... Quelle fut terrible cette seule minute qu'il passa dans l'incertitude ; cette minute qui renfermait dans son cercle borné assez de combats, de terreurs et de désespoir, pour désoler toute une existence d'homme !

Les rochers derrière lesquels était caché le guerrier tyrolien, descendaient jusqu'auprès de la plate-forme, sur laquelle le jeune guide se tenait debout, et cette plate-forme n'en était en quelque sorte séparée que par une crevasse large de six à huit pieds et d'une effroyable profondeur. Dans sa généreuse impatience, le Bavarois se décida à la franchir d'un bond, et à gravir jusqu'au haut du roc qui, bornant ses regards, l'empêchait d'apercevoir la sortie du défilé. Ses camarades, en le voyant suspendu sur le bord du gouffre dont il mesurait la profondeur, de ce gouffre au fond duquel, le matin, ils avaient été si longtemps renfermés, retenaient à peine un cri de

terreur. Hans, à cette vue, sentit une sueur froide ruisseler le long de ses membres. Il fallait tuer cet imprudent, ou tout était perdu. Cette crevasse franchie, le secret du défilé était découvert !

Tout à coup le bruit d'une canonnade éloignée retentit dans l'éloignement, et se prolongea sourdement de montagne en montagne. Le passage principal, il n'en fallait plus douter, était, si non forcé, du moins vivement attaqué; et peut-être les Tyroliens, débusqués de leurs positions, fuyaient-ils vers leur village.

Pendant un moment, le front pâle de Hans fut baigné de grosses gouttes de sueur. Ses muscles se contractèrent, et ses traits semblèrent avoir pris la raideur et la blafarde couleur d'un cadavre. L'image de Léonore tournoyait devant ses yeux; son cri retentissait à son oreille! Mais ce cri fut couvert par la voix du devoir, fut étouffé par le cri de la patrie expirante : il abaissa son arme, il fit feu,

et le guide des Bavarois , le frère de sa fiancée, bondissant à plusieurs pieds de hauteur , resta un moment suspendu sur l'abîme, puis, retombant sur la paroi du précipice, roula de roc en roc , et se perdit bientôt au fond du gouffre dans les ondes du torrent.

Ce n'était plus qu'un cadavre !

D'abord, un murmure étouffé courut dans les rangs bavarois ; on eût dit la forte et plaintive aspiration d'un homme expirant ; puis tout retomba soudainement dans le silence, et l'on n'entendit que le bruit effrayant que fit le corps en tombant au fond de l'abîme , et le mugissement du torrent qui entraînait au loin les restes défigurés de la victime.

Les soldats bavarois , l'œil fixé sur le point d'où le coup était parti , avaient porté leurs mousquets à leur épaule. Ils s'attendaient à voir la foule de ces héros paysans surgir du fond du ravin , et garnir, comme autant de géantes et fantastiques apparitions, les crêtes de chaque rocher du voisinage, quand un homme ap-

parut sur le sommet du monticule voisin. Son fusil était abaissé. Il jetait un regard sombre et désespéré sur les restes sanglans qui rougissaient les eaux du torrent, et paraissait plongé dans quelque rêverie déchirante.

Le premier moment fut donné à la surprise. Mais bientôt plus de cinquante fusils se dirigèrent de son côté, plus de cinquante détentes s'abaissèrent à la fois; mais le plus grand nombre ne fit pas feu, la poudre ayant été mouillée par la pluie du matin. Cependant plusieurs coups portèrent. On vit tournoyer dans les airs et tomber le chapeau du Tyrolien; un lambeau de sa manche fut enlevé, et son bras fut touché.

La douleur de sa blessure sembla le rappeler machinalement à ces idées de conservation que pendant quelques instans le désespoir lui avait fait oublier : il se détourna rapidement, fit quelques pas, et disparut.

Le passage secret était donc à l'abri de toute découverte. Le rocher nu et horrible qui le masquait, pendait au-dessus du ravin, et

semblait le clore en entier, de manière à ne laisser apercevoir aucune issue. Hans dirigea sa course sur les parois du précipice, et dans une direction opposée à la sortie du ravin. Son but était d'entraîner à sa suite cette troupe d'aventuriers jusqu'à un point assez élevé pour être en vue des cabanes et des hameaux de ses compatriotes. Il fuyait, et aucun obstacle n'entravait sa marche. On eût dit qu'un charme secret protégeait son existence. Les balles ennemies volaient sur sa trace, sifflaient à ses oreilles comme autant de vautours furieux. Elles sillonnaient le sol qu'il foulait, et brisaient les branches autour de lui, sans toucher à un seul des cheveux de sa tête nue. Encore quelques bonds vigoureux, et il avait gagné le bois et se trouvait en sûreté, quand, tout à coup, un bruyant et sauvage hurlement couvrit le cri des soldats, et le chien de Hans se montra tout hâlant sur le bord de ce rocher fatal qui cachait le défilé. L'animal jeta un regard rapide sur le théâtre du combat, et finit par s'enfoncer,

en bondissant, dans ce passage, à la recherche duquel tous les soins de l'ennemi étaient alors employés.

Le secret de Hans était trahi, et le passage découvert. En un clin d'œil les Bavarois, abandonnant une vaine poursuite, se précipitent à la suite de l'animal et pénètrent dans le défilé. Plus prompt que la pensée, Hans retourne sur ses pas, les devance, arrive à l'entrée du ravin, et se jetant, le sabre à la main, au-devant des rangs ennemis, il engage une lutte désespérée avec ses nombreux adversaires. Il combattait intrépidement, parant et portant à la fois les coups les plus terribles. On eût dit que toutes les forces de son pays s'étaient ramassées dans son bras. Écrasé par le nombre, couvert de blessures, épuisé, hâletant, mutilé, la face et le bras tout saignans, il défendait comme un lion chaque pas, chaque pouce du terrain de l'étroit sentier. Enfin, acculé contre ce rocher (et le vieillard nous montrait un roc noir qui semblait fermer le chemin), un

genou en terre et le front haut, il luttait toujours avec cette énergie que donnent le désespoir et l'amour de la patrie, quand nos compagnons, déjà vainqueurs d'une partie de l'armée ennemie, arrivèrent encore assez à temps pour exterminer l'autre.

VII

Conclusion.

LE vieillard tirait de terre la pointe de son bâton , comme si le récit eût été terminé, et semblait se préparer au départ.

— Et Hans, que devint-il ? m'écriai-je.

Le vieillard ne répondit pas.

— Le brave, le noble, le vertueux Hans, sans doute il survécut à ses blessures ; peut-être même après la chute de son pays, le vit-on

combattre pour la gloire dans les rangs des soldats de Napoléon. Oui, je crois l'avoir vu autrefois : il avait monté en grade. C'était un Tyrolien sombre, fier, mélancolique. Je le rencontrai à Salsbourg; toutes les femmes l'aimaient, tous les hommes en étaient jaloux; oui, c'est bien lui, je l'ai vu, il y a de cela quelques années, avant l'époque des cent jours.

— Vous vous trompez, dit le vieillard, ce ne pouvait être Hans.

— Mais alors, qu'est-il donc devenu? lui demandai-je à voix basse, comme si j'eusse redouté sa réponse.

— Il est là, dit le vieillard, en montrant avec son bâton une petite éminence qui s'élevait à la base du rocher; il est là!

— Et Léonore? lui dis-je, après avoir essuyé une larme.

Il ôta son chapeau, et s'inclina tristement.

Dans ce moment, une femme à laquelle semblait s'adresser le muet et respectueux salut du vieillard, gravissait lentement le sentier du

défilé. Un panier de fleurs à la main, elle s'avança d'un air résigné vers la petite éminence.

Cette femme paraissait arrivée à la moitié de la vie. Son visage était pâle; et la douleur lui avait donné cette douce et mélancolique fatigue qui n'exclut pas la beauté. Un voile noir d'une étoffe grossière enveloppait sa tête; lorsqu'elle nous vit elle l'abaissa sur son visage. Elle passa, je la saluai en silence; et m'éloignant l'œil humide et la poitrine oppressée, je la laissai seule avec l'ombre chérie de son glorieux fiancé.

Il était nuit lorsque j'arrivai à Sterzing avec mes compagnons de voyage; et, plus heureux que les Bavarois, nous y trouvâmes un excellent souper, du vin de Bolsano et des paillasses de maïs.

LE

VOYAGE EN ITALIE.

Qu'un sot aille d'un pôle à l'autre, il court
risque de revenir dans sa patrie un peu plus
ridicule qu'il n'en était sorti!

Guastalla, 1830.

A vingt ans, Gédéon de Fatbrillant ¹ avait achevé ses études dans l'un des collèges de Paris; et un prix d'amplification française qu'il avait remporté au *grand concours*, lui avait valu tout d'abord la réputation de gar-

¹ Fatbrillant était l'intime ami de M. de Beautour, avec lequel nous avons déjà fait connaissance.

çon d'esprit. Gédéon de Fatbrillant était en outre bien pris dans sa taille, et son embonpoint, encore fort raisonnable, laissait déjà entrevoir qu'il pourrait devenir un jour ce que l'on appelle *un bel homme*. Ses favoris noirs, taillés en crochets, encadraient merveilleusement son visage assez haut en couleur ; ses yeux, couleur de marron pâle, étaient bien fendus ; et lorsqu'il était rasé, sa barbe avait des nuances d'un bleu magnifique. Comme à ses agrémens physiques, Fatbrillant joignait déjà une assez jolie réputation de mauvais sujet (il avait séduit la femme de chambre de sa mère, étant encore au collège), on avait décidé dans *le monde* que c'était un jeune homme de grande espérance.

Dans l'année qui suivit son émancipation, jaloux de justifier sa double réputation d'homme d'esprit et d'aimable libertin, Gédéon s'attaqua simultanément à toutes les jeunes femmes de la *société* ; et les obsédant de ses entreprises, ou les ennuyant de ses fadeurs, il parvint en

quelques mois à se faire chasser par quelques-unes, et à se rendre détestable à toutes.

Éconduit par les femmes, moqué par les maris, Gédéon aurait dû commencer à douter de lui-même ; mais il avait pour cela une trop bonne opinion de son mérite. — Ces gens-là n'ont pas su m'apprécier ; bien ! il faut qu'ils me regrettent ! Et dans le but de se venger par son absence, et en même temps de chercher ailleurs une pâture pour sa *brûlante imagination*, il résolut de quitter Paris et de faire un grand voyage.

— Mais où aller ? — en Italie, parbleu ! Là, tout est passion, tout est volupté, tout est bonheur ! Les vents vous caressent, la terre vous aime, le ciel vous sourit ! c'est le paradis sur la terre, et les femmes sont les houris de ce paradis ! toutes sont belles ! toutes sont amoureuses ! et leur amour, c'est du délire, c'est de la fureur ! Anges ou démons tour à tour, les rayons du ciel ou les flammes de l'enfer se mêlent à leur sang, circulent dans leurs

veines, les embrasent!... elles seules comprennent la passion! Byron l'a dit! et dans son enthousiasme, il mit Child-Harold et Corinne dans sa poche, arrêta sa place à la malleposte; et huit jours après il faisait son entrée à Turin, appliquant aux premiers monumens qu'il voyait toutes les phrases admiratives qu'il avait pu apprendre par cœur.

Il trouva bientôt cette ville ennuyeuse et froide. La première femme qu'il rencontra et qu'il regarda en face, baissa les yeux en rougissant. Il voulut lui adresser la parole, et elle lui tourna brusquement le dos. Cela tient sans doute au voisinage de la France, pensa Gédéon, Et le lendemain il était sur la route de Milan.

— A la bonne heure, voilà du marbre! s'écria-t-il en traversant la place du Dôme. Le soir, il se promena au *corso*, et se crut aux Champs-Élysées un jour de Longchamps. La nuit venue, il se rendit à une *conversazione*, et il lui sembla que toutes ces Milanaises à la physionomie noble et douce, étaient presque

aussi calmes, presque aussi froides que les belles statues qu'il avait admirées le matin. Il voulut plaire, et les animer pour les séduire, et parla beaucoup. Mais on n'eut pas l'air de l'écouter. Il raconta ses histoires les plus *drôles*, et ne put obtenir un sourire. Il répéta ses bons mots les plus piquans, et l'on ne parut pas les comprendre.

— C'est incroyable ! il est encore plus difficile *de faire de l'effet* ici qu'à Paris ; il faut que ces femmes soient bien peu aimables, ou qu'on m'ait bien desservi auprès d'elles ; et comme la signora Canellina le regardait vaguement, en songeant à toute autre chose qu'à lui, et souriait d'un air distrait, il vit là une avance, s'approcha d'elle, et hasarda quelques mots tendres. L'Italienne, parlant pour répondre, vanta par hasard les charmes d'une belle nuit. Fatbrillant s'imagina qu'elle lui proposait un rendez-vous à mots couverts, et la serra de plus près. — *Fa caldo !* dit l'Italienne en se reculant. — Oh ! *caldissimo !* répondit-il avec

expression. Et comme la Canellina sortait, Gédéon la suivit et voulait lui prendre..... la main. La Milanaise se fâcha tout rouge, l'appela *siocco, bue, porco* (sot, bœuf, porc). Et cette fois encore il se retira fort désappointé, et trouvant ces dames très-mal élevées.

Bientôt il reprit courage.—Les Français auront tout gâté ici il y a quinze ans. Voyons Venise. Venise est le pays des sens et de la volupté ; Venise, pendant trois siècles, a été la terre promise de l'amour : sans doute il en reste quelque chose. J'aime d'avance ces Vénitiennes de Byron, ces femmes pâles, aux yeux noirs, aux lèvres serrées ; calmes et languissantes le jour à leurs balcons de marbre, la nuit ce sont des démons amoureux, de voluptueuses furies !... J'aime ces femmes à la taille souple et nerveuse ! leur démarche molle et indécise est un aiguillon de plus pour la volupté ! j'aime ces femmes !... Et son exaltation alla toujours *crescendo*, jusqu'à ce qu'enfin il eût mis pied à terre non loin de la place Saint-Marc.

Le palais des doges , à la façade rose et à la couronne blanche , la haute tour , les deux colonnes et l'église Saint-Marc , lui parurent assez ordinaires : il était préoccupé.

Il songea à déjeuner : il entra dans un café sur la *piazzetta* et demanda le chocolat. On lui en apporta une tasse grande comme une coquille de noix , et il fut obligé d'en avaler huit pour faire un à peu près de déjeuner.

En sortant du café , Gédéon se promena sous les procuraties. C'était le moment de la Bourse, et il vit beaucoup d'hommes en habits noirs , fort négligés, qui parlaient beaucoup, et qui de cinq minutes en cinq minutes avalaient leur petite tasse de café. Mais pas une femme, rien qui rappelât un schall ou une robe. Il se promena sur les quais, et ne rencontra que des marchandes de poisson assez sales.

— Où diable sont les *dames*? se dit-il; probablement elles ne sortent que la nuit: nous verrons ce soir. Et en attendant, pour tuer le temps, il se décida à visiter quelques galeries.

Il se fit conduire à Saint-Roch, au Musée, à la collection Manfrini, et s'ennuya.

Quoique *lauréat* de collège et *passionné*, Gédéon n'avait pas le sentiment des arts : la sculpture n'était pour lui que du marbre taillé, et la peinture était une langue dont il ignorait l'alphabet. Néanmoins Gédéon voulut visiter en détail les plus belles églises pour en *parler* à Paris. Il parcourut ensuite les riches appartemens lambrissés de stuc, ou tendus de damas, anciennes demeures des grands seigneurs Vénitiens ; et tout en examinant ces meubles à incrustations précieuses, ces belles glaces entourées de monstres aux formes capricieuses et fantastiques, ou de figures bizarres en argent massif, de temps à autre il jetait un regard furtif derrière les lourdes tapisseries ou les rideaux de brocard. Peut-être quelque une de ces aimables Vénitiennes était-elle cachée là pour voir le *Français*. Mais il n'aperçut rien, ni femmes, ni hommes ; et pour rencontrer les propriétaires de ces beaux palais, il eût fallu

monter dans leurs combles : car tandis qu'un valet misérable, et qui vous tend la main quand vous sortez, montre pour quelques florins la demeure de ces doges, magnifiques époux de l'Adriatique, leurs descendans logent dans les greniers.

Le soir, nouvelle promenade à Saint-Marc et sur le quai de *Schiavoni*. C'était au cœur de l'été, et à cette époque Venise est déserte, et ses habitans les plus aisés sont en villegiature sur la Brenta, aux bains de la Battaglia, ou dans les collines des environs de Trévisé. Il ne rencontra qu'un assez grand nombre de ces furtives beautés qui en veulent plutôt à la bourse qu'au cœur, et dont l'amour tend la main. Quand aux autres femmes, extrêmement rares du reste, en compagnie du *sposo*, du *cascamorto*, ou du *sigisbé*, elles étaient réellement inabordables.

Gédéon rôda long-temps autour d'elles, espérant placer un mot ou une *amabilité*. Impossible. Aussi, après avoir arpenté deux ou trois cents fois la place Saint-Marc, et la Piazzetta, il

se retira quand sonnèrent les trois heures du matin, maudissant, comme notre cher *Desbrosses*, cette odieuse race des sigisbés, qui, nous dit plaisamment l'aimable président, épousent les femmes dix fois plus que les maris, et qui les serrent de si près qu'on ne pourrait passer un fil entre eux !

Avant de rentrer à la *casa*, il jeta un regard désespéré sur l'Adriatique et sur Venise éclairée par les blancs rayons de la lune. A cette heure, et par cette nuit limpide et calme, Venise semblait une ville d'albâtre, flottant sur une mer d'argent ! le ciel était d'une admirable transparence, et une brise molle et tiède, arrivant du Lido, remplissait l'air d'une douce et voluptueuse chaleur. Soumis aux influences de cette nuit italienne, Gédéon erra long-temps encore sur le quai des *Schiavoni*. Un homme de sang froid qui l'eût rencontré à cette heure, l'eût pris pour un fou, ou pour un possédé. Il se tourna à l'est, à l'ouest, au midi et au septentrion, et comme le pape d'une religion contemporaine,

il appela *la femme* à grands cris; mais *la femme* ne vint pas!

Le lendemain, le vent de *sirocco* soufflait avec force, et la chaleur était abominable. Gédéon se tint renfermé tout le jour. Les yeux fixés sur le ciel bleu de l'Italie, sur les eaux bleues de l'Adriatique, sur les dômes blancs de Venise, il croyait rêver, il se frappait le front pour en tirer des idées poétiques, et s'ennuyait cruellement.

Paris, le boulevard, Tortoni, et le balcon de l'Opéra passèrent sous ses yeux comme dans un rêve. Oh! combien alors il les désira! combien il les regretta!

Pour se distraire, il ouvrit un volume, et tomba par hasard sur l'histoire de Bianca-Cappella, cette belle Vénitienne qu'un jeune voyageur florentin, Pietro Buonaventuri, aperçut à l'une des fenêtres d'un palais dans une ruelle écartée, qu'il séduisit, qu'il enleva, et qui, dans la suite régna si tragiquement à Florence.

— Imbécille que je suis! s'écrie Gédéon; je

vais me placer en face du ciel et de l'eau, tandis qu'une charmante aventure m'attend sans doute aussi dans quelque ruelle écartée. C'est là dans une chambre sombre, à l'arrière de leurs palais, que ces Vénitiens cachent leurs femmes, syrènes agaçantes, aux doux regards!

Et tout en achevant sa tirade, nouveau Buonaventuri, il se fit conduire derrière le pont de Rialto, dans l'un des plus mauvais hôtels de Venise.

Là, il choisit de préférence une chambre retirée qui donnait sur l'un des canaux les plus étroits de la ville. De sa fenêtre il entrevoyait au-dessous de lui, et comme au fond d'un abîme, une eau noire et puante; et s'il levait les yeux, des murs bruns et rouges, s'élevant de tous les côtés à perte de vue, lui laissaient à peine apercevoir une mince bande de l'azur du ciel.

— Quel est ce palais? demanda-t-il à sa vieille hôtesse, en lui montrant la noire muraille qui se dressait devant lui, percée de petites fenêtres grillées, et surmontée de six

énormes cheminées rouges, en forme de grands pots de fleurs évasés.

— Le palais du noble Frigani, lui répondit-elle.

— Le noble Frigani a-t-il une femme? a-t-il une fille?

— Oh oui! il a une fille, répondit la vieille, en souriant d'une façon étrange, une jolie fille!... Et elle sortit.

Cette réponse rendit Gédéon le plus heureux des hommes. Aussitôt il s'installe à sa fenêtre, les yeux fixés sur chacune des petites ouvertures que présentait l'immense et triste muraille.

Depuis près d'une heure il était tout entier à cette agréable contemplation, lorsqu'il vit un rideau brun se mouvoir à l'une des fenêtres grillées. Bientôt il entrevit une main blanche, et son cœur battit fortement. Enfin, la fenêtre s'ouvrit, et à travers les barreaux il put voir une forme de femme dans le fond du sombre appartement.

Oh ! alors sa joie ne connut plus de bornes ! et, pareil au jeune chien de chasse qui, au moment du départ, voit un fusil dans les mains de son maître, et qui fait mille bonds en folâtrant autour de lui, Gédéon s'élança dans la chambre comme un fou, et, dans l'excès de son bonheur, il fit huit entrechats de suite !

Bientôt l'inconnue se montra timidement à la fenêtre. Elle était vraiment belle. Blanche et pâle : elle avait de beaux traits, quoique un peu fatigués peut-être, et ouvrait démesurément deux grands yeux noirs. Elle s'appuya contre les barreaux, et examina son nouveau voisin avec une sorte d'insouciance et d'étonnement joyeux. Celui-ci la regarda d'un air tendre, et elle ne détourna pas les yeux. Il lui sourit, et mit la main sur son cœur, et elle sourit mollement. Il lui envoya un baiser, et la belle Vénitienne porta la main à ses lèvres... Gédéon était dans l'ivresse ! Sa joie tenait du délire ! il quittait la fenêtre, marchait à grands pas, revenait au balcon, se penchait en dehors

sur le canal, et mesurait la profondeur de l'abîme qui le séparait du bonheur, comme s'il eût voulu prendre son élan et le franchir d'un seul bond.

— Anges ou démons ! s'écriait-il, exaucez-moi, prenez la moitié de ma vie, et en revanche prêtez-moi un moment vos ailes ! Et au milieu de ses transports il s'élançait presque en entier hors de la fenêtre, et fut dix fois sur le point de tomber dans le canal.

Néanmoins, en attendant qu'il pût parler de plus près à sa nouvelle conquête, Gédéon hasarda, d'un bord à l'autre du canal, une déclaration franco-italienne. Mais la belle ne parut pas le comprendre, et hocha singulièrement la tête. Oh ! comme alors il maudit le jour où il avait allumé des cigarittes avec sa grammaire italienne ! Mais, pensant que la distance ne permettait peut-être pas à ses paroles d'arriver distinctement aux oreilles de la belle inconnue, il traduisit ses transports en italien assez sauvage, et lestant son billet doux d'une pièce de

cinq francs , il le jeta adroitement dans la chambre de la Vénitienne.

Celle-ci se précipita sur le papier, le ramassa, l'ouvrit, et baisa la pièce d'argent.

C'en était trop ! Gédéon n'était plus maître de lui ! et la bouche entr'ouverte, les bras étendus, il se livrait de nouveau à ses invocations délirantes, quand une énorme grenade, avec laquelle jouait la fantasque Vénitienne, vint inopinément le frapper au beau milieu du visage. Gédéon se recula précipitamment, et la douleur lui arracha un grand cri.

— Sont-elles folles ! puis, se reprenant aussitôt, — sont-elles aimables, ces Vénitiennes ! Leur passion est pleine d'une brusquerie, d'une gaieté enfantines. Et s'interrompant involontairement, Gédéon porta la main à sa bouche pour s'assurer du dommage causé par l'amoureux projectile. Trouvant chacune de ses dents à peu près à sa place, il voulut sourire agréablement ; mais comme la douleur était fort vive, il fit une grimace effroyable ; et, malgré

ses efforts, ses yeux, excessivement *tendres* dans ce moment, laissèrent échapper de grosses larmes qui les couvrirent comme d'un nuage; sa vue se troubla, les objets cessèrent d'être distincts, et fort heureusement pour sa passion, car la joie bizarre et frénétique, et les éclats de rire forcenés de la Vénitienne, eussent bien pu la refroidir.

L'inconnue étant redevenue calme, Fatbrillant ramassa la grenade; et il l'approchait de ses lèvres avec une *véritable* émotion, quand tout à coup la Vénitienne disparut, et la petite fenêtre se referma brusquement.

Gédéon fut désolé. Toutefois il ne quitta pas son poste; et pendant deux grandes heures, il resta les yeux attachés sur la fenêtre, qui ne se rouvrit pas.

— Oh! les cruelles, les fantasques beautés! oh! les voilà bien ces Italiennes! furieuses dans leurs transports, capricieuses dans leurs faveurs! Présentes, leurs regards enivrent, leur haleine consume, leurs baisers dévorent!.. leurs

caresses font mal ! et il se tâtait machinalement le visage ; absentes , leur amour fait encore souffrir ! Oh oui ! leur absence tue !...

Mais tandis que Gédéon s'épanchait ainsi en tristesses byroniennes , la soirée s'écoulait. Il attendait toujours ; mais rien ne reparut. Seulement , vers le milieu de la nuit , au moment où perdant tout espoir , il allait se retirer , une lumière brilla un instant derrière les barreaux de la petite fenêtre , et il crut entendre des cris étouffés qui partaient de la chambre de l'inconnue ; puis les ombres de plusieurs hommes se projetèrent sur les rideaux ; et son imagination se montant au fantastique , il lui sembla qu'on entourait la jeune femme , et que , malgré sa résistance , on la garottait , et on l'entraînait vers le fond de la chambre , où ses formes se perdirent. Dans le même moment , le bruit cessa et la lumière disparut.

Gédéon était plein d'horreur ! il voulut crier , mais la voix expira sur ses lèvres. Il se disposait à courir chez les Frigani , et à éveiller

tout le palais, lorsqu'il songea qu'un père cruel ou un mari jaloux, témoins des premiers transports de son adorable inconnue, étaient sans doute les auteurs de ces exécrables violences. Il résolut donc d'attendre le lendemain; et, fatigué de cette longue journée passée à aimer et à *sentir*, et pensant que la Vénitienne dormait peut-être profondément, il se décida à en faire autant. Mais sa nuit fut ardente et pleine de rêves délirans.

L'aurore du jour qui suivit le trouva à son balcon. Toutefois, ce ne fut seulement que vers le milieu de la journée que la fenêtre de l'Italienne se rouvrit. Elle parut enfin, plus abattue et plus triste que la veille. Un cercle d'un bleu tendre entourait ses beaux yeux noirs; leur éclat était sombre et ardent; ses lèvres étaient pâles et tremblantes; et les coins de sa bouche, sur laquelle errait un sourire vague et sardonique, semblaient abaissés par la douleur.

— Comme elle a souffert! et par amour pour moi! pensa Fatbrillant; et il la salua d'un air

triste et noblement solennel. En l'apercevant, la Vénitienne poussa un petit cri convulsif, suivi d'un éclat de rire perçant.

— Elle est heureuse de me voir, se dit-il intérieurement. Mais, avant qu'il eût pu répondre à ce témoignage d'amour par quelques mots tendres ou quelques gestes caressans, on entendit dans l'éloignement une voix d'homme. L'inconnue rentra brusquement et ferma la fenêtre à la hâte.

Nul doute, le tyran était là! et pendant deux mortelles heures que l'Italienne resta invisible, Fatbrillant rumina dans son âme les projets de vengeance les plus noirs, les plus atroces.—Je veux leur montrer qu'un Français sait aimer et faire preuve de son amour! je serai Italien comme eux! comme eux, je serai sans pitié, sans remords! murmurait-il en se frappant le crâne à poings fermés. Et il mit trois balles dans ses pistolets de poche, et repassa solennellement ses rasoirs.

Enfin, la fenêtre se rouvrit de nouveau, et la

Vénitienne se montra encore une fois aux barreaux de sa prison. Ses mains étaient attachées ensemble avec une corde, et cependant elle souriait.

A cette vue, Gédéon ne se contient plus.

— Attends-moi ! lui crie-t-il d'une voix sourde ; attends-moi ! bientôt tu seras libre ! tant de souffrances, de résignation et d'amour, méritent une récompense ! Ange du ciel, attends-moi !

Là-dessus il enfonce son chapeau sur ses yeux, descend l'escalier comme un furieux, se précipite vers le canal, et appelant le premier gondolier venu :

— Au palais Frigani ! lui dit Gédéon d'un air tragiquement mystérieux, au palais Frigani, par la porte de derrière ! Le gondolier le regarde avec surprise, et le conduit en quelques minutes à l'endroit indiqué.

La porte du palais était entr'ouverte. Gédéon profite de cette heureuse circonstance. Il fait signe au gondolier de l'attendre, se glisse sans

bruit dans le palais; et, suivant rapidement un corridor mal éclairé, il cherchait l'escalier qui devait le conduire à la chambre de l'inconnue, quand il entendit à peu de distance la voix de deux hommes qui s'approchaient. Il n'eut que le temps de se jeter dans un enfoncement du corridor, et de se coller contre la muraille, occupant le moins de place possible.

— Le cas est beaucoup plus grave que je ne l'avais pensé, disait l'un des deux inconnus.

— En effet, répondit l'autre, son exaltation est effrayante; c'est presque de la fureur.

— La crise a été bien subite; mais nous ne devons cependant pas désespérer..... Avec du temps..... de la prudence...

— Sans doute... sans doute; mais avant tout, il faut détruire la *cause*, et cette *cause*, depuis hier nous la connaissons. Une *dose* bien légère de...

Gédéon n'en put entendre davantage, les interlocuteurs s'étant déjà trop éloignés.

— Les lâches! les indignes! c'est donc à moi

qu'ils en veulent ! c'est moi qui suis cette *cause*, c'est pour moi qu'ils préparaient leurs *doses* !... Il n'y a pas un moment à perdre, arrachons la malheureuse de ce repaire d'empoisonneurs !... ravissons-la à cette bande d'assassins ! Et sortant précipitamment de sa cachette, il cherche l'escalier désiré, le trouve, monte au pas de course, arrive à une porte qu'il trouve fermée, l'enfonce d'un coup de pied, et s'élançe brusquement dans une chambre mal éclairée.

Cette chambre était celle de la belle Italienne, qui, interdite, effrayée d'une apparition aussi imprévue, se cachait derrière un rideau. En la voyant pour la première fois d'aussi près, Gédéon trouva ses beaux yeux singulièrement durs et hagards. Cependant, se jetant à ses pieds, et coupant les cordes qui liaient ses mains :

— Suis-moi, s'écriait-il d'une voix suppliante ; ange d'amour, suis-moi ! tes bourreaux ne sont plus là ! Et l'Italienne le regardait fixement, et restait muette, et souriait toujours.

Fatbrillant n'avait pas de temps à perdre.

Il veut la saisir et l'entraîner.... mais la Vénitienne, poussant un cri furieux, se précipite sur lui, l'enlace de ses bras, le couvre de son corps, et lui serre le cou à l'étouffer.

Mais faisant un effort pour se dégager :

— Folle que tu es ! lui disait tendrement le pauvre Gédéon , flatté de tant de passion, folle que tu es ! est-ce l'instant de se livrer à de pareils transports ?... Non, crois-moi, ne sacrifies pas à un moment de volupté, tout un avenir de bonheur ; suis-moi avant que tes bourreaux ne soient de retour ! Et comme elle le serrait plus violemment encore :

— Quelles étreintes !... quelles femmes !... Le moment présent est tout pour elles ; c'est bien là de la passion véritable. Puis tout en s'efforçant de calmer la Vénitienne , Gédéon l'entraîne moitié de gré, moitié de force , et ils descendent rapidement l'escalier.

Celle-ci ne résistait plus ; et l'œil égaré , ses cheveux noirs et désordonnés répandus sur ses épaules blanches comme l'albâtre, et sou-

riant d'un air farouche, elle suivait sans parler son intrépide chevalier.

Arrivé à la porte du palais, Gédéon l'entr'ouvre et appelle le gondolier. En deux coups de rames celui-ci a rangé au bas du petit perron de marbre sa légère embarcation. Gédéon s'avance avec précaution, jette un regard inquiet sur les deux extrémités du canal; et comme personne ne paraissait :

— Viens, dit-il à sa compagne toujours muette, viens, nous sommes sauvés!

La prenant aussitôt dans ses bras, il la descend dans la gondole, et se prépare à la faire entrer dans le petit pavillon placé à l'arrière de la barque.

A la vue de cette femme, le gondolier resta immobile et comme pétrifié. Il ouvrit énormément ses petits yeux; et l'examinant à deux reprises, comme un homme qui ne peut croire à la réalité de ce qu'il voit :

— C'est bien elle! s'écria-t-il, en laissant glisser son aviron, et poussant un effroyable

éclat de rire qui fit trembler toutes les vitres des environs ! c'est bien elle !

— Que veux-tu dire ? lui répond Gédéon interdit.

Et le gondolier de recommencer son exclamation, et de rire de plus belle.

— Ah ! ah ! *signore Francese*, quelle idée !... quelle folie ! ajouta-t-il quand il fut un peu calmé.

— Eh bien ! qu'attends-tu donc ? Allons, prends ta rame.

— Ah, ah ! *Per Diana*.... cette femme.... Ah, ah !... cette femme, la connaissez-vous ?...

— Que t'importe ? Mais encore une fois, partiras-tu ? les momens sont précieux !

— Ah, ah ! *signore Francese* ! cette femme, c'est.... Et il poussa un nouvel éclat de rire.

— Eh bien ! cette femme, la connais-tu ? lui cria Gédéon impatienté.

— Si je la connais, *Madona* ! Ah ! oui, sans doute, je la connais... Qui ne la connaît pas à Venise ?... Ah, ah !...

— Eh bien, qui est-elle? quel est son nom?

— C'est la fille du noble Frigani, la signora Adalgonda.

— La signora Adalgonda?...

— Mais oui, la signora Adalgonda.... Ah, ah!...

— La fille du noble Frigani?

— La fille du noble Frigani.

— Dis-tu vrai?... O bonheur!... un pareil trésor m'appartiendrait!

— Ah, ah!... un trésor!... Mais la connaissez-vous bien, la signora? Ah, ah, ah!...

— Non; mais, qu'as-tu donc à rire encore?

— Ah, ah!.... c'est que la pauvre signora, depuis trois ans... *elle est folle!*....

Gédéon poussa-t-il plus loin l'aventure? Je ne sais. Qu'en pensez-vous?

LA NINA ORFANA.

HISTOIRE TYROLIENNE.

Vérone 1830.

LA Nina Orfana était une jolie fille d'une vingtaine d'années. Elle était née à Tavernolo, dans les environs de Vicence. Orpheline à dix ans, elle commença par être mendiante, et parcourir la campagne avec un vieil oncle mendiant comme elle. Elle avait quatorze ans, lorsque le bonhomme mourut après plusieurs années de cette vie errante, et lui laissa quel-

ques centaines de florins qu'il avait soigneusement cachés dans sa pailasse. Depuis deux ans elle vivait sur ce petit avoir, lorsque la baronne de G***, charmée de son joli visage et de son caractère intelligent et actif, l'emmena, comme servante, à son château de Trotsb**, près de Muhlbach, dans le Tyrol.

En 1808, lors de l'occupation d'Innsbruck par les Français et les Bavares, la baronne et sa famille se retirèrent en Allemagne, et laissèrent la jeune Italienne dans le Tyrol; et à l'époque où se passa l'histoire que nous racontons, lors de l'insurrection des montagnards de ce pays contre les armées étrangères qui l'avaient envahi, elle s'était fixée dans le village de Mittelwald, à quelques lieues de Brixen, sur la route de Brenner.

La Nina passait pour l'une des beautés les plus piquantes de la vallée. Bien différente des jeunes Tyroliennes ses compagnes, dont les yeux sont bleus et le visage blanc et rose; et qui à vingt ans ont un embonpoint remarqua-

ble, et des formes qui souvent rappellent les singuliers appas de la Vénus hottentote ; la Nina était pâle, mais d'une pâleur brune et chaude, et ses yeux noirs brillaient comme deux escarboucles. Mais sa taille élégante, son allure vive, et sa démarche d'une admirable souplesse, la distinguaient surtout de ses jeunes compagnes. Aussi, lorsqu'elle courait à travers les rochers et les broussailles des montagnes du voisinage, on eût dit qu'elle glissait légèrement sur le sol ; et comme elle portait la tête haute, que ses yeux noirs et bien fendus chatoyaient vivement, et qu'au soleil les longues tresses de ses cheveux, en tombant sur ses épaules, renvoyaient de beaux reflets d'un noir azuré, les bons Tyroliens, qui aiment les sobriquets, l'avaient surnommée la *couleuvre* (schlange).

Dans sa nouvelle patrie, la Nina n'était pas heureuse ! Trop délicate ou trop bizarre pour plaire à ces montagnards aux mœurs rudes et naïves, à leurs yeux elle passait pour un peu

folle ; et même quelques-uns de ces braves gens la regardaient comme une sorcière (*hexe*). Aussi quand le soir elle chantait à demi-voix quelques refrains italiens , ces paysans superstitieux écoutaient-ils ces paroles harmonieuses d'un air inquiet; et quand elle avait achevé, ils se jetaient à la dérobée des regards significatifs , et hochaient singulièrement la tête.

Elle aimait un jeune Tyrolien , et au lieu d'inspirer un amour pareil au sien à cet homme simple, elle l'étonnait ou lui faisait peur. Aussi la Nina Orfana, vive et passionnée comme une Italienne, et mécontente de la froideur avec laquelle son amant répondait à ses transports , était-elle bien à plaindre !

Conrad Ubel , l'objet de ses tendres préférences, avait tout ce qu'il fallait pour séduire une jeune fille. Le plus beau et le plus adroit de tous les chasseurs du canton , il n'avait jamais manqué un chamois à la course , lorsqu'il avait pu s'en approcher assez pour en apercevoir les cornes. Son courage égalait son adresse;

et l'on racontait que dans la dernière guerre, seul un jour contre quatre Bavarois, il en avait tué deux, et avait ramené les deux autres, attachés côte à côte, et portant un joug de bœuf sur le cou.

Ces récits exaltaient l'imagination de l'Italienne ! Bientôt elle aima Conrad de toute son âme ! Mais Conrad était peu sensible ; et d'ailleurs, nous l'avons déjà dit, la Nina lui faisait peur ; et si le Tyrolien l'aimait, ce qui était fort possible, il n'osait ni le laisser voir, ni même se l'avouer.

Et puis, Conrad avait un frère, son aîné de près de dix ans, et pour lui ce frère était presque un père. Fritz avait chargé son premier fusil, accompagné ses premières chasses, partagé ses premiers dangers ; et, quoique moins renommé et moins brillant que son jeune frère, il avait acquis sur son esprit une influence sans bornes.

Peu galant et fort superstitieux, un soir, dans un cimetière, Fritz aperçut la Nina assise

auprès d'une tombe , et traçant quelques figures, avec une baguette sur la terre, fraîchement remuée. Dès-lors il la soupçonna d'un commerce secret avec les esprits et les démons, et lui fit dans le pays une réputation de sorcière.

De telles idées rendaient impossible toute alliance entre la jeune fille et la famille des Ubel. Plusieurs fois un voisin, le vieux Spac-baker, qui ne partageait pas les préventions de Fritz, ayant parlé de l'amitié que la Nina avait pour Conrad, Fritz avait fait la sourde oreille; et un jour le brave homme ayant insisté et prononcé le mot de *mariage*, avait été reçu si brutalement par le sombre et opiniâtre montagnard, qu'il avait cessé toutes démarches à ce sujet.

La Nina savait cela, et avait Fritz en horreur. Elle se croyait aimée de Conrad, et supposait le jeune Tyrolien retenu par son frère. Ce frère devint pour elle un ennemi mortel; et comme, dans sa fougue méridionale, et dans

son abandon d'Italienne, elle raisonnait peu ses passions, elle en était arrivée à ce point où le bien et le mal paraissent indifférens, pourvu que l'on satisfasse ses désirs! soit d'amour, soit de vengeance!

— A peu de distance de Mittelwald, sur la route de Trente à Inspruck, s'ouvre un long et étroit défilé. Vers le milieu de ce défilé, la montagne, fendue dans toute sa largeur, présente une horrible crevasse de plusieurs milliers de pieds de profondeur. Un pont jeté sur cette crevasse joint l'un et l'autre bord du ravin. La route du Brenner passe sur ce pont; et quand il est détruit, une mince corniche entaillée sur les parois élevées de la crevasse, vers le sommet du mont, conduit seule de l'autre côté du précipice. Ce chemin périlleux, coupé par des broussailles et par de gros quartiers de roches, n'est fréquenté que par les pâtres ou par les chasseurs de chamois. C'est là que, couchés sur le sol, ils guettent leur proie qui doit forcément passer

sur l'étroit rebord du rocher pour se rendre d'un côté à l'autre de la montagne.

Un homme d'un âge mûr, couvert de la veste brune des montagnards ornée de boutons de métal; portant le chapeau vert en pain de sucre et les bretelles rouges, et tenant à la main une carabine enrichie d'incrustations de cuivre et d'argent, était placé à l'entrée de ce défilé, du côté de la montagne qui fait face à Inspruck.

Cet homme, à voir le mouvement continuel de son œil vif et pénétrant, et l'attention avec laquelle il prêtait l'oreille au moindre bruit, on l'eût pris pour un chasseur à l'affût; et cependant ce n'étaient ni les ours ni les chamois qu'il attendait.

Tout à coup le vent s'étant élevé, on entendit un faible murmure dans la forêt vers la base de la montagne. Le Tyrolien, aux aguets, voulut s'assurer de ce qui pouvait causer ce bruit; et sautant légèrement de rochers en rochers, il arriva sans beaucoup d'efforts au sommet d'un

petit monticule formé par des débris de rocs et de sapins. De ce point il jeta un regard d'aigle au-dessous de lui, prêta attentivement l'oreille ; et comme il ne vit et n'entendit rien, quittant aussitôt ce poste élevé, où l'on eût pu l'apercevoir, en trois bonds il se retrouva à la place qu'il occupait précédemment. Là, s'asseyant au soleil, comme un homme assuré de ne pas être troublé de long-temps, il plaça sa carabine contre un gros sapin à demi incliné sur le précipice ; puis, le dos appuyé contre une souche de mélèse toute mousseuse, et les yeux toujours tournés vers la route d'Innsbruck, il tira de sa gibecière quelques provisions de bouche, et commença d'un air réfléchi un repas frugal.

Il avait à peine avalé les premières bouchées, qu'il se sentit doucement frapper sur l'épaule. Il tressaillit, se retourna d'une façon terrible ; et ses yeux courroucés rencontrèrent les yeux rians et le visage tranquille d'une jeune fille. Il laissa retomber sur la terre sa carabine qu'il

avait saisie d'abord, et se contenta de faire résonner à deux reprises, et d'une façon fort peu catholique, le juron favori des Tyroliens : S.....!

— Doucement, Fritz, lui dit la jeune fille, doucement, vous n'avez pas affaire à un Bava-rois.

— Heureusement pour toi !

— Fritz, tu oublies donc que j'étais là avant que tu m'aies vue ou entendue.

Fritz rougit, haussa lentement les épaules, et lui dit en la regardant d'une manière étrange et dédaigneuse :

— Il n'est pas étonnant que l'on n'entende, ni que l'on ne voie pas Nina la *sorcière*.

— Tu m'accuses, pour t'excuser. Tu es bien injuste, lui répondit-elle avec l'air du reproche ; car tu sais bien que je ne suis pas une sorcière : si je l'étais, c'est toi que j'aurais ensorcelé tout d'abord.

— Moi?... et pourquoi?... Et Fritz ne put s'empêcher de tressaillir.

— Pour que tu laisses ton frère libre de m'aimer.

— Mon frère est bien fou; mais il ne l'est pas encore assez pour aimer une folle.

— Ecoute! Fritz, lui dit la jeune fille avec un ton colère et solennel à la fois, écoute! je ne voulais pas renouveler une vieille querelle; mais si tu m'attaques, je me défendrai; et alors attends-toi à une guerre à mort!

Le Tyrolien sourit d'un air méprisant, mais elle, continuant après un moment de silence :

— J'ai vu Conrad, il est là-bas près des ruines du pont : les Bavares n'ont pas tenté de franchir le ravin.

— Tant mieux! répondit laconiquement le Tyrolien.

— Tant mieux! oui, tant mieux pour Conrad, pour ton frère; mais peut-être malheur à d'autres!

— Que veux-tu dire?

— Que ta vie est entre mes mains, que je puis te perdre ou te sauver.

Et le regardant fixement, les bras croisés, la tête haute, les joues enflammées :

— Ecoute, désormais permettras-tu à Conrad de m'aimer et de me prouver son amour? Mais Fritz se taisait.

— Réponds-moi..., réponds-moi, car les momens sont précieux!

Mais Fritz se taisait toujours, souriait de pitié; et, tournant le dos à la jeune fille, il se mit à siffler négligemment la complainte populaire du *paresseux*.

— Point de mépris! s'écria la malheureuse fille avec emphase, point de mépris! je suis femme, mais je suis Italienne, et, là bas, nous ne savons pas supporter les mépris!

— Oh! oh!... des menaces!... voilà la couleuvre qui siffle.

Mais la Nina dédaignant ses sarcasmes.

— Encore une fois, écoute-moi, reprit-elle; si un jour ton frère voulait prendre l'Italienne pour sa femme, t'y opposerais-tu?

Tout en parlant ainsi, l'œil égaré, les mains

tremblantes, les joues ardentes, elle se glissait insensiblement vers la carabine qui, posée toujours contre le sapin, était suspendue au - dessus du précipice, quand elle n'en fut plus qu'à un pas :

— O Fritz ! laisse faire ce jeune homme, reprit-elle d'un air suppliant ! et tu verras que je suis bonne, que je suis douce ! Hier encore, Conrad disait au vieux Spacbaker : — Si mon frère le voulait !... Fritz, ne sois point méchant, laisse-le m'aimer, et s'il veut m'épouser...

— Jamais, jamais !...

— Jamais... Et pourquoi ?

— Parce qu'une folle ne peut se marier.

— Eh bien, une folle se venge !

Et la Nina, s'élançant d'un seul bond sur la carabine, la jeta dans le précipice, et s'enfuit en poussant un cri aigu, un cri déchirant, que répétèrent à plusieurs reprises les montagnes du voisinage.

Ce cri était sans doute un signal convenu ; car au moment où Fritz, revenu de sa surprise,

se précipitait à la suite de l'Italienne, il entendit à travers les broussailles, du côté où elle avait fui, un cliquetis d'armes et des pas d'hommes.

Il ne pouvait plus en douter, la malheureuse, pour se venger, avait trahi le secret des Tyroliens insurgés, et avait servi de guide aux Bavaurois dans ces impraticables défilés. L'insensée avait vendu le secret du défilé. Encore quelques minutes, et l'ennemi était là ; et une fois maître de ce point important, c'en était fait de la vie de ses compatriotes, du sort de son pays ; et lui, Fritz, lui que l'on avait placé à l'entrée du défilé, comme la sentinelle la plus vigilante et la plus courageuse, n'ayant point sa carabine, il ne pouvait plus ni donner le signal de détresse convenu, ni défendre avec succès le poste qui lui avait été confié.

Quelques minutes lui suffirent pour voir toute l'étendue de son malheur et pour se préparer, du moins, à une résistance désespérée et à une mort digne de lui et de son pays.

Saisissant une grosse branche de mélèse qui

gisait à ses pieds , et poussant de ces longs cris de la gorge que les montagnards font entendre au moment du combat , dans les grandes joies ou les grandes douleurs , Fritz s'élança au sommet du monticule qu'il avait gravi l'instant d'auparavant pour examiner le pays. Là à demi caché par un rocher , et se servant de son bâton comme d'un levier, il faisait rouler d'énormes quartiers de roche sur les Bavares qui se montraient déjà au bas du chemin. Ceux - ci , sachant qu'il était sans armes , et qu'il ne pouvait donner l'éveil à ses amis , évitaient de faire feu pour ne les point avertir eux-mêmes , et cherchaient à le tourner pour le faire prisonnier , ou pour le tuer à coups de baïonnettes.

Mais Fritz avait deviné leur projet , et profitant de sa position élevée , il les accablait d'une grêle de pierres , et roulait sur eux des rocs énormes et des troncs d'arbres tout entiers. Un Bavarois plus lesté que les autres l'atteignait. Fritz , avec son adresse de montagnard , lui

lance une pierre au milieu du front, et le renverse dans le précipice.

Mais cette lutte désespérée ne pouvait être de longue durée. Les Bavarois serraient de plus près leur courageux ennemi : encore un moment, et ils allaient l'atteindre.

Tout à coup, de l'autre côté du ravin, retentissent les cris des compagnons de Fritz, qui, attirés par sa voix, par le bruit du combat, par le fracas des éboulemens, accouraient à son secours. Ces cris raniment le courage du montagnard, et retrouvant des forces plus qu'humaines, d'un seul bond il saute à bas du rocher, passe à travers les rangs de ses ennemis ; et, armé de son coutelas de chasseur, il se place en travers du chemin, à l'endroit le plus resserré du défilé. Le passage était si étroit, qu'un homme seul pouvait l'attaquer de front ; et le Tyrolien, ferme sur sa périlleuse corniche, la défendait sans reculer d'un pouce.

Bientôt il entendit derrière lui un bruit de pas ; puis la respiration d'hommes haletans ar-

riva jusqu'à son oreille. C'étaient ses amis : ils approchaient ! Encore quelques minutes , et ils allaient le joindre !... Mais les Bavarois , se voyant découverts , et n'ayant plus rien à ménager , font feu ! et Fritz , frappé de trois balles , tombe sur le chemin qu'il ferme encore avec son corps. En ce moment arrivaient les Tyroliens en grand nombre. Une seule décharge leur suffit pour mettre en fuite leurs adversaires , qui les laissent maîtres du défilé.

Dans le moment qui suivit , on porta le Tyrolien expirant au pied de l'éminence qu'il avait si courageusement défendue. Le sang coulait en abondance de ses blessures. Il ouvrit les yeux , vit son frère mêlé à ses autres amis , et lui tendant sa main déjà froide :

- Adieu , frère , lui dit-il !
- Adieu !
- On nous avait trahis.
- Je le vois.
- Veux-tu me venger ?
- Mon frère peut-il le demander ?

— Eh bien ! la....

Et ses forces l'abandonnant, il défaillit un moment.

— Achève, mon frère, nomme-moi le traître; il ne doit périr que de ma main !... je le jure ! ...

— Tu seras sans pitié ?

— Sans pitié !...

— Eh bien ! c'est... c'est ton Italienne, la Nina ! Elle m'a désarmé, elle m'a vendu, elle m'a tué !....

Conrad essuya de grosses gouttes de sueur qui coulaient de son front, jeta autour de lui un regard sombre et résigné, et serrant vivement la main défailante de son frère :

— C'est égal... lui dit-il; tu seras vengé !

Et avant qu'il eût achevé, Fritz était mort!...

.....

.....

L'Angelus sonnait à l'église de Mittelwald, et le soleil, s'abaissant derrière les sommets du Brenner, ne laissait plus voir qu'un croissant

de pourpre mince comme une faucille, quand Conrad quitta ses braves compagnons, et marcha rapidement vers le chalet qu'habitait l'Italienne.

— La Nina, abattue par son crime, était rentrée dans sa demeure. Assise sur le seuil, les coudes appuyés sur les genoux, et le visage caché entre les mains, elle entendit le bruit des pas du Tyrolien, leva la tête, l'aperçut, tressaillit; et en un clin d'œil se trouva debout devant lui, pâle, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux attachés sur la terre, dans la position du coupable qui attend son arrêt!

Conrad la considéra froidement en silence, et lui fit signe de le suivre.

Le Tyrolien n'avait pas parlé; mais pour celle qui le connaissait, son regard sombre, son geste froid et décidé, étaient le plus effrayant de tous les langages! La Nina balbutia quelques mots, une prière sans doute; mais ses paroles expirèrent sur ses lèvres; et, subjuguée

par la volonté sinistre et l'air horriblement calme de l'homme qu'elle aimait, elle se résigna, le suivit, muette comme lui; et tandis qu'ils gravissaient la montagne, on entendait seulement le bruit de sa respiration haletante, ou celui des pierres que dans sa démarche mal assurée elle heurtait en chemin.

Ils traversèrent de cette manière les grands pâturages qui s'étendaient au-dessus du village, la forêt de sapins qui les couronnait, l'enceinte de rochers, et arrivèrent enfin à l'entrée du défilé, théâtre de l'événement du matin;

La Nina suivait toujours Conrad; mais en approchant du fatal précipice, ses forces défaillirent, et plusieurs fois celui-ci fut obligé de s'arrêter pour l'attendre. Mais ces haltes étaient courtes; et on eût dit qu'une puissance surnaturelle précipitait l'Italienne sur les pas du Tyrolien, et qu'elle était livrée, corps et âme, à ce vertige moral, à ce laisser-aller irré-

sistible , qui entraîne l'oiseau dans la gueule du serpent , le coupable vers l'échafaud.

Ils venaient d'atteindre le point le plus élevé du défilé, l'endroit où Fritz avait combattu le matin. Tout à coup Conrad s'arrêta. La Nina s'arrêta comme lui ; et le Tyrolien indiquant du doigt , avec un sang froid terrible, une place où le sol était rougi :

— Sais-tu quel est ce sang ? dit-il à l'Italienne.

Une pâleur effrayante couvrit le visage de la Nina , elle jeta un regard rapide sur l'endroit que Conrad désignait, et , relevant ses grands yeux noirs , laissa retomber sur lui un regard désespéré. Ce fut là toute sa réponse.

— Ce sang , sais-tu qui l'a versé ?

Elle garda encore le silence. Son cœur était serré comme par une main de fer ; ses yeux ne purent pleurer ; ses jambes fléchirent ; et se laissant glisser sur le sol , les mains jointes , elle se traîna à genoux vers son amant pour implorer sa miséricorde. Mais lui (qu'on lui par-

donne, le sang de son frère était là sous ses yeux), mais lui, la repoussant brusquement du pied :

— Arrière ! lui cria-t-il d'une voix foudroyante, arrière ! tu as vendu à nos ennemis le sang de mon frère ; tu n'es qu'une lâche c....

Ces paroles terribles semblèrent rendre à la Nina son énergie d'Italienne ; et se redressant de toute sa hauteur, calme, froide et pâle comme la mort :

— Conrad, lui dit-elle, je ne te croyais pas si cruel : tu pouvais me tuer, mais ne devais-tu pas m'épargner d'aussi indignes outrages ?... Mais non, toi, ton frère, tes amis, vous êtes tous sans pitié !....

— Malheureuse ! de la pitié !... de la pitié ! Tu en es digne, en effet !... Regarde ce sang, c'est le sang de mon frère ! Qui l'a vendu ? qui l'a versé ?...

En achevant ces paroles, il porta la main à la détente de sa carabine, et l'on entendit le bruit de la batterie qu'il armait.

La Nina tressaillit, et recula de quelques pas vers le précipice.

— Arrête ! lui cria le Tyrolien d'une voix étouffée, arrête ! Et la carabine s'abaissa, et la crosse s'approcha de son épaule.

La Nina s'arrêta, car elle n'avait pas voulu fuir. Et dans ce moment, le bout de la carabine se trouva à la hauteur de sa tête.

— A genoux ! fais ta prière.

— Je ne sais plus prier, je suis jugée ! je suis damnée !....

Et comme le Tyrolien appuyait la joue sur la crosse de la carabine, et qu'il allait presser la détente :

— Non, tu ne me tueras pas !... lui cria-t-elle !

Et se laissant glisser dans le précipice ouvert à ses pieds derrière elle, elle disparut tout à coup.

Conrad resta immobile d'étonnement. Il croyait déjà que l'Italienne s'était évanouie dans les airs comme un fantôme, quand, à deux re-

prises, il entendit un bruit sourd, comme celui d'un corps qui heurterait la paroi du rocher en tombant.

Puis tout rentra dans le silence.

Quelques jours après, des paysans tyroliens qui revenaient victorieux d'une expédition contre les Bavarois, virent une bande de corbeaux qui voltigeaient en tournoyant au-dessus d'un précipice, au fond duquel plongeait leur noire spirale. Un de ces braves montagnards, curieux de savoir ce qui attirait ces oiseaux, descendit dans le ravin, et au bout de quelques minutes il remonta tout pâle! Il avait vu un cadavre à demi dévoré, et ce cadavre était encore en partie recouvert des vêtemens de la *Sorcière* !

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DU PREMIER VOLUME.

VIE MERVEILLEUSE DE TIEL LE RÔDEUR.	I
LA GONDOLE.	I
MARIO TURBINELLI.	65
LE MONOMANE.	93
LE DÉFILÉ.	139
LE VOYAGE EN ITALIE.	207
LA NINA ORFANA.	237

ŒUVRES COMPLÈTES
DE E.-T.-A. HOFFMANN.

Contes Fantastiques ;
Contes Nocturnes ; Fantaisies à la manière de Callot ;
Romans ; Dialogues ; Essais, etc.,

Traduits de l'allemand

PAR A. LOEVE-VEIMARS.

—•••—
CONTES FANTASTIQUES.

1^{re} livraison. — Réimpression.

Le Majorat, — le Sanctus, — Salvator Rosa, — la Vie d'Artiste, —
le Violon de Crémone, — la Leçon de Violon, — Marino Faliero,
— le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — le Spectre
fiancé, 4 vol. in-12, vignette..... 12 fr.

2^e livraison.

Le Sablier, — la Cour d'Artus, — Don Juan, — Gluck, — Agafia, — Ma-
demoiselle de Scudéry, — Zacharias Werner, — maître Martin le
tonnelier et ses apprentis, — l'Église des Jésuites, — maître
Floh, sept aventures, 4 vol. in-12, vignette..... 12 fr.

3^e livraison.

Les Contemplations du Chat Murr, entremêlées accidentelle-
ment de la Biographie du maître de chapelle Jean Kreisler,
suivies de ses Souffrances musicales, 4 vol. in-12, vi-
gnette..... 12 fr.

4^e livraison.

CONTES NOCTURNES.

Les maîtres Chanteurs, — la Maison déserte, — le Diable, — Ignace
Denner, — le Vœu, — maître Jean Watch, le charpentier, — le
Cœur de pierre, — le Botaniste, — les Brigands, aventures de
deux amis dans un château de Bohême, 4 vol. in-12. 12 fr.

5^e livraison.

CONTES ET FANTAISIÉS.

Les Mines de Falun, — les Ménechmes, l'Enfant étranger, — le
Cassé-Noisette, — Kreisleriana, — Pensées, — singulières espèces
de Folies, — la Vie de E.-T.-A. Hoffmann, avec son portrait
d'après nature, 4 vol. in-12..... 12 fr.

